10677
420

PÈLERINAGES D'OUTRE-MER

101

(D) 1408.

PÈLERINAGES

D'OUTRE-MER

LOURDES—ASSISE—LA SALETTE—LE MONT SAINT-MICHEL
LE MONT-CASSIN, ETC.

PAR

L'abbé LIONEL LINDSAY
Préfet des études au Collège de Lévis.

QUÉBEC
N. S. HARDY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9 et 10, rue Notre-Dame.

1890

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix, par NARCISSE-SIMÉON HARDY, au bureau du Ministre d'Agriculture.

Imprimatur,

E. A. CARD. TASCHEREAU, Arch. de Québec.

Typographie de C. DARVEAU.

AVANT-PROPOS

—

Les pages qui vont suivre ont déjà vu le jour une fois. Elles ont paru, à des intervalles plus ou moins réguliers, dans les *Annales de la Bonne Sainte-Anne* et dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes*. Réunies en volume, elles se liront plus facilement et on y verra plus d'unité. Le pèlerin qui a crayonné ces notes de voyage s'est senti attiré de préférence vers les sanctuaires ou son pays bien-aimé avait un souvenir, un *ex-voto* quelconque, la source ou l'écho d'une dévotion particulièrement chère à ses compatriotes. SAINTE-ANNE D'AURAY n'est-elle pas l'aïeule de notre Sainte-Anne de Beaupré, comme les Bretons sont les pères des Canadiens-Français ? Québec, à l'exemple de son premier évêque, l'apostolique François de Laval, a toujours

eu une prédilection marquée pour le dogme de l'Immaculée Conception, qui reçoit à LOURDES une confirmation si touchante et si solennelle. Et ASSISE, berceau du séraphique François, ne rappellera-t-il pas au lecteur que les premiers missionnaires du Canada furent des Récollets, des fils de saint François ? Le nom et les souvenirs du vénéré Patriarche ne feront-ils pas tressaillir d'émotion et d'amour filial les innombrables tertiaires qu'il compte dans notre religieux pays ? Et saint BENOIT n'est-il pas connu par sa médaille aux bienfaits merveilleux ? Saint MICHEL, patron de la bonne mort, Notre Dame de la Salette, et Notre Dame de Chartres, avec *l'ex-voto* des Hurons, complèteront le tableau.

Puissent ces modestes pages faire accroître dans le cœur du lecteur l'amour de Dieu qui est " admirable dans ses saints," la vénération pour la glorieuse Mère du Christ, et pour son aïeule, notre bien-aimée Reine et Patronne

LA BONNE SAINTE ANNE !

SAINTE-ANNE D'AURAY ET LA BRETAGNE

—

PRAT-AN-RAZ, PRÈS QUIMPER

Finistère, Bretagne, le 27 juillet, 1883.

BIEN CHER AMI,

Quand je vous quittai pour l'Europe, le 16 juin dernier, entre mille autres regrets, j'avais celui de partir sans avoir fait mon pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. Tous les ans, en effet, depuis mon enfance d'écolier, fidèle à la tradition des bons Canadiens, j'allais retremper aux sources vivifiantes de Sainte-Anne de Beaupré ma pauvre âme allanguie par ce commerce nécessaire avec les hommes et les choses d'ici-bas, d'où

l'on revient toujours, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, un peu moins homme qu'auparavant. Et cette année je partais les mains et le cœur vides, peut-être, de ces grâces que sainte Anne déverse à pleines mains dans le sein "du pauvre et de l'indigent." J'y ai souvent pensé, de Québec à Paris, et à Paris plus que jamais, à Paris, cette "université des sept péchés capitaux," comme l'appelle Louis Veuillot ; à Paris, où le tourbillon de l'activité toute terrestre, pour ne pas dire diabolique, vous donne la fièvre et le vertige.

Mais voici que la fête de sainte Anne approche. Je suis encore en France, en dépit de mes prévisions. Sainte-Anne d'Auray, d'où nous vient Sainte-Anne de Beaupré, est à deux pas, je veux dire à 130 lieues de Paris. "C'est là, mon ami, me dis-je à moi-même, qu'il te faut faire ton pèlerinage annuel."

C'était le 24 au soir. Le lendemain matin, à 7.30, je prenais le chemin de fer de l'Ouest, à la gare Montparnasse. "En voiture, Messieurs." La cloche sonne, le sifflet crie, le train s'ébranle, et le cœur me bat de satisfaction.

J'avais dit mon bréviaire au chant du coq (de celui dont parle le Bréviaire, "*Gallus jacentes excitat,*" non pas du coq gaulois, que j'étranglerais avec joie, si je le rencontrais hors du pays), de sorte que je pouvais jouir du panorama de la route. Versailles, Rambouillet, Maintenon, souvenirs historiques et classiques. Un *Ave Maria* à vol d'oiseau à Notre-Dame de Chartres et à sa ravissante cathédrale gothique. Laloupe, Condé, Nogent-le-Rotrou, La Ferté-Bernard, Connerré, Montfort, avec son

beau château neuf, style de la Renaissance ; Plateau-d'Auvour, d'où les Zouaves Pontificaux repoussèrent vaillamment les Prussiens, Le Mans, patrie des chapons et des poulardes *(ten minutes for refreshments)*, Sulle-le-Guillaume, Evron, Chapelle Anthenaise, Laval, pittoresquement assis sur les bords de la Mayenne, Vitray. A Rennes, on change de chars. Puis volent rapidement sous mes yeux Bruz, Bain-Lohéac, Messac - Guipry, Fougeray - Langon, Beslé, Messerac, Avessac, Redon. Depuis Rennes jusqu'à Bain-Lohéac on côtoie les bords pittoresques de la Villaine. Jamais nom de rivière n'a mieux menti, car les coteaux couronnés de chênes viennent s'y réfléter, et les vallons qu'elle arrose sont émaillés de riches pâturages et de grasses moissons.

A Redon, on laisse le chemin de fer de l'Ouest pour celui d'Orléans. C'est le train-omnibus qui correspond à nos trains mixtes du Canada. Les arrêts sont plus longs. Je puis donc contempler à loisir les clochers et les chaumières de St-Jacut, Malansac, pays de landes, Questembert, Elven. Mais voici Vannes, siége de Monseigneur Bécel, dans le diocèse duquel est située Sainte-Anne.

Le train est maintenant chargé de pèlerins, que nous avons recueillis à toutes les stations depuis Rennes. Encore une petite course de chars, et voici Sainte-Anne. La gare est à une demi-lieue du village. Le char-à-bancs qui nous mène a peine à se frayer une voie au milieu des pèlerins qui encombrent les rues du faubourg et les abords de la basilique.

Du haut de mon siège, je puis examiner à mon aise ce mouvant tableau aux tons si variés et si brillants,

écouter ce concert de voix étranges, que mon oreille n'avait pas encore entendues.

Mais laissez-moi respirer un peu, avant de vous faire une description, bien incomplète et imparfaite pourtant, des costumes de la Bretagne. Laissez-moi mettre en ordre mes souvenirs pour vous faire entrevoir deux ou trois tours de ce kaléidoscope vivant, et dont les révolutions et les combinaisons empliraient des albums. C'est à peine croyable. Il faut voir la chose pour en être persuadé, car nous sommes habitués à voir nos gens vêtus de la même façon par tout le pays. Ici, au contraire, chaque canton, outre sa variante de langue bretonne, se distingue par une étonnante variété de costume. Ce sont d'abord les habitants d'Auray. Hommes : chapeau noir en feutre ou peluche, avec larges bords et longs rubans flottants, gilets courts et culottes jaune serin, le tout relevé de parements en galon noir, grands bas noirs garnis de boutons en écaille blanche. Femmes : bonnets noirs avec bande de velours dans la forme des mitres russes ou des anciens *bonnets carrés*, châles noirs doublés en rouge, jupons noirs. Les gens à l'aise portent des souliers de cuir, mais ceux de condition inférieure sont chaussés de sabots. C'est là d'ailleurs la seule marque de distinction entre riches et pauvres, car le costume est traditionnel, et ils y tiennent avec leur entêtement proverbial. Je dois ajouter que c'est grâce à cet entêtement, après la protection de Dieu, de la sainte Vierge et de la bonne sainte Anne, qu'ils tiennent encore à être avant tout catholiques et royalistes. Chose singulière, les petits garçons et les petites filles, même les plus jeunes, sont habillés absolument de la même manière que leurs parents.

Voici un autre groupe dont les hommes sont coiffés de longs bonnets rouges avec un gland qui retombe sur l'oreille ; ils portent aussi gilets bleus et pantalons blancs. Les femmes sont vêtues de capuces noires ou blanches avec de larges jabots à la Marie Stuart.

Je renonce d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, à vous dépeindre surtout la variété de coiffures. Parmi les ornements qui décorent les habits bretons (et il y en a de toutes les formes : aigrettes, épaulettes, fanfreluches aux couleurs voyantes), j'ai remarqué de touchants symboles. Au milieu du dos, sur un fonds tout noir, ressort un Saint-Sacrement ou une fleur de lys brodée en forme de chiffre, gages non équivoques de la foi et du royalisme des Bretons. Si je ne me trompe, ce sont les hommes de Scaer qui étalent ainsi fièrement les insignes de leur religion et de leur dévouement à la vieille couronne de France.

Je vous disais donc, que j'entrais ainsi triomphalement dans le beau village de Sainte-Anne, les yeux éblouis de ce spectacle, au chant monotone et pourtant varié des cantiques bretons, au bruit des mendiants pérorant sur leurs malheurs dans la langue des druides, aux sons harmonieux de la flûte modulant en accents plaintifs la prière du pauvre aveugle. De chaque côté de la rue des boutiques en plein air, où se vendent indistinctement chapelets, médailles, images, souvenirs, jouets d'enfant, bonbons, comestibles, sans oublier les épinglettes et les colifichets dont les Bretons aiment à parer leurs coiffures.

Mais voici l'heure des premières vêpres de sainte Anne, car la fête commence avec le jour ecclésiastique,

c'est-à-dire à midi, la veille. Après vêpres, la procession s'organise et défile solennellement au chant des cantiques. La statue de sainte Anne est descendue de sa niche et placée sous une coupole élégante et richement dorée, fardeau béni que des acolytes portent sur leurs épaules. La procession se dirige avec bannières déployées, en face de la basilique, vers le Bocenno. Vous vous rappelez, qu'on nomme ainsi le champ où les bons paysans de *Ker Anna*, l'ancien bourg de Sainte-Anne, ne pouvaient, en labourant, parvenir à maîtriser leurs bœufs. Quand ces pauvres bêtes approchaient de l'endroit où plus tard le pieux Yves Nicolazic découvrit la statue de sainte Anne, elles devenaient furieuses. C'est là aussi que Nicolazic fut favorisé de plusieurs apparitions de sainte Anne. Le champ est soigneusement enclos. A l'extrémité, on a dressé une *Scala Santa* ou *Saint Escalier*, à l'image de celui qui existe à Rome, c'est-à-dire de l'escalier du Prétoire où monta Jésus.

C'est vers la *Scala Santa* que ce dirige la procession. Après le chant d'un beau cantique composé par Sa Grandeur Monseigneur Bécel, à l'occasion d'un pèlerinage accompli le 17 juin de cette année, un prêtre gravit les marches de la *Scala*, et de cette éminence, d'où il domine tout son vaste auditoire, il prononce un sermon touchant sur sainte Anne, et la piété que lui doivent surtout les Bretons, enfants privilégiés de cette mère incomparable. Puis a lieu la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. La procession retourne à la basilique dans le même ordre, et les fidèles se dispersent, les uns pour retourner dans leurs foyers, (car pour un grand nombre la fête et le pèlerinage sont terminés),

les autres, pour prendre leur repas du soir. La cuisine se fait en plein air, le feu pétille sous la marmite, et l'on mange avec appétit le pain si bien gagné.

Mais n'allez pas croire qu'il est temps de se coucher, quoique le soleil en ait déjà depuis quelque temps donné l'exemple. Non, les portes de la basilique restent ouvertes toute la sainte nuit, et je dis *sainte* sans équivoque. Le sanctuaire est littéralement rempli de fidèles dont plusieurs ne le quitteront que demain. Ce sont les paysans qui l'emportent en nombre, mais il y a aussi des personnes de condition, quoique les pèlerinages de la noblesse n'aient lieu que plus tard. Il y a aussi des militaires, des marins qui viennent remercier leur mère ou se recommander à elle avant de partir pour l'expédition du Tonkin. Ces braves marins me rappellent avec bonheur que ce sont leurs ancêtres, marins comme eux, qui ont planté sur les bords de notre grand fleuve, la première chapelle dédiée à sainte Anne, ce grain de sénevé devenu aujourd'hui le sanctuaire et le lieu de pèlerinage si populaire de Beaupré. Il y a aussi des religieuses et des prêtres surtout, plus que je n'en puis compter.

Demain, les messes doivent commencer aux douze autels de la basilique, à 4 heures du matin, et il y en aura jusqu'à 10 ou 11 heures. Tout autour de la basilique sont rangés des confessionnaux. On y confesse toute la nuit. Des groupes de pèlerins récitent à haute voix le chapelet ou chantent des cantiques à sainte Anne dans la langue du pays. Mais c'est autour de la statue de sainte Anne que l'affluence est la plus grande.

Cette statue, couronnée solennellement par Mgr Bécel, au nom de Sa Sainteté Pie IX, le 30 décembre

1868, n'est pas la statue miraculeuse découverte par Nicolazic. Cette dernière, comme vous le savez, a été brûlée par les révolutionnaires, après avoir été cachée par de bonnes gens pendant plus d'un an. On en sauva cependant une partie considérable, presque toute la tête, relique précieuse et doublement vénérable, que l'on conserve sous un vitrail à la base de la nouvelle statue. C'est là qu'elle est exposée aux regards et à la dévotion des fidèles. Deux prêtres s'y tiennent constamment pour y appliquer les chapelets, médailles et autres objets de piété. La relique de sainte Anne est exposée en avant de la statue. Tout le monde y a accès, et on la vénère en la baisant, puis en y appliquant chaque joue, comme pour lui donner un double baiser. Devant l'autel de sainte Anne brûlent d'innombrables cierges. J'ai eu la consolation d'en faire allumer un aux intentions pour lesquelles j'ai offert le lendemain le saint sacrifice de la messe et que je vous indiquerai plus loin.

Tout autour de la chapelle de sainte Anne, sont appliquées sur les murs des tablettes de marbre qui racontent en quelques mots la reconnaissance de leurs donateurs. Il y a aussi toute une galerie de peintures qui redisent éloquemment la grandeur et la bonté de la Sainte. Ici, c'est une tempête effroyable qui menace la vie de tout un équipage et dont sainte Anne le préserve ; là, le retour à la vie d'un enfant retiré d'un puits après une longue immersion ; plus loin, les élèves du petit séminaire de Sainte-Anne, allant en procession remercier leur sainte de les avoir délivrés d'une maladie contagieuse. Mais quel est donc ce précieux tableau qui accuse le pinceau d'un artiste ? On y voit une mère

fiévreusement penchée sur le berceau de son enfant. Celui-ci, on le dirait déjà mort, tant il est pâle et amaigri. La mère supplie, les mains jointes, sainte Anne de lui laisser son bonheur. Sainte Anne lui apparaît, sa prière est exaucée, son enfant vit et respire.

Cependant, il me semble qu'une chose manquait à cette brillante épopée des hauts faits de la bonne Sainte : je ne voyais nulle part ce trophée de béquilles qui orne si bien le sanctuaire de Beaupré. A peine y rencontre-t-on quelques paires de béquilles isolées à côté des autels. Curieux d'en savoir la raison, je m'adresse à l'un des vicaires. " Ah ! dit-il, M. l'Abbé, ne vous étonnez pas de cette disette de béquilles. Elle est encore plus éloquente que l'abondance. Il n'y a pas moyen d'en faire un monument. Les boiteux qui veulent être guéris viennent nous demander les béquilles de ceux qui l'ont été, et ne nous en laissent presque pas. La paire que vous voyez là nous a été apportée dimanche dernier par une jeune fille percluse depuis trois ans, et qui n'en a plus besoin pour marcher. Bientôt on viendra nous les demander, et nous nous garderons bien de les refuser."

J'aurais pu longtemps encore prier et admirer dans cette basilique, témoin de tant de merveilles de la grâce divine et de tant d'actes de sainteté connus de Dieu seul et de ses anges. Mais je voulais réserver un peu d'activité pour les solennités du lendemain, et je me rendis à l'hôtel de sainte Anne.

Il était onze heures lorsque je me couchai. Quant à dormir, je ne saurais dire au juste si j'y réussis. Toute la nuit, j'entendis un bruit confus d'allées et de venues,

de cantiques, de sons de flûte, de pluie, et de sabots qui clapotaient dans la boue du chemin. A trois heures et demie, j'étais debout. De ma fenêtre j'aurais pu entendre la messe de quatre heures, qui se dit tous les ans à la *Scala Santa*, mais elle n'eut pas lieu à cause de la pluie. A 4 heures et demie, j'eus moi-même le bonheur de monter à l'autel.

Dans ce vénérable sanctuaire, je sentis renaître un peu de cette ferveur de néophyte qui me ravissait à la célébration de ma première messe. Aussi voulus-je profiter de ce souffle bienfaisant du Saint-Esprit pour penser à tout ce qui m'est cher. Je priai donc pour la conservation de la foi chez notre peuple canadien, je priai pour le collège de Lévis et mes chers confrères, pour les abonnés et lecteurs des *Annales de la bonne Sainte-Anne*, je priai pour ma famille et mes amis, sans m'oublier moi-même, qui ai tant besoin d'être protégé et soutenu. Il va sans dire que je priai aussi pour la France et pour le Roi. Tout porte là, d'ailleurs, dans ce pays si fidèle aux traditions chrétiennes, dans ce sanctuaire où les rois et les reines sont venus prier l'aïeule de Celui par qui ils règnent eux-mêmes ; au milieu de ces braves gens qui sont "Catholiques et Bretons toujours." Pour actions de grâces, que pouvais-je faire de mieux que de gravir les degrés de la *Scala Santa* ? C'est, d'ailleurs, une dévotion fort profitable, comme vous allez voir.

Sa Sainteté Pie IX y a accordé les mêmes privilèges qu'à celle de Rome, c'est-à-dire 9 *années d'indulgences* pour chaque marche, à condition de les gravir à

genoux en priant ou en méditant sur la Passion du Sauveur. Or, il y en a 34, ce qui, multiplié par 9, donne 306 années d'indulgences, toutes applicables aux défunts. Au sommet de la *Scala* est un facsimile de la colonne de la Flagellation, avec une relique considérable de la vraie colonne.

A neuf heures on sonne la grand'-messe. Elle est chantée par le secrétaire de l'Evêque de Nantes. Monseigneur Bécel y assiste, entouré d'un nombreux clergé. La fanfare du petit séminaire, qui compte une trentaine de musiciens et une grande variété d'instruments en cuivre et en bois, exécute, avant et après la messe, avec une grande perfection, des airs difficiles. J'aurais voulu trouver cette musique moins belle que celle du collége de Lévis, mais il m'aurait fallu pour cela trop de bonne, pour ne pas dire de mauvaise, volonté. La messe est en plain-chant avec beaucoup d'ensemble. L'orgue, placé au-dessus et un peu en arrière de l'autel, alterne avec le chant du chœur, tandis qu'un acolyte, debout au milieu du sanctuaire, psalmodie les parties de la messe qui ne sont pas chantées. A la fin de la messe, l'évêque, en mitre précieuse et la crosse à la main, donne la bénédiction solennelle.

En retournant à mon hôtel, j'arrête à la fontaine de Sainte-Anne, pour y boire de son eau bienfaisante qu'une vieille Bretonne me donne dans un grand bol. Les pèlerins en emportent chez eux, comme nos pèlerins de Beaupré. Autre rapprochement. A Sainte-Anne de Beaupré on cueille la menthe pour en faire des tisanes. Ici, il n'y a pas de menthe, mais on cueille du mil de Sainte-Anne et on l'emporte précieusement à la maison.

J'allais bientôt partir de Sainte-Anne, la foi ravivée par la présence presque visible de Dieu dans ce sanctuaire où son doigt a tracé tant de signes éclatants, le cœur réchauffé par le contact avec ces fervents catholiques du pays armoricain. Il me restait pourtant encore à visiter le trésor de Sainte-Anne et le petit séminaire. Par bonheur, je rencontre un prêtre d'une exquise bienveillance qui s'offre à m'y conduire. Jamais je n'oublierai la courtoisie de M. l'abbé B., recteur de Saint-Congard. Dans les deux heures que nous passâmes ensemble, je pus connaître tout ce qu'il y a de générosité dans le cœur d'un prêtre breton.

Le séminaire de Sainte-Anne est un bel et vaste édifice qui fut construit par les Carmes et leur servit de couvent jusqu'à la Révolution. Tout y rappelle la vie monastique. Vastes corridors et salles ; et surtout le cloître, en arrière de la sacristie de la basilique, qui est, dit-on, un chef-d'œuvre d'architecture. Le général Lamoricière disait que c'était le plus beau monument de la Bretagne. Autour de ses larges dalles de pierre règne une belle colonnade. Sur les murs sont peintes les stations du chemin de la Croix, et au centre de la cour s'élève un crucifix imposant. Quelques pèlerins font le tour du cloître à genoux en parcourant le chemin de croix, ce qui demande une piété plus qu'ordinaire. Le terrain du séminaire est vaste. Il y a de belles promenades sous les grands arbres. Au moment où nous traversons la cour de récréation, les élèves sortent du dîner. Ils sont au nombre de 300. Ils n'ont pas d'uniforme régulier, chaque élève portant le costume de son pays, ce qui fait une variété très pittoresque. Aussi

est-ce un moyen d'entretenir dans leurs âmes le respect et l'amour de leurs traditions.

Le trésor de Sainte-Anne possède de riches souvenirs. Sous un vitrail on voit une mosette et une soutane de Pie IX, une chasuble fleurdelysée, brodée par les mains royales d'Anne d'Autriche, un peu plus belle que celle que cette même reine envoya à Sainte-Anne de Beaupré, et une autre chasuble brodée par madame la comtesse de Chambord. Le vaillant général de Charette a suspendu ici sa noble épée, qui a bu le sang des ennemis de la France et de l'Eglise. C'est aussi le général de Charette qui a donné à la basilique de Sainte-Anne le beau tableau évalué à 10,000 francs qui orne le fond du sanctuaire.

Mon guide bienveillant me conduit ensuite dans un intérieur breton. Il me présente à un bon citoyen, oncle d'un jeune vicaire, aussi remarquable par sa piété que par ses talents. " Voici, dit-il en me présentant, un canadien ennemi du Roi et de Louis Veuillot, qui vient se convertir à Sainte-Anne." Le bonhomme me donna une poignée de main qui me fit sentir qu'il comprenait l'athéisme, et s'en alla me chercher le dernier numéro de l'*Univers*, sur lequel je lus la lettre admirable adressée par l'Episcopat canadien à son Eminence le cardinal Guibert, à l'occasion de la persécution de l'Eglise de France. Cette lettre me fit pleurer de joie, en un jour d'ailleurs si plein d'émotions. Quelle douce voix du pays venait résonner à mon oreille et à mon cœur sur le sol de l'ancienne mère-patrie, à Sainte-Anne d'Auray, le jour de sa fête ! Ces émotions-là ne s'effacent jamais. " Oui, me dit-il, M. l'Abbé, en perdant Louis Veuillot

nous avons perdu le chef de la grande cause catholique. Ah ! si vous l'aviez vu comme moi, prier et communier dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray où il venait passer quelques jours de vacances, vous auriez compris le secret de cette lumière et de cette force qui en ont fait un si vaillant champion de l'Eglise."

Un coup de vin vieux à la santé du Roi, et en route pour la gare. — En face de la gare, la jolie église de Pluneret ; dans le cimetière, à côté, le modeste tombeau de Monseigneur de Ségur, enterré auprès de sa mère, suivant ses dernières volontés. Lui aussi, il a aimé sainte Anne et l'Eglise. Aujourd'hui, dans l'Eglise triomphante, il contemple, les yeux ouverts, les gloires du Christ, de la sainte Vierge et de sainte Anne, dont, aveugle sur la terre, il a publié les grandeurs et répandu l'amour. — Les fidèles du pays le vénèrent comme un saint. Suivant une pieuse pratique, ils ont suspendu à la grille de son tombeau de petits *ex-voto* qui témoignent de leur respect pour sa mémoire et de leur confiance en sa justification.

Mais quel pêle-mêle à la gare ! — Des centaines de pèlerins veulent monter ensemble dans les chars. Les quatre ou cinq employés en fonction à la gare veulent les en empêcher. — Efforts inutiles. Les trois quarts de ces bons Bretons et Bretonnes n'entendent pas un mot de Français, et quand même ils en entendraient mille, ils persisteraient tout de même, car "rien ne résiste à l'entêtement des Bretons." Ils s'élancent à l'assaut des chars de troisième classe ; en un clin d'œil les siéges sont pris au milieu d'une Babel indescriptible de cris et d'exclamations. Le calme à peine rétabli, les employés vont d'un char à l'autre pour faire comprendre aux

occupants qu'ils se sont trompés et qu'ils s'exposent à voyager loin de leurs paroisses. Grâce aux interprêtes, ils finissent par en persuader un bon nombre, et les autres, toujours un peu incrédules, descendent en grommelant. — Arrive enfin le train authentique, en route pour Lorient. Le mot d'ordre est donné. Nouvel assaut général. — Le courant humain me transporte dans un char de 3e classe en dépit de mon billet de seconde, et je m'estime heureux de ne pas être laissé à la gare.

Notre convoi est très long. Deux locomotives en ont *tout leur raide* pour le faire avancer. Après deux ou trois minutes, arrêt à Auray. En face de la gare on voit l'enclos de la Chartreuse d'Auray au milieu duquel est le *champ des Martyrs* de Quiberon, tombés sous les balles des meurtriers de 93. Le mausolée des victimes érigé par la nation *(Gallia mœrens posuit)*, contient un sarcophage où sont gravées des paroles sublimes dont je transcris quelques-unes pour l'édification de mes lecteurs : *Pro Deo, pro Rege nefarie trucidati ; indignement immolés pour Dieu et pour le Roi. Accipietis gloriam magnam et nomen aeternum ; vous recevrez une grande gloire et un nom éternel.* Et l'on ose aujourd'hui, célébrer à Paris, aux frais de la nation, le 14 juillet, l'anniversaire de la prise de la Bastille, que le duc de Bisaccia appelle si justement "la fête de l'assassinat." Et on croit pouvoir l'appeler *la fête nationale !* Où sont les Huns ? où est Attila ?

Mais consolons-nous, le cœur de la vieille France bat encore dans les landes et sur les coteaux de la Bretagne. Un jour, espérons-le, l'épée des Charette et des Larochejacquelein se réveillera, et, comme la Joyeuse de

Charlemagne, elle fera des prodiges de valeur pour la bonne cause. Il faut que le Roi vienne. On sent cela dans l'air. Tout semble attendre et désirer son avénement. Et avec le Roi très chrétien viendront la Force et la Justice, car l'Eglise l'aura oint et Dieu lui aura donné le pouvoir. Je quitte Sainte-Anne avec cet espoir vivant dans mon cœur, et je suis sûr que le trait d'union entre la Bretagne et le Canada est assez vivace pour que cet espoir ne soit pas isolé. Adieu donc, Sainte-Anne ! Au revoir, au Canada, et plus tard, j'ai l'espoir, au ciel.

Sainte Anne, Rempart de l'Eglise et Patronne des Bretons, priez pour nous !

Sainte Anne, Gardienne de notre foi, Mère et Protectrice du Canada, priez pour nous !

— Cher ami, laissez-moi vous citer pour adieu, ces vers charmants que j'ai lus au verso d'une image de sainte Anne.

O Sainte-Anne d'Auray, charmant Pèlerinage,
Que j'aime ta légende, et ton peuple et sa foi !
La poésie est née en ta lande sauvage,
Et ta sombre bruyère a des parfums pour moi.

Sainte Anne, souviens-toi de l'ardente prière
Que je viens déposer au pied de ton autel
A ceux que j'aime, à moi, donne force et lumière,
Tes vertus ici-bas, et ta couronne au ciel.

NOTRE-DAME DE CHARTRES.

—

Je revenais de la catholique Bretagne. Mon esprit se reportait au charme pieux de ses sanctuaires pittoresques, et le souvenir de Sainte-Anne d'Auray et de ses merveilles me hantait doucement comme un rêve du ciel. J'allais bientôt rentrer à Paris, quand je vis apparaître de loin la flèche aérienne de Notre-Dame de Chartres. "Je vous salue, Marie, pleine de grâce!" m'écriai-je avec la fidèle dévotion d'un enfant qui revoit sa mère, avec le tendre respect d'un serviteur privilégié qui offre l'hommage de sa reconnaissance et de sa fidélité à son auguste et clémente souveraine. Dix minutes après, je gravissais l'éminence où s'élève, imposant et majestueux, le plus illustre et le plus vénérable des sanctuaires que la France chrétienne ait dédiés à la Vierge Marie.

Il faut remonter dans la nuit des temps, avant les siècles chrétiens, pour trouver les traces de sa fondation. Bien qu'un voile mystérieux entoure le berceau de Notre-Dame de Chartres, une antique tradition place cependant en cet endroit un bocage sacré et une grotte où les druides élevèrent à la Mère de Dieu une statue en bois portant cette inscription célèbre ; VIRGINI PARITURAE, *A la Vierge qui doit enfanter.* Et cette dédicace prophétique n'est qu'un écho de la prédiction d'Isaïe, un reste fidèlement conservé des révélations divines dont on retrouve les vestiges dans les traditions de tous les peuples. Cette parole ne rappelle-t-elle point, en effet, cette autre prophétie de la sibylle de Cumes, chantée par le poète Virgile dans sa quatrième églogue ?

Eclairés ainsi par une tradition primitive, ces prêtres des anciens Gaulois attendaient de cette Vierge-Mère le salut moral et intellectuel du genre humain. C'est ce qui a fait dire au roi Charles VII, dans son ordonnance de 1482 ; " L'église de Chartres est la plus ancienne du royaume, fondée par prophétie en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, avant l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. "

Les druides avaient été, pour ainsi dire, les précurseurs de l'Evangile au pays de Chartres, et lorsque, sur l'ordre de saint Pierre, le premier pape, saint Savinien et saint Potentien furent envoyés en Gaule pour *y répandre la bonne nouvelle,* ils n'eurent pas de peine à convertir à la foi ce peuple des Carnutes que Marie avait déjà pris sous sa protection. La grotte druidique fut la première église de Chartres, et les druides convertis, ses premiers prêtres.

Mais le nombre des chrétiens augmentait rapidement, et l'on dut bâtir une cathédrale sur l'emplacement de la grotte. La chrétienté naissante de Chartres ne tarda pas, elle aussi, à subir le feu des persécutions. Grand nombre de martyrs scellèrent de leur sang la pierre angulaire de la nouvelle église, et parmi eux la chaste et courageuse Modeste, fille du gouverneur Quirinus. Le puits où l'on jeta les ossements des confesseurs de la foi fut appelé la *Puits des Saints Forts.*

L'église épiscopale, détruite de fond en comble, ne fut relevée que sous le règne restaurateur de Constantin, mais pour être de nouveau démolie par Hunalde, duc d'Aquitaine. qui renonça plus tard au monde afin d'expier son sacrilège. Une troisième fois, la cathédrale fut relevée de ses cendres par l'évêque Godessald, et une troisième fois rasée jusqu'à terre par les Normands, lesquels, dit un chroniqueur, " apportaient en notre terre française leurs pilleries, saccagemens et bruslemens."

C'était en 858. Une quatrième basilique reconstruite par l'évêque Gislebert, au premier moment de sécurité, eut l'insigne bonheur de recevoir du roi Charles le Chauve, la sainte relique qui fait la gloire de la basilique de Chartres, et qui est connue sous le nom de *Tunique de la Mère de Dieu.* L'église de Gislebert eut le sort des trois premières, et fut brûlée en 963 par les Normands et les Danois. On la réédifia encore une fois, mais sous l'épicopat de saint Fulbert, elle fut brûlée par la foudre.

De toutes les constructions précédentes, il ne reste que de rares vestiges dans la basilique actuelle. Mais le nouvel édifice que le grand Fulbert et ses succes-

seurs, Thierry et Geoffroi, allaient ériger à la gloire de la très sainte Vierge, quoique visité à plusieurs reprises par des incendies désastreux, ne devait pas disparaître au point de faire oublier la majesté du plan primitif. Fulbert écrivit au roi Robert et à tous les souverains de l'Europe pour les inviter à donner leur royale obole au nouveau temple. Son appel fut entendu. Tous donnèrent à l'envi. Canut le Grand, roi d'Angleterre, de Danemark, de Norvége et de Suède, envoya une somme considérable. Le sacrilège de 963 était dignement réparé. C'était d'ailleurs au siècle qui suivit l'an 1000, alors que dans le monde chrétien surgissaient partout de majestueuses basiliques; alors que, suivant le mot d'un vieil historien, "le monde se secouait et dépouillait sa vieillesse pour revêtir la robe blanche des églises." Quelques années plus tard, Guillaume le Conquérant expiait le vandalisme des anciens Normands en faisant construire, pour le repos de l'âme de sa fille Adelise, le campanile de Notre-Dame, et sainte Mathilde, reine d'Angleterre, faisait recouvrir en plomb le toit détérioré.

En 1194, un cinquième incendie vint détruire en grande partie l'œuvre de Fulbert et de Thierry, et ne laissa subsister des travaux de l'évêque Geoffroi que la crypte, le porche occidental avec ses verrières, et les deux clochers. Melchior, cardinal de Pise, et légat du pape Célestin III, se trouvait alors à Chartres. Il réunit les fidèles sur les ruines encore fumantes de la basilique, et fit un appel si chaleureux au zèle des Chartrains qu'on se "croisa sur le champ, pour travailler humblement à l'œuvre de Dieu, de Notre-Dame et des saints." C'était l'heureux temps où rois et peuples rivalisaient de lar-

gesse et d'activité pour bâtir la maison de Dieu, où les reines apportaient dans leurs tabliers le sable dont on pétrissait le mortier. C'était aussi l'époque où l'architecture se transformait, où le style ogival régnait déjà avec sa fière élégance et sa noble simplicité. Et Dieu le voulait ainsi. Il a fallu la rencontre de ces deux éléments, une architecture digne de représenter l'idée religieuse, et une foi assez forte et généreuse pour ne pas reculer devant les difficultés et les frais d'un style aussi dispendieux : il a fallu, dis-je, la réunion providentielle de ces deux éléments pour faire surgir de terre ces monuments gothiques qui font l'envie et le désespoir des architectes modernes. Si l'art le plus parfait est celui qui imite de plus près la nature, que penser de ces chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse ! "Les forêts des Gaules, a dit Chateaubriand, ont passé dans les temples de nos pères, et ces fameux bois de chêne ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Les voûtes ciselées en feuillages, les jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les chapelles comme des grottes, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans ces églises gothiques."

Pendant qu'on travaillait à construire l'église pour la sixième et dernière fois, la sainte Vierge multipliait les miracles, comme pour encourager les ouvriers ; on vit alors les morts ressusciter, les malades guérir, les sourds entendre, les muets parler, les aveugles voir, les boiteux se redresser, comme nous l'apprend un trouvère de l'époque :

Les sors oir, les mux parler,
Les orbs voair, les tors aler.

La renommée de ces miracles attira des pèlerins de toutes les parties de l'Europe, du fond de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne. Et ces pèlerins n arrivaient pas les mains vides.

Lors vinrent gens de toutes parts,
Qui, en charrettes et en chars,
Grands dons à l'église apportaient,
Qui à l'œuvre métier avaient.

Enfin la cathédrale fut parachevée et consacrée en 1260. Le roi saint Louis assistait à la fête avec toute sa famille. Il restait cependant encore à l'enrichir de nombreuses chapelles, de son jubé, don royal de saint Louis, à terminer la flèche du clocher neuf, et à entourer le chœur de sa ravissante clôture, chef-d'œuvre de sculpture, qui représente toutes les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les groupes de personnages sont à peu près de grandeur naturelle et si bien sculptés qu'on les croirait vivants. Rien n'est admirable comme cette galerie de hauts-reliefs où le fidèle peut s'instruire, en se promenant, des grands souvenirs et des mystères de notre sainte religion. Et dire que les ouvriers au ciseau de qui ces chefs-d'œuvre sont dus se contentaient de gagner cinq sous par jour !

Comme les derniers groupes de cette admirable statuaire ne furent posés qu'en 1760, il a donc fallu plus de cinq cents ans pour compléter l'œuvre due à l'inspiration de Melchior de Pise, et à la dévotion des Chartrains.

Il était réservé à la vénérable basilique une dernière épreuve. En 1793, la Révolution vint s'abattre sur elle avec toutes les fureurs d'un vandalisme sauvage. Elle enleva les vases sacrés ; elle brûla les vêtements sacerdotaux ; elle s'empara du trésor, le plus riche de France ; elle dispersa les reliques des saints. Elle substitua dans l'église de la Vierge immaculée les orgies impures du culte de la déesse Raison à la sainteté des cérémonies chrétiennes. Dans la crypte ou église souterraine, les autels furent brisés, les chapelles dévastées, et la statue *druidique* de la Mère de Dieu fut brûlée devant la *porte royale* de la basilique dans un horrible feu de joie ; on dépouilla le noble édifice de sa toiture de plomb et de ses cloches pour en fabriquer des sous, des canons et des balles.

Mais examinons de plus près le temple majestueux de la Vierge immaculée. Ce qui frappe surtout le regard et excite l'admiration du voyageur, ce sont les deux clochers de N.-D. de Chartres ; car, suivant un antique adage, les *clochers* de Chartres, unis à la *nef* d'Amiens, au *chœur* de Beauvais et au *portail* de Rheims, formeraient la plus belle cathédrale du monde.

Rien de plus noble que ces monuments, témoins éloquents de la foi de nos pères, avec la majesté de leurs proportions, la richesse de leur travail, et l'élégante hardiesse de leurs flèches élancées. Ce sont bien là ces merveilleuses cages de pierre, destinées, suivant la pensée d'un grand écrivain, à abriter les oiseaux de la prière, dont le chant céleste invite si bien à pleurer, à se réjouir, à adorer.

Pour admirer la cathédrale dans toute sa perfection, il faut se placer vis-à-vis du porche méridional. C'est de là qu'on voit se dérouler toutes les parties du vaste et imposant édifice : à gauche les deux flèches aiguës s'élancent dans les airs, et les contreforts de la nef se dessinent avec leurs triples arcs ; en face, on a les degrés et le portail avec ses deux tours si sveltes, sa riche collection de statues, ses pinacles, ses gargouilles, ses galeries, sa rose aux délicates ciselures. A droite se présentent les galeries, les chapelles, la tour absidale et les doubles arcs-boutants, les plus beaux du monde. Pour concevoir une idée de la grandeur des proportions, il suffit de rappeler que la longueur totale de l'œuvre, prise à l'extérieur, est de 460 pieds, la largeur de la nef, à l'extérieur, de 138 pieds, et la hauteur du clochor neuf, le plus élevé des deux, de 345 pieds. La forme de l'église est celle d'une croix latine, et elle est tournée vers l'Orient, suivant la coutume apostolique

Après un coup d'œil d'ensemble, il est bon d'examiner quelques détails de l'extérieur. Et d'abord, voici le *clocher vieux*, le plus beau monument de ce genre qui existe en France. Admirablement construit en matériaux des plus solides, il a subi deux incendies terribles et a vu passer sept siècles sans avoir éprouvé d'altération.

Il faut ici pardonner à la simplicité et à la bonne foi du moyen âge le grotesque de certaines figures et des gargouilles à tête de monstre qui vomissent la pluie des gouttières. Tout cela, du reste, ne sert qu'à mieux faire ressortir la grâce artistique et le caractère pieux des milliers de statues de saints, de rois et de héros qui

occupent les galeries et les tympans des portails. Chose assez singulière, les croix des deux clochers ne sont pas surmontées du coq traditionnel, symbole de la vigilance chrétienne, mais d'un croissant et d'un soleil, avec des étoiles aux extrémités des croix. C'est une allusion au passage de l'Apocalypse, où Marie est représentée comme *revêtue du soleil, la lune sous les pieds et une couronne d'étoiles sur la tête.* Au sixiéme étage du *clocher neuf* est une galerie richement travaillée, qui sert d'observatoire aux guetteurs ; pendant la nuit, de demi-heure en demi-heure, ils sont obligés d'en faire le tour pour découvrir les incendies qui pourraient éclater soit dans la ville, soit dans les villages voisins.

La porte du milieu du porche qui forme la façade occidentale, et qui donne entrée à la principale nef, s'appelle *porte royale.* Ce nom rappelle celui de la *porte royale* des basiliques des IVe et Ve siècles, comme le nom de *basilique* ou *palais royal,* rappelle le premier usage des édifices que les grands du monde livrèrent au culte du vrai Dieu après leur conversion à la foi. On l'appelle aussi *porte royale.* parce que, dans la pensée de nos pères, elle était le symbole de Jésus-Christ, Roi des rois. " La porte principale de l'église, dit Durand de Mende, signifie Jésus-Christ par lequel on entre dans la Jérusalem céleste ; car le Seigneur a dit : *Je suis la porte ; Ego sum ostium.*

Les parois du porche, ainsi que les chambranles, les tympans et les voussures, sont peuplés de statues et de statuettes au nombre de 719 ; et l'on en compte un nombre proportionnel aux deux porches latéraux, sans parler des innombrables statues qui ornent les deux clochers et

l'intérieur de la cathédrale. Il faudrait un volume pour décrire tous les détails de cette imagerie superbe. Toutes les scènes de l'Evangile y sont représentées : le règne de Jésus-Christ sur la terre, et son règne dans le ciel, et surtout les grands drames de l'ascension et du jugement dernier ; apôtres, évangélistes, patriarches et prophètes, saint et saintes de l'ancienne et surtout de la nouvelle Loi, et puis les saints de la France, les saints évêques et prêtres, les saints rois et reines, les seigneurs et châtelaines, qui ont contribué aux diverses époques de l'histoire à la construction et à l'embellissement du sanctuaire, ou qui ont laissé là le souvenir embaumé de leurs vertus. Et toute cette phalange d'élus et de bienfaiteurs est groupée suivant les convenances de l'ordre hiérarchique. Il y a des niches pour les saints, des galeries pour les têtes couronnées.

Mais les artistes du XIIe siècle, en sculptant la vie du Seigneur Jésus, n'ont pas oublié la très sainte Vierge. C'était l'époque où la parole si puissante et si douce de saint Bernard venait d'embraser tous les cœurs d'un amour inépuisable pour la glorieuse Reine des anges. Dans le porche principal, comme ailleurs, on retrouve la gracieuse figure de Marie et les grandes scènes de sa vie, depuis l'Annonciation jusqu'au couronnement dans le ciel.

Pénétrons maintenant par la porte royale dans l'intérieur de la basilique. Quel spectacle imposant et harmonieux frappe d'abord le regard ! Nulle part, peut-être, on ne sent une plus profonde impression. Sous ces voûtes colossales, la pensée s'élargit, devient chaste et recueillie : on sent qu'on entre dans une atmosphère de

prière et de piété ; l'âme y sent la majesté de Dieu qu'on y adore ; il faut se prosterner, il faut croire, il faut dire comme Jacob : *C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du Ciel.* Aux sentiments de piété et d'admiration qu'inspire la vue de cette cathédrale, vient se joindre le souvenir des faits mémorables dont elle a été le théâtre. Trois papes, presque tous les rois de France, une multitude de cardinaux, d'évêques, de saints et d'illustre personnages, une phalange innombrable de pèlerins de tout âge et de tout pays, y sont venus présenter leurs hommages à la Reine des cieux.

Au milieu de la nef, on voit incrusté dans le pavé, un *labyrinthe* ou *chemin de Jérusalem.* C'est peut-être le seul que la Révolution ait laissé dans les églises de France. Nos ancêtres appelaient *lieue* cette ligne sineuse de pierres blanchies, parce qu'ils mettaient une heure à la parcourir en récitant les prières et en gagnant les indulgences attachées à cet acte de piété.

Je ne parlerai pas de nouveau de l'admirable clôture du chœur, ni de ce groupe colossal de l'Assomption qui domine le maître-autel, ni des onze chapelles placées autour de l'église ; car il me tarde d'admirer les incomparables vitraux coloriés à travers lesquels les rayons du soleil viennent embellir le sanctuaire des nuances les plus riches et les plus variées.

La vitrerie peinte de la cathédrale de Chartres est sans contredit la première du monde : elle garnit 50 roses et 122 grandes fenêtres ogivales ; elle compte 3889 figures, et offre au peintre-vitrier les plus parfait modèles qu'il puisse étudier. Rien de ravissant comme cette brillante imagerie aux tons si frais, dont on ignore

aujourd'hui le secret. Elle est l'accompagnement nécessaire des églises chrétiennes ; elle seule peut leur donner ce demi-jour mystérieux qui prête tant à la prière et au recueillement. Aussi un concile d'Arras appelle les vitraux *le livre des laïques*, et les anciens catéchismes recommandaient de les regarder *en récitant le chapelet pendant la messe.* Ce qu'il y a d'admirable ici, c'est que les plus belles verrières sont celles qui sont consacrées à la très sainte Vierge. En cela il n'y a rien qui doive nous surprendre. Quelle profondeur dans les mystères de cette vie d'innocence, d'amour et de sacrifice ! Quels parfums et quelles lumières dans cette Vierge admirable, la seule que le péché n'ait pas atteinte ! Soit qu'elle presse son Enfant-Dieu contre son cœur, soit qu'elle le tienne sur son giron ou dans ses bras, soit que, debout, elle le contemple mourant sur la croix, Marie éveille dans l'âme d'ineffables émotions que l'artiste a su rendre avec bonheur et habileté.

Ces verrières sont les dons de la foi vive et généreuse du moyen âge. Elle sont dues à la munificence de saint Louis, de saint Ferdinand, de la reine Blanche, et d'autres personnages royaux, ainsi qu'à la piété des ouvriers de toutes les corporations d'arts et métiers. La rose septentrionale, qui étale aux regards éblouis sa vaste corolle de pierre, est sans contredit, l'une des plus admirables. Elle s'appelle la *Rose de France*, parce qu'elle a été donnée par saint Louis, et qu'elle figure en douze médaillons, les armes de France, *d'azur aux fleurs de lys d'or sans nombre.* Le sujet qui y est peint est la *Glorification de la très sainte Vierge* comme refuge des pécheurs.

Mais il est temps de descendre à la crypte, pour jouir de ses ténèbres mystérieuses, image de celles qui précédèrent l'avènement de Jésus-Christ et le culte de la très sainte Vierge Marie ; pour évoquer les consolants souvenirs des origines du sanctuaire, pour y vénérer la sainte image de *Notre-Dame de Sous-Terre.*

La crypte de Chartres n'était primitivement qu'une caverne naturelle, où les druides élevèrent la statue célèbre à la *Vierge qui devait enfanter.* Elle est le sanctuaire le plus ancien qui ait été consacré à la Mère de Dieu, et l'un des plus vénérables du monde. Cette crypte, œuvre de saint Fulbert, est la plus vaste qui soit en France, comptant 330 pieds de longueur. Elle fut entièrement dévastée en 1793, et ce lieu tomba entre les mains des tonneliers et des marchands de vin qui y établirent leurs magasins. Rien de navrant comme le souvenir de ces impiétés. Déjà dans la belle cathédrale gothique de Notre-Dame de Rouen, j'avais frémi d'horreur en voyant sur le pavé les traces noircies des forges qu'on y avait placées, et que de fois ailleurs j'ai retrouvé avec tristesse les hideux vestiges des profanations de 93 !

Aujourd'hui la sainte Grotte, si chère aux cœurs religieux des Chartrains, est rendue au culte ; ses jours de deuil sont finis ; elle est plus riche, plus ornée, plus pieusement soignée qu'avant les sacrilèges des terroristes. Les murs sont peints de fresques qui représentent les grandes scènes historique dont la basilique a éte le théâtre. Treize chapelles richement ornées sont rangées tout autour de la crypte. La première et la principale est naturellement celle de *Notre-Dame de Sous-Terre,* placée à l'endroit même où les druides fai-

saient leurs sacrifices et où ils élevèrent la statue qu'on y voyait encore avant la Révolution, et qu'on a remplacée par une copie fidèle. C'est la chapelle par excellence du pèlerinage : c'est ici que, pendant une longue suite de siècles, la Mère de Dieu a reçu les hommages de toute la chrétienté.

Rien n'est gracieux comme les peintures murales qui ornent cette chapelle. La voûte et les murs qui précèdent le sanctuaire conservent encore les tableaux exécutés sur l'ordre d'Anne d'Autriche. On retrouve avec joie les souvenirs du passage de cette reine pieuse dans tous les sanctuaires renommés de la sainte Vierge et de son auguste Mère. A Chartres, comme à Sainte-Anne d'Auray, et à Sainte-Anne de Beaupré au Canada, elle a su laisser des marques de sa dévotion et de sa reconnaissance pour le fils que le ciel lui avait accordé.

C'est à l'autel de Marie, sous ses regards maternels, aux pieds de la statue vénérable de *Notre-Dame de Sous-Terre*, que j'ai eu le bonheur d'accomplir l'acte principal de mon pèlerinage à Chartres, en y célébrant la sainte messe. Comment ne pas se sentir embrasé de ferveur dans ces ténèbres religieuses qui rappellent les catacombes de la primitive Eglise ; dans cette grotte, rendez-vous de tant de saints et de saintes, témoin de si belles vertus et de miracles si éclatants ; au milieu de ce silence profond, interrompu seulement par les paroles augustes du sacrificateur et par la voix angélique du jeune *clerc de Notre-Dame*, pieux et sage comme un autre Samuel ! Nulle part dans le monde entier on n'a si bien résolu le problème des servants de messe modestes et recueillis. Les jours de grandes fêtes, revêtus

de leur riche costume de cardinal (soutane rouge, mosette rouge bordée d'hermine, et aube délicatement brodée au chiffre de Notre-Dame), ils assistent aux offices de la cathédrale, et exécutent avec un ensemble merveilleux les mouvements prescrits par les règles liturgiques.

Et quand la sainte messe fut terminée, et qu'il ne me resta plus qu'à remercier Dieu et sa sainte Mère de toutes les grâces dont ils m'avaient comblé, mes yeux ne purent se détacher de cette ravissante chapelle, et ces paroles de monseigneur Pie, l'illustre évêque de Poitiers, me revinrent à la mémoire : "Toutes les grandes lignes de l'histoire de France viennent en quelque sorte aboutir à ce temple. Chartres, dans la pensée de Dieu, était prédestinée à une haute mission. A une époque qui se perd dans la nuit des temps, Dieu avait posé sur cette montagne les premières fondations et comme une pierre d'attente de la foi chrétienne." Et puis je contemplais avec amour la statue vénérable qui rappelle d'une manière si expressive la vocation à la foi de ces gentils des forêts gauloises, nos précurseurs dans *la voie, la vérité et la vie.* "Ce qu'il y a de remarquable dans l'Enfant Jésus, dit une vieille chronique, c'est qu'il a les yeux ouverts, tandis que Marie les a fermés. On rapporte que les druides ont représenté la Vierge avec les yeux clos pour faire connaître que la foi était encore dans les ténèbres, lorsqu'ils élévèrent cette statue, et que celle qu'ils honoraient n'était pas encore née. Cette tradition veut qu'ils aient ouvert les yeux à l'Enfant pour faire comprendre qu'ils croyaient ce Fils existant de toute éternité."

On est saisi de douleur en se rappelant que la statue des temps druidiques a été livrée aux flammes par l'impiété des révolutionnaires, et l'on cherche à oublier ce forfait en relisant les paroles consolantes du grand successeur de saint Hilaire : " Cette image sacrée n'aura pas plutôt été inaugurée sur un emplacement antique et traditionnel, qu'aussitôt tous les souvenirs des âges écoulés, des anciens prodiges opérés, viendront l'investir et la pénétrer, se grouperont autour de sa tête comme le nuage qui planait sur l'arche d'alliance et qui révélait la présence de la Divinité. Puis tant de larmes dont le parvis du temple a été mouillé ; tant de vœux, tant de soupirs, tant de prières qui, comme une vapeur d'encens, sont attachées aux parois des murailles et des voûtes ; en un mot, tout ce qu'il y a de sainteté répandue dans toutes les parties du temple, viendra se réunir, se renfermer dans cette image bénie, l'imprégner et la traverser. Et toutes ces générations de saints pontifes, de saints prêtres, de saints rois, de saints confesseurs, de saintes vierges, de saintes veuves, qui sont venues invoquer la puissance de Marie en ce lieu ; toutes ces légions de fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres qui sont présentement dans la gloire, étendront de concert leurs mains pour faire descendre d'en haut sur cette statue la même vertu divine qui s'est autrefois échappée de la statue antique pour leur sanctification."

Les nombreux ex-voto de reconnaissance qui décorent aujourd'hui la nouvelle statue de Notre-Dame de Sous-Terre, sont la preuve matérielle de l'accomplissement de ces paroles prophétiques. En parcourant de l'œil ces témoignages éloquents et muets de la piété et

de la reconnaissance, mon regard rencontra tout à coup deux objets d'apparence singulière en pareil endroit, mais qui, pour moi, n'avaient rien que de familier. C'étaient deux colliers de perles de ce nacre des huîtres d'eau douce que les sauvages du Canada appellent *wampum*, retenus ensemble par des soies de porc-épic teintes en rouge. L'un de ces colliers avait été donné par les Abénaquis ; l'autre, offert en 1678, par les Hurons, portait comme légende ces paroles : VOTUM HURONUM VIRGINI PARITURÆ, *Vœu des Hurons à la Vierge qui doit enfanter*. On avait heureusement réussi à les soustraire au vandalisme de 93.

La vue de ces deux humbles ex-voto m'émut jusqu'aux larmes, car ils avaient pour moi une signification plus éloquente que les offrandes d'or, d'argent et de pierres précieuses, qui tapissent les murs de l'auguste chapelle. Outre que ces deux colliers me rappelaient mon pays bien-aimé, ils me ramenaient, par la pensée, aux jours les plus heureux de ma vie. " Repassez devant mes yeux et mon esprit, doux souvenirs de mon enfance, me dis-je en soupirant ; gracieuse chapelle de Notre-Dame de la Jeune Lorette, avec votre maison de Nazareth portée par les anges, avec vos murailles ornées de colliers de *wampum* aux légendes variées ; pieux sanctuaire où, m'unissant chaque dimanche à la troupe fidèle des enfants de la forêt, je chantais avec eux en langue huronne les gloires de Marie." C'est là que j'appris l'art divin de servir la sainte messe, sous la direction du vénérable missionnaire qui prépara mon âme à recevoir mon Dieu pour la première fois, et dont la vertu et la charité firent naître dans mon cœur le

désir de me consacrer comme lui au service de Dieu et au salut des âmes.

Le souvenir de ma première communion, le souvenir de ma première messe, les deux plus beaux souvenirs de ma vie, je les retrouvais à Chartres, dans les ténèbres de Notre-Dame de Sous-Terre. Quel beau couronnement de mon action de grâces ! quelle délicate attention de la part de Marie, qui m'attirait à son sanctuaire pour me ménager la plus agréable des surprises, et me rappeler les plus saintes émotions ! C'est donc avec un cœur plein de reconnaissance que je m'éloignai de ce vénéré sanctuaire. Mais comment passer devant la chapelle de sainte Anne et sa précieuse relique sans me recommander à cette bonne mère ?

Louis, comte de Blois, parti pour la croisade, priait un jour devant le chef de sainte Anne, conservé à Constantinople. Il lui vint à l'esprit d'acquérir une partie de ce précieux trésor pour sa chère église de Chartres. Ce fut son dernier tribut payé à l'église de Notre-Dame. Le prince mourut les armes à la main, et ce fut sa veuve, la princesse Catherine, qui fit l'offrande de sa part.

" Et la présentation d'un si grand trésor, dit encore Mgr Pie, la réception de la tête de la Mère dans la maison de la Fille, fut l'occasion d'une grande joie pour le peuple."

Cette relique, conservée longtemps dans une maison religieuse, échappa heureusement à la fureur révolutionnaire.

Je ne vous parlerai pas de la sainte Châsse qui contient la *Tunique de la sainte Vierge*, apportée de Con-

stantinople à la prière de Charles le Chauve ; ni de la *Vierge noire au pilier*, qui figure dans l'église supérieure. Elle remonte à plus de quatre siècles, et n'a cessé depuis lors d'être en grande vénération. Déjà en 1608, la colonne de pierre qui la soutenait était toute cavée des seuls baisers des pèlerins. Aujourd'hui, richement vêtue et décorée, elle occupe une place d'honneur dans la basilique. Mille ex-voto, des cœurs d'or et d'argent, des lampes, des candelabres, des statues, des broderies, des fleurs ornent la chapelle. Cette statue miraculeuse fut couronnée au nom de Pie IX en 1855. Un chapelain se tient constamment en cet endroit pour répondre aux besoins des pèlerins.

" Avant de quitter Chartres. m'avait dit un vénérable prêtre, chanoine de la cathédrale, n'oubliez pas d'aller voir Saint-Pierre. Après Notre-Dame, c'est la plus belle église de Chartres et l'une des plus remarquables de la France." Fidèle à cette recommandation, je m'empresse de visiter cette ancienne basilique d'abbaye, dont les commencements datent du 10e siècle. Par bonheur, je rencontre le sacristain, brave homme plein de complaisance, qui me fait voir en connaisseur les merveilles de sa basilique. " Admirez, me dit-il, la délicatesse de cette colonnade qui soutient la voûte, et cette verrerie aux sujets si bien ordonnés, aux couleurs si fraîches, avec sa verrière blanche alternative comme une page illuminée pour éclairer et faire ressortir le sujet. Mais venez surtout voir les émaux incomparables de la chapelle absidale. Ils sont de l'époque de François I ; ils portent le chiffre et la salamandre de ce monarque et proviennent du château d'Anet. Longtemps

on a cru qu'ils étaient du célèbre Bernard de Palissy, mais les initiales L. L. presque imperceptibles, qu'on a fini par trouver sous le talon de saint Jean et sur le pommeau de l'épée de saint Paul, les ont fait justement attribuer à Léonard le Limousin.

" A l'exposition de Paris, on les a estimés à 100,000 francs chacun, et il y en a douze, puisqu'ils représentent les douze apôtres. Comptez ! Cela veut dire qu'ils n'ont pas de prix. Aussi les Allemands auraient-ils voulu s'en emparer. Lors de la guerre, un bataillon de prussiens commandé par le prince royal, s'arrêta à Chartres. Le prince dépêcha un officier à M. le curé de Saint-Pierre, avec prière de lui faire voir les émaux. Heureusement le conseil de fabrique les avait fait cacher dans un endroit inconnu au curé. Celui-ci put donc répondre qu'il ne savait pas où ils étaient. L'officier, déconcerté, rapporta cette réponse au prince, qui le renvoya le lendemain pour faire de nouvelles instances. Mais le soir, on recevait l'ordre de reprendre la marche. Les prussiens sont donc partis, et les émaux sont restés à St-Pierre. Tenez, monsieur l'abbé, voici le portrait de notre curé dans le vitrail de la chapelle du Sacré-Cœur. Il consacre sa paroisse au Cœur divin de Jésus. Les enfants de chœur qui l'assistent sont peints d'après nature. Celui qui tient l'encensoir, le petit Voisin, est aujourd'hui à l'armée, et quand sa mère s'ennuie de son absence, elle vient regarder son portrait dans le vitrail, et sécher ses pleurs en pensant qu'il est sous la garde du Cœur de Jésus."

LE MONT SAINT-MICHEL.

—

Le 10 août. fête du glorieux martyr saint Laurent, je me réveillais, de grand matin, dans la ville de St-Malo. C'était le 349e anniversaire de la découverte de notre fleuve incomparable, ce "majestueux Saint-Laurent," témoin de nos grandeurs religieuses et nationales. Je n'avais qu'à me pencher de ma fenêtre pour voir, sur le fronton de la porte de mon hôtel, la statue de ce hardi Malouin à qui nous devons la Nouvelle-France. Cette date, je ne l'avais nullement prévue. C'est en consultant mon bréviaire, ce compagnon de voyage si bienfaisant pour le temps et pour l'éternité, que je compris l'heureuse surprise que la Providence me ménageait. J'avais d'ailleurs l'âme toute remplie des souvenirs de Jacques Cartier et du Canada. J'avais contemplé avec émotion,

la veille, au musée de St-Malo, les débris de la " Petite Hermine," ce frêle vaisseau avec lequel il fut donné au navigateur chrétien de faire de si grandes choses pour Dieu et pour la France.

Il était donc bien juste de remercier Dieu pour les faveurs de prédilection qu'il n'a cessé de prodiguer à notre chère patrie.—Et puis, pour tout dire, le lieu que j'habitais avait été le théâtre de mémorables évènements. J'avais dormi cette nuit dans la maison même de Chateaubriand. La porte de la chambre voisine de la mienne était ornée de son écusson, avec cette simple légende : *Ici est né Chateaubriand.* J'étais allé, le soir précédent, prier à sa tombe battue par les flots de la mer, au pied de cette modeste croix de granit qui proclame sa foi, et proteste contre les impiétés de la valetaille littéraire de nos jours.

Mais six heures ont sonné, et à six heures et quart précises, part la diligence pour le Mont Saint-Michel. La diligence en plein dix-neuvième siècle, et dans un pays civilisé comme la France, y songez-vous, M. l'abbé ? Eh oui ! j'y songe, et plus j'y songe, plus cette voie me semble naturelle et preférable à toute autre. Il y a bien le chemin de fer qui mène à Pontorson, à six kilomètres du Mont. On est plus vite arrivé, on est moins fatigué. Mais en revanche, on est suffoqué par la poussière et la fumée ; et puis le mode de transport, pour un *laudator temporis acti,* est plus prosaïque, et le paysage surtout, moins poétique. Voyez plutôt mon itinéraire depuis Saint-Malo au Mont St-Michel.

D'abord Paramé avec ses villas enchanteresses, ses hôtels princiers, ses châlets pittoresques ; puis le littoral

de la baie de Cancale, avec sa chaîne de hameaux; Hirel, St-Benoît, le Viviers, Saint Broladre, Roz-sur-Couesnon. Ici la diligence s'arrête, et les touristes gravissent une montagne d'où l'œil contemple un des plus beaux panoramas de la France. Dans le lointain se dessinent les îles de Chausey; à droite, Avranches, et à vos pieds, les immenses terrains conquis sur la mer par la compagnie des Polders de l'Ouest. Mais ce qui domine ce spectacle grandiose, ce qui frappe, ce qui émerveille, ce qui ravit, c'est le Mont lui-même, déjà visible à une quinzaine de lieues, mais ici se dressant au milieu de la plaine dans toute sa majesté. C'est un rocher volcanique jeté comme une épave au fond du golfe de St-Malo.

La grève aux sables mouvants se déploie à ses pieds et fait ressortir sa masse imposante.—C'est de cette *Montagne en péril de mer, (Mons in periculo maris,)* que le poète sicillien disait: *Puo ben vantarsi'l monte, che'l mar gli bacia il piede, e'l ciel la fronte.*

—"Ce Mont peut bien se vanter que la mer lui baise le pied, et le ciel, le front."

Oui, m'écriai-je avec un savant chrétien qui a décrit ces grandeurs, "montagne archangélique, la nature a tout fait pour toi: entre le ciel et la mer tu sembles un phare lumineux brillant à travers les âges. L'étranger ne put jamais planter ses étendards sur tes fières murailles; jamais tu ne fus souillée par la honte: tu es bien le Mont vierge, *mons virgo,* dont on peut ans crainte célébrer la gloire."

Mais le cocher nous crie "En voiture." J'y monte sans trop de regret, car j'ai hâte d'arriver au terme de

mon pèlerinage, et de repaître mes yeux et mon cœur de ces splendeurs et de ces souvenirs dont le tableau précédent n'est que l'avant-goût. Bientôt l'on atteint Pontorson, et la voiture file vers le Mont. Une digue franchissable à toutes les marées le relie à la terre ferme. On laisse la voiture sur la grève, car *la ville* n'a guère qu'une rue, et la dite rue est tiop étroite et escarpée pour être carrossable.

C'est ici que le touriste devient pèlerin, car il y a 622 marches à gravir avant d'arriver au plus haut sommet accessible du monastère, sans compter les diverses côtes dont ces gradins sont entresemés. Et d'ailleurs, je ne suis pas venu ici en simple curieux. Non, je veux aller me présenter pieusement aux pieds du vaillant archange qui livra victorieusement le premier combat contre les ennemis de Dieu ; je veux prier pour la conversion de ce royaume franc dont l'Eternel l'a député gardien ; je veux prier aussi pour cette nouvelle-France, ma chère patrie, héritière des traditions très chrétiennes de la vieille France d'autrefois, afin qu'elle conserve intact le trésor de sa foi.

Et à quelle illustre phalange de pèlerins je me joindrai, gravissant ainsi les rudes sentiers qui mènent au faîte de la Montagne miraculeuse !

Sans parler de Charlemagne choisissant saint Michel pour être le patron de son vaste empire, et faisant placer l'image archangélique sur les drapeaux de l'armée, je me rappelle la longue suite de rois et de saints qui sont venus humilier leurs fronts dans la poussière sous le regard du protecteur de l'Eglise et de la France,

Louis VII, qui vient en 1158, avec une nombreuse suite ; saint Louis, très dévot envers l'archange ; Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, François I, qui y vint une première fois seul, et une seconde fois, pour y conduire le Dauphin ; le comte d'Artois, plus tard Charles X ; et le duc d'Orléans, depuis Louis-Phillippe. Les ducs de Normandie et de Bretagne aimaient aussi à venir au Mont St-Michel. C'est ainsi que nous y voyons entre autres le roi Edouard le Confesseur ; Harold et Guillaume, le premier destiné à succomber à Hastings, le second, à devenir le plus puissant monarque du monde ; le meurtrier de saint Thomas Becket, Henri II, qui, le jour de son absolution, peut voir, du parvis de la cathédrale d'Avranches, où il est humblement agenouillé, la Montagne deux fois visitée par lui, et où préside son ami, le docte et pieux Robert du Mont.—Et ce ne sont pas les princes et les monarques seuls qui viennent ici en pèlerinage. Les chefs de l'Eglise s'y rendent aussi, et leur exemple entraîne des flots de pèlerins.—C'est ainsi que nous y voyons accourir un bienheureux Lanfranc, un saint Anselme, un saint Vincent Ferrier, le cardinal Rolland, plus tard pape sous le nom d'Alexandre III, et plusieurs autres personnages non moins illustres par leur rang et leur piété.

Mais que voit-on en gravissant ainsi la route qui conduit au sanctuaire de l'Archange ? — " Une cité suspendue entre le ciel et l'eau, fière avec des haillons et bruyante dans la solitude, des escaliers qui paraissent conduire aux nuages, des maisons branlantes quoique robustes, des chambres curieuses enjambant la rue, des

fenêtres où l'on devine, entre les moulures gothiques, la toque du page et la hennin * de la demoiselle ; puis dominant ce chaos ensoleillé qu'elle rend austère, une abbaye-forteresse-prison, jetée, là-haut, sur l'extrême pointe du rocher, comme un défi aux lois de la statique, et qui ne laisse plus échapper, par ses croisées ou ses vantaux, ni bruits d'armures, ni clameurs de désespoir, ni chants pieux."

Et pourtant, si la voix des armes et de la souffrance s'est tue, celle de la prière n'est pas encore muette. Des processions de pèlerins conduites par un *roi*, comme aux temps du moyen âge, se dirigent encore vers le sanctuaire merveilleux. Des fenêtres entr'ouvertes de la basilique, vous entendez résonner au loin le cantique de leur espérance, et les anges portent au ciel l'encens de leur prière. Ecoutez-les ; ils prient, ils prient pour la France ;

Quis ut Deus !... c'est le cri de victoire
Qui fit jadis triompher saint Michel :
Répétons-le, car ce cri, c'est sa gloire !
Que de nos cœurs il monte jusqu'au ciel !...
Quis ut Deus !... Quis ut Deus !

REFRAIN.

Et dans les splendeurs éternelles
Lorsque ce chant retentira,
Le chef des milices fidèles
D'un saint orgueil tressaillira...
Quis ut Deus ! Quis ut Deus ! !

---

* Espèce de coiffure flamande.

2

Et maintenant, comme hélas ! rien ne change,
Lucifer souffle encor partout son feu !
A nous, Chrétiens ! comme le grand Archange,
Humbles guerriers ! défendons notre Dieu !

Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

3

Quand autrefois, notre France si chère
Comme aujourd'hui se voyait déchirer,
Il inspirait une Vierge guerrière
Au nom de Dieu.—Qui put lui résister ?...

Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

4

Sur son drapeau, d'après son ordre même,
Se déployait l'image du Sauveur,
Pour affirmer sa royauté suprême
Et triompher au nom du Dieu vainqueur !

Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

5

Regardez-le, Protecteur de la France,
Ce pauvre peuple encor humilié.
Comme autrefois, reprenez sa défense,
Comme autrefois, *il fait grande pitié !* *

Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

(*) *Paroles mêmes de saint Michel à Jeanne d'Arc.*

6

L'Eglise aussi, comme sa fille ainée,
Souffre aujourd'hui d'ineffables douleurs.
Beaucoup hélas ! l'ont presque abandonnée.
Vous, saint Michel ! aidez ses défenseurs :
Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

7

Quand de Jésus l'infaillible Vicaire
A couronné votre front glorieux,
C'est le moment d'exaucer sa prière,
De le sauver ;... il est si malheureux !
Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

8

Puis, quand viendra cette heure si [illegible]le
De nous armer pour les derniers co[illegible],
Oh ! soyez là ! tout près... chef invincible,
Pour rendre fort le cœur de vos soldats !
Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

9

Vous combattrez à cette heure dernière
Avec eux tous pour leur gagner le ciel !
Que tous alors suivent votre bannière,
Et que pas un ne manque à votre appel !
Quis ut Deus ! Quis ut Deus !
Refrain.

Mais le pèlerin est arrivé à la porte du monastère. Une émotion profonde s'empare de lui, car il est sur le sommet du Mont Tombe, où saint Michel ordonna à saint Aubert, évêque d'Avranches, de lui ériger un sanctuaire. Un relief sur le tympan du portail de la basilique retrace cette apparition aux yeux du visiteur. L'Archange est debout, dans l'attitude du commandement. Sa figure respire une sainte énergie. De la main droite il désigne le Mont, et du pouce gauche, presse le front de l'évêque renversé. Ceci se passait en 708. On sait comment le saint évêque hésita à entreprendre cette construction humainement impossible, et comment l'Archange insista jusqu'à ce que son irrésolution fût vaincue. On conserve encore à la cathédrale d'Avranches, le chef de saint Aubert, percé d'un trou à l'endroit où l'Archange lui posa le pouce. Autour de cette ouverture, on compte, parait-il, autant de lamelles ou couches d'os que le saint vécut d'années après l'apparition de saint Michel.

Puis l'on entre dans la basilique consacrée au Prince de la milice céleste. Elle ne mesure présentement que 180 pieds de longueur sur une largeur de 105 au croisillon. La nef est romane, sauf le portique. Trois zones distinctes caractérisent les murailles. Des arcades aux chapitaux historiés forment la première ; la seconde zone présente des cintres doubles, vitrés en losanges, et dont l'entre-colonnement offre un gracieux réseau de sculpture. Par la dernière zone pénètre une lumière douce, à travers des voies encadrées de moulures et enrichies de colonnettes. Une chapelle latérale du côté de l'Epître, est dédiée à l'Archange ; à côté de l'autel

s'élève la statue imposante de saint Michel, revêtue de feuilles d'argent, et qui fut couronnée au nom de Pie IX. La figure de l'Archange est pleine de force et de majesté. Il terrasse le dragon infernal, et brandit l'épée qui délivra le ciel du chef des révoltés. C'est dans ce sanctuaire, illustré par tant de prodiges de la puissance archangélique, que l'âme se sent fortifiée pour combattre le bon combat. C'est ici que nos ancêtres dans la foi venaient puiser la force de vaincre les ennemis de la religion et de la patrie ; c'est ici qu'il nous faut venir pour apprendre à vaincre les ennemis de notre salut, à nous vaincre nous-mêmes.

Mais le guide nous presse, et d'ailleurs nous reviendrons prier saint Michel et dire la sainte messe à son autel privilégié. Tout de même, je ne vous conduirai pas par tout le monastère. Il me faudrait un volume pour vous décrire ces vastes aumôneries où la misère et l'indigence venaient recevoir le pain quotidien de la charité qui nourrit l'âme et le corps ; ce spacieux *Scriptorium* où les Guillaume de Saint-Pair et les Robert de Thorigny enluminaient des manuscrits qui font l'admiration des artistes et des savants, ou transmettaient aux sages du 18e et du 19e siècle les trésors de cette science et de ces *bonnes lettres* dont ils ne sauraient le premier mot, s'ils n'eussent eu pour devanciers ces moines tant décriés.

Je vous dirai seulement un mot de cette partie de l'abbaye qui est justement appelée *la Merveille*. Sortis dans le mur de rond au nord, et placés au pied de la Merveille, que voyons-nous ? Je cite encore M. Jacques, qui avait de meilleurs yeux que moi : " Une muraille

d'une hardiesse étonnante, d'un essor prodigieux, appuyé par quinze contreforts dont l'art cache si bien les combinaisons de la science, qu'un enlacement de lignes calculées pour la solidité de l'édifice, se transforme en ornement véritable. L'œil s'emplit de vertige à regarder ces fauves assises qui montent jusqu'aux nues, avec leur végétation de mousse, de lichens, d'arbustes épineux, d'œillets purpurins, et où les tiercelets, quelquefois même l'aigle marin, trompés par la hauteur et la solitude, ne craignent pas d'établir leur nid."

Mais rendons-nous vite au sommet et décrivons le péristyle du moutier michélien. C'est un rectangle inégal orné de 220 colonnettes différentes quant à la forme et quant au dessin. Les piliers qui portent contre les murs sont en granit de Chausey. Au contraire, les fûts alternés qui environnent le préau, nous offrent de riches variétés de stuc, de calcaire, de granitelle, tandis que des rosaces merveilleusement découpées et toutes diverses s'épanouissent entre les ogives, au-dessus desquelles court une frise ajourée plus délicate qu'une broderie des Flandres.

Mais déjà la visite du monument est terminée. Les touristes se dispersent et descendent la montagne, ravis de la vue de tant de merveilles. Il me reste toutefois à revoir le trésor de la basilique et à acheter quelques souvenirs au profit des orphelins et de l'école apostolique des missionnaires du Mont St-Michel. Je reviens donc au grand escalier qui mène à la basilique, je commence à en gravir les degrés, quand soudain, une voix partant d'en haut m'appelle par mon nom. Je puis à peine en croire mes oreilles. Je regarde, et je distingue un père

dominicain qui court vers moi et m'embrasse avec affection. C'était un de mes anciens élèves, le Révd père D., que je n'avais pas revu depuis six ans, et avec qui j'avais toujours correspondu. Imaginez notre étonnement et notre joie mutuels. Une rencontre en pareil lieu et aussi inattendue ! Cela tient presque du prodige. Assurément le saint Archange à voulu me ménager une ravissante surprise, puisque je rencontrais à la porte de son sanctuaire le premier Canadien que j'aie vu depuis mon départ du pays, le 16 juin, et ce Canadien, le premier de mes élèves qui ait embrassé la règle de saint Dominique.

Le trésor de la basilique possède, outre les bannières richement brodées que divers pèlerinages y ont apportées, un ostensoir fort précieux, don anonyme ; l'épée du général Lamoricière, suspendue au-dessus d'une bannière composée de ses habits et de ses insignes militaires. C'est sa pieuse femme qui a confectionné ce touchant ex-voto, et qui a peint sur l'oriflamme la figure de l'Archange sous les traits gracieux de sa fille ainée. Mais ce qui frappe surtout dans cette salle des joyaux du royal Archange, c'est sa ravissante couronne. Elle est en or massif. Deux ailes d'archange aux émaux variés soutiennent une grande étoile au centre de laquelle scintille une aigue-marine de la plus belle eau, et dont les rayons sont enrichis de diamants, de rubis, d'émeraudes, d'opales, d'améthystes. Audessous de l'étoile, le cri de guerre de l'Archange *Quis ut Deus !* est tracé en grandes lettres gothiques avec des grenats. De chaque côté, de grandes coquilles de pèlerins en or, et autour du diadème. neuf ailes d'or, avec neuf grandes

topazes brûlées, symbolisant les neuf chœurs des anges, dont les noms sont écrits en émail azuré au-dessous de chacune des ailes.

Le soleil baisse rapidement à l'horizon, l'ombre de la Montagne s'allonge de plus en plus sur la plage immense, le pêcheur ramassant ses filets après sa laborieuse journée peut voir, longtemps avant de regagner son gîte, se dessiner sur les sables de la baie, les contours du merveilleux édifice qui protège son modeste foyer. C'est l'heure de jouir du spectacle grandiose que l'œil peut contempler de la plate-forme, devant la basilique. A gauche, l'île Tombelaine et les ruines de la forteresse qu'y bâtirent les Anglais—A droite et sous vos pieds, le fleuve Couesnon, limite qui sépare la Bretagne de la Normandie, et presque en face, la ville d'Avranches, siége de saint Aubert, aujourd'hui occupé par un illustre prélat, monseigneur Germain, héritier des vertus de son saint prédécesseur et surtout de sa dévotion envers l'Archange. L'ouvrage qu'il a écrit sur le Mont St-Michel et le culte de son céleste patron est un monument de science et de foi.—Et puis le silence se fait au haut de ce rocher solitaire, et dans la ville de 150 habitnnts qui dort à ses pieds.—Cette nuit, il n'y aura pas de chant de matines dans le chœur de la basilique, car les saints moines qui ont sanctifié ces lieux dorment depuis longtemps leur dernier sommeil sous la crypte.

Il ne reste plus d'autres voix pour chanter les nocturnes que celle des astres qui publient la gloire du Très-Haut, et la grande voix des flots de l'océan, qui portent à tous les rivages l'écho de sa puissance et de sa majesté.

Le lendemain matin, à 5 heures, j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel même de saint Michel. Comme à Sainte-Anne d'Auray, j'ai consacré un souvenir tout spécial aux excellents lecteurs des *Annales*. J'espère qu'eux à leur tour penseront un peu à moi, et m'obtiendront par leurs prières un heureux voyage. J'ai fini mon action de grâces; encore une prière du fond de l'âme à saint Michel, quelques mots d'adieu aux bons Pères de la Congrégation de St-Edme, qui desservent le pèlerinage, et vite à la diligence pour prendre le train de Pontorson.

En m'éloignant de ce moutier, théâtre de tant de grandes choses, de ce monument de la nature et de l'art, qui mérite si bien d'être appelé la *Merveille de l'Occident*, les mots d'un poète anglais me revenaient à la mémoire. Je les ai trouvés si beaux que je ne puis m'empêcher de vous les transcrire :

" Une nuit, dit-il, dans tes murs bien gardés, ô Mont Saint-Michel, est plus maintenant pour moi, que, dans les palais arabes, des trésors de fabuleuses merveilles. Jamais chevalier à la cotte de mailles, au retour de Palestine, jamais religieux à sandales, venant de la terre des miracles, ne traversa avec un cœur plus dévot que le mien, tes grèves bleues, rayées de courants. Chefs, rois et hiérarchies monacales semblaient m'ouvrir la marche, lorsque pieds nus comme un pèlerin, je m'arrêtai devant tes tours grises.

" Tu étais là, debout, Ermite-Roi de la nature, admiration d'un monde qui mettait sa gloire à jeter à tes pieds tout ce qui brille par la richesse, tout ce qui rayonne par la splendeur. Tes tours formaient tes gardes, ton

trône fameux était la pyramide de roc qui pointe vers le ciel ; à ton front étincelait toujours la mitre gothique d'autrefois.

"Ah ! que les jeunes villageoises viennent encore suspendre des fleurs à la châsse de l'Archange, et que, non blâmées par la lyre du poète, elles remportent dans leur demeure tes coquilles, comme une heureuse remembrance.

" Au revoir, au revoir, monument consacré par les siècles !

" Adieu ! baie normande sauvage et bleue ! "

Encore un mot pour demander à l'Archange sa protection, par la voix d'un ancien cantique : Oui

Toy qui commande à ces flux
Et reflux,
Fais qu'aucun mal ne nous greve,
Et deffend ton pèlerin
Au chemin,
Quant il passera la grève.
Adieu !

DE PARIS A LOURDES

—

PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DU SALUT OU PÈLERINAGE NATIONAL DE LA FRANCE

J'ai besoin de toute l'indulgence de nos chers lecteurs pour le travail imparfait que je vous adresse aujourd'hui. Et pourtant quand on parle de la très sainte Vierge à des âmes qui sont les fidèles servantes de son auguste mère, on peut se dispenser des agréments du style, et se contenter de raconter les choses dans leur éloquente simplicité. C'est pourquoi, plein de confiance dans le prestige de Marie et dans la piété du l ecteur, je commence sans précautions oratoires le récit de mon pèlerinage, ou plutôt du pèlerinage de toute la nation française au sanctuaire bien-aimé de celle qui a été nommée la *Reine de la France.*

Et d'abord, laissez-moi vous dire un mot de l'organisation de ces gigantesques processions qui, depuis dix ans soulèvent, comme aux temps des croisades, hommes femmes et enfants, et les transportent à la *terre sainte* que Marie a bénie de sa présence et fécondée des trésors de sa miséricorde maternelle. Humainement parlant, la préparation, le progrès et l'exécution d'un plan aussi colossal et aussi ardu semblent impossibles. Mais rien n'est impossible à la nation très chrétienne, malgré la prévarication et l'apathie d'un grand nombre de ses enfants, à la nation qui a consolidé le pouvoir temporel du Saint-Siége, qui a fait les croisades, et qui jette encore à toutes les plages du monde idolâtre, comme une généreuse semence de résurrection et de vie, le sang de ses missionnaires et de ses apôtres. Il suffit de nommer les Pères de l'Assomption, qui sont la tête et le cœur de ce mouvement, pour comprendre que la chose est possible. On dirait en effet que le souffle revivifiant des Bernard et des Urbain II les anime, et leur apprend à fasciner le peuple chrétien pour l'accomplissement des grandes œuvres de pénitence et de salut. Sous l'impulsion de leur zèle, tout s'anime, tout s'agite, et l'œuvre *va son chemin.*

Longtemps à l'avance, la date du grand jour est fixée. Le devoir de l'expiation et de la supplication est solidement démontré à cette France chrétienne qui a pour mission de relever la France sa sœur qui tombe, cette *autre elle-même* qu'elle doit aimer comme elle-même pour l'amour de Dieu. Alors les souscriptions sont ouvertes pour payer le passage des malades pauvres, ces membres souffrants de Jésus-Christ. Eux

sont la partie vraiment royale du cortège de Marie. Aussi envie-t-on l'honneur de contribuer à leurs dépenses, en attendant celui de les panser et de les servir durant le trajet et le séjour de Lourdes. Je ne parle pas de la partie temporelle de l'organisation : correspondances et démêlés avec les compagnies de chemin de fer, parfois plus ou moins disposées à favoriser les pèlerinages, malgré les bénifices qu'elles en perçoivent ; préparation des hôpitaux pour les stations d'arrêt et les trois ou quatre jours de séjour à Lourdes ; difficulté de maintenir le courage et la piété durant les huit grands jours que dure le pèlerinage.

Mais rien ne rebute le zèle des chefs de ces nouveaux croisés. A l'heure indiquée, tout est prêt. Les billets sont achetés, les programmes de prières et d'exercices de piété sont distribués, et on les accomplira à la lettre jusqu'à la dernière heure du pèlerinage. De toutes les parties de la France partent des trains spéciaux dont les uns se rendent directement à Lourdes et les autres à Paris pour y faire une halte à Notre-Dame des Victoires, première étape de cette marche triomphale à travers la France. Le pèlerinage commence le samedi, jour consacré à la très sainte Vierge. D'heure en heure les bandes de pèlerins, groupées suivant leurs diocèses, se réunissent à la gare d'Orléans. Ils sont là avec leurs prêtres, leurs religieuses et leurs malades. Les places de choix sont réservées à ces derniers, dont la plupart ont quitté leur lit de douleur pour se trainer jusqu'à Lourdes, et dont quelques-uns même ont été administrés avant de partir.

Et puis, quel trajet long et fatigant ils ont à parcourir dans ces wagons mal ventilés, à plafond bas, à siéges étroits, aux oscillations brusques, veufs de cabinets et de réservoirs d'eau, si inférieurs à nos *chars* canadiens ; sans compter les chaleurs suffocantes du mois d'août, qui vont toujours croissant à mesure que l'on gagne le midi ! Mais personne ne songe à se plaindre, car le programme recommande strictement la patience et la gaieté, et si j'ai déprécié un peu les wagons français, c'est plutôt au nom de la civilisation que de la mortification.

A l'heure et à la minute précises, le convoi s'ébranle. A peine hors de gare, chaque groupe entonne l'*Ave Maris Stella*, et puis se succèdent jusqu'au coucher les méditations, la récitation du chapelet, les pieux cantiques, la prière du soir, le tout entremêlé d'aimables causeries sans éclat ni frivolité. Aux arrêts plus prolongés, prêtres, religieuses, nobles dames vêtues de grand tabliers blancs, véritables Marthes par le pieux empressement qu'elles y mettent, s'agitent, se multiplient, vont et viennent pour transporter aux pauvres malades le pain qui empêche de faillir le long de la route, et le verre d'eau que Dieu bénit parce qu'il est donné en son nom.

Nous étions partis à 3 heures et demie de l'après-midi, et, tout le long du chemin, le chant du *Tantum ergo*, ou de l'*O Salutaris*, avait salué l'apparition de chaque clocher de cathédrale, d'église ou de chapelle. A 3 heures et demie du dimanche matin, le train arrive à Poitiers. Tous les voyageurs descendent, car il faut sanctifier le dimanche et laisser reposer même les locomotives.

D'ailleurs nous voici au lieu où vécut et mourut sainte Radegonde, cette grande reine de France, qui renonça aux honneurs du siècle pour se faire l'humble servante des pauvres de Jésus-Christ. Nous voici au lieu illustré par la sainteté et la science angéliques d'un Hilaire, d'un Fortunat, d'un Martin, et pourquoi ne pas l'ajouter à tant de grands noms ?—d'un cardinal Pie. C'est donc un lieu de pèlerinage, et nous ne porterons aucun préjudice à Marie en nous reposant le long de la route, à l'ombre des sanctuaires de ces vénérés serviteurs et servantes de son Divin Fils et d'elle-même. Et d'ailleurs, elle va nous prouver qu'elle agrée notre pieux dessein, en laissant faire à sainte Radegonde deux miracles, gages et avant-coureurs des prodiges nombreux qu'elle fera éclater elle-même dans la Terre promise de sa miséricordieuse bonté.

L'un de ces miracles, dont j'ai été moi-même partiellement témoin, est la guérison d'une jeune fille d'Orléans, atteinte de phthisie pulmonaire à un degré très avancé et frappée d'une extinction de voix totale depuis, je crois, dix-huit mois. A peine a-t-elle quitté Poitiers pour reprendre la route de Lourdes, qu'elle recouvre sa voix et se met à chanter avec ses compagnes tout le long du parcours. J'ai fait le trajet de Poitiers à Lourdes en sa compagnie, et lorsque je la revis au retour, je constatai que ses forces, au lieu de diminuer, avaient augmenté, au point qu'elle put faire à pied l'une des longues processions du soir qui terminent les exercices quotidiens du pèlerinage.

Elle avait pour compagne une autre jeune fille, non moins pieuse et modeste, qui après trois pèlerinages à

Lourdes, fut guérie subitement l'an dernier d'une maladie des plus graves : la granulation du larynx accompagnée d'autres affections qui l'avaient réduite à l'état de squelette, et ne lui permettaient de prendre qu'avec d'atroces souffrances un peu de nourriture liquide à l'aide d'un tube de caoutchouc à diamètre très étroit. Elle aussi avait perdu la voix et l'usage de presque tous les membres. A chaque mouvement qu'on lui imprimait en la transportant, elle souffrait et poussait des cris. Mais voilà qu'on la plongea dans la piscine une première, une seconde et une troisième fois. La persévérance de la prière et de sa foi ardente lui valurent une guérison complète. Jamais je n'ai vu personne mieux guérie. A voir le teint frais de cette miraculée, sa figure pleine de santé, sa démarche agile, l'empressement avec lequel elle sautait du wagon chaque fois que le train arrêtait un instant, pour aller puiser de l'eau ou venir les mains pleines de *douceurs* pour les malades, vous auriez dit : "Décidément la sainte Vierge ne fait pas les choses à moitié." Aussi retourne-t-elle à Lourdes pour rendre grâce à sa bienfaitrice, en attendant l'heure désirée où elle pourra se consacrer à Dieu qui n'a permis sa guérison que pour recevoir d'elle en retour le plus beau des sacrifices.

***

Mais je ne dois pas oublier qu'il est [illegible] et demie du matin, et que je suis rendu [illegible] Poitiers. Tout un service est orga[illegible] hou[illegible] mati-

nale, pour transporter les malades aux toits hospitaliers qui doivent abriter leurs souffrances durant leur séjour dans la ville de saint Hilaire. Pour moi, qui n'ai rien de plus sain que mes jambes, je me dirige d'un pas leste vers la basilique de Sainte-Radegonde, dans l'espoir de dire la sainte messe sans trop attendre. Une bonne demi-heure de marche me conduit en face du vénérable sanctuaire. Si j'avais pu lire à cette heure si peu éclairée, j'aurais déchiffré sur la façade cette belle inscription en vieux caractères à demi rongés et vermoulus : *Crucis sanctissimæ amantissima, ora pro nobis :* " Amante de la croix très sainte, priez pour nous." Cette parole résume toute la vie de sainte Radegonde, qui médita constamment la Passion de notre divin Sauveur, qui fut amoureuse jusqu'à la folie des pauvres, ses membres souffrants, qui posséda et vénéra la relique considérable de la vraie croix que lui donna l'empereur Justin II, et qui fonda le monastère des Filles de Sainte-Croix, encore vivant pour perpétuer l'exemple de ses vertus.

Les portes de la basilique sont ouvertes. Je me rends droit à la crypte, sous le chœur, où l'on descend par un escalier de pierre. L'autel de la tombe de sainte Radegonde est préparé pour le sacrifice. Le prêtre seul manquait, et j'arrivais. Je m'empresse de revêtir les ornements sacerdotaux, heureux de célébrer la première messe du pèlerinage dans ce vénéré sanctuaire, à deux pas de ces dépouilles vénérables de l'illustre reine de France, qui abdiqua sa couronne de la terre pour gagner et enrichir sa couronne du ciel ; heureux de prier pour tous ceux qui me sont chers, dans un lieu

où la ferveur vous pénètre jusqu'à la moëlle des os, et d'où la voix de la supplication semble s'élever droit au trône de Dieu pour en faire pleuvoir l'abondance de ses bénédictions.

J'admire avant de remonter dans la nef, le tombeau de marbre de sainte Radegonde, le même où elle fut déposée. D'innombrables cierges brûlent devant ce monument témoin de tant de merveilles de la puissance de la sainte. Dans la nef supérieure, du côté de l'Epître, on voit dans un enfoncement du mur, une pierre surmontée de deux statues qui représentent une apparition de Notre-Seigneur à sainte Radegonde. Cette pierre, qui appartient à une antique chapelle, s'appelle *le Pas de Dieu.* En effet, d'après une tradition authentique, on y voit l'empreinte d'un pied humain, ou plutôt divin, puisque c'est Jésus-Christ même qui a foulé cette pierre que l'on vénère si justement, et dont on peut dire comme de la montagne de l'Ascension : *Adorabimus eum in loco ubi steterunt pedes ejus* : " Nous l'adorerons dans le lieu où ses pieds se sont posés."

A dix heures on chante la grand'messe. Monseigneur l'évêque de Poitiers y fait un panégyrique de la sainte. En attendant les vêpres, bon nombre de pèlerins se dirigent vers le sanctuaire de Notre-Dame des Dunes, sur l'autre rive du Clain. Pour y arriver, il faut gravir plusieurs suites de degrés qui mènent aux salles de jeux et de lecture de l'œuvre du Patronage, fondation admirable de l'abbé Fossin. Grâce au zèle apostolique et au talent éclairé de ce prêtre distingué, une grande partie de la jeunesse de Poitiers échappe aux mille dangers auxquels leur foi et leurs mœurs sont exposées. Ils s'y

amusent, ils s'y instruisent, ils y sont heureux. Sous la direction habile de leur fondateur, leur corps de musique a atteint un dégré étonnant de perfection. Dans un récent concours, il a remporté une couronne d'or et deux ou trois médailles. Et ne croyez pas que ces musiciens fassent seulement du bruit. Non, ils savent aussi faire du bien. Ce matin, à 3 heures, ils étaient rendus à la gare, à la suite de l'abbé Fossin, pour transporter des malades. Et ils s'y étaient trouvés à l'arrivée de chacun des cinq ou six trains précédents.

La chapelle de Notre-Dame des Dunes est un véritable bijou d'architecture, de peinture, et d'ornementation religieuse. Mais rendons-nous jusqu'aux jardins pleins de belles fleurs qui entourent la statue de la vierge protectrice de Poitiers ; saluons avec respect la belle statue du cardinal Pie érigée par le même zèle pieux et filial qui a fait naître toutes ces merveilles ; gravissons la rampe tournante qui longe le piédestal de l'image colossale de Marie, et à ses pieds, contemplons le beau panorama qui s'étale à nos regards éblouis. C'est le Clain, c'est Sainte-Radegonde, c'est la cathédrale de St-Pierre, dont les voûtes ont si souvent tressailli aux accents de la voix doctorale du grand successeur de saint Hilaire, digne à son tour de compter au nombre des Pères de l'Eglise. C'est *Notre Dame la Grande*, où reposent les restes de l'illustre cardinal, où l'on vénère la statue de Notre Dame des Clefs, souvenir de la délivrance de Poitiers par la sainte Vierge, lors du siège de la ville par les Anglais ; c'est la chapelle de saint Hilaire, dont l'autel s'élève à l'endroit même où mourut le saint Docteur ; c'est le temple Saint-Jean, bâti au VIIe siècle,

avec la grande cuve baptismale où l'on plongeait les catéchumènes.

Mais l'heure s'avance et la procession des pèlerins part de la basilique pour y revenir après un assez long détour. Puis a lieu la bénédiction du très saint Sacrement donnée par Sa Grandeur Monseigneur Bellot.

Il est déjà tard, mais je ne puis songer au repos avant d'aller cueillir une branche du laurier planté par les mains de sainte Radegonde elle-même, et précieusement conservé dans les jardins de l'évêché. A quelques pas de cet arbre béni, s'élève une croix plantée par Monseigneur Pie avant son départ pour le concile du Vatican. Sur le pied de cette croix on lit en latin l'inscription suivante :

A l'éternel souvenir du vieux monastère de Sainte-Croix.
Ici était placé l'autel
de la vénérable basilique.
Louis Edouard, évêque de Poitiers,
partant pour le concile du Vatican,
érigea et bénit cette croix
le 26 octobre mil huit cent soixante-neuf.

Je m'agenouille avec respect au pied de cette croix, et je prie pour le salut des miens, car je foule un sol béni, théâtre d'un souvenir qui se perpétuera dans l'Eglise de Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles.

Qand le Vendredi-Saint, on transporte solennellement pour la messe du Présanctifié, le Corps de Notre Seigneur laissé au reposoir depuis la veille, le chœur entonne le *Vexilla regis prodeunt*, cette hymne majes-

tueuse, où Fortunat de Poitiers trouvait de sublimes accents pour chanter le triomphe douloureux du Sauveur des hommes sur l'ennemi de leur salut, et les notes plaintives du cantique sacré retentissent comme un reproche au fond de l'âme de ceux pour qui Jésus a souffert et est mort. Or, d'après une tradition des plus avérées, je suis à l'endroit même où, pour la première fois, retentit aux oreilles des anges et des hommes le chant de victoire du divin conquérant de la mort et de l'enfer. Pénétré de ces émotions salutaires, je bénis en pleurant le Dieu de miséricorde qui nous a rachetés, et je m'éloigne avec la résolution de faire courageusement mon pèlerinage de Lourdes, et plus courageusement encore, le pèlerinage autrement long et pénible qui ne se terminera qu'avec le dernier soupir.

Le lendemain, 20 août, j'étais debout avant l'aurore, car il y a un pèlerinage spécial à Ligugé, à deux ou trois lieues de Poitiers. En quelques minutes le train est arrivé à la gare. Le révérend Abbé du monastère bénédictin de Ligugé attend les pèlerins, la mître en tête et la crosse à la main. La croix de procession entre deux acolytes ouvre la marche, et la procession se dirige vers la chapelle de l'abbaye, en chantant un cantique en l'honneur de saint Martin, avec le refrain *Sancte, sancte, sancte Martine, ora, ora, ora, pro nobis.* La chapelle du célèbre monastère fondé par saint Martin, que saint Hilaire avait conduit à ce lieu de bénédiction, est bientôt encombrée par l'affluence des pèlerins. Les prêtres y célèbrent la messe, les fidèles communient et prient avec ferveur le grand saint de la Pannonie, que la France est si fière de compter au nombre des siens.

En attendant l'heure de la grand'messe, on contemple à travers une grille l'antique abbaye, illustrée par les vertus et la science de tant d'humbles fils de saint Benoît, naguère encore le séjour d'un dom Chamard, et aujourd'hui veuve de ses propriétaires. Les décrets d'un gouvernement impie les en ont expulsés, mais sur la porte on a écrit ces mots entourés d'une couronne d'immortelles : *Spes illorum immortalitate plena est:* "Leur espoir est plein d'immortalité." C'est ici que jadis Martin, de soldat devenu moine, édifia ses frères par l'héroïsme de ses vertus. C'est d'ici qu'on l'arracha pour l'élever sur le siège de Tours, où il devait briller comme la lumière placée sur le candelabre.

"C'est alors, dit un auteur, qu'on enleva à notre Poitou le plus beau fleuron de sa couronne. Martin, cet homme incomparable que Dieu avait amené du fond de la Pannonie jusque dans nos contrées de l'ouest, pour être l'ornement de la ville et du diocèse de Poitiers, et l'Elisée du grand Elie, nous voulons dire du grand Hilaire ; Martin, ce thaumaturge admirable, cet apôtre infatigable, ce fondateur de l'Ordre monastique dans la Gaule occidentale, cette lumière céleste qui avait chassé devant elle les ténèbres de l'idolâtrie ; Martin n'appartiendra plus au Poitou que par le souvenir, et ce souvenir se personnifiera en son monastère de Ligugé ! Ligugé, c'est Martin vivant et se perpétuant d'âge en âge au milieu de nous. Sans Ligugé le Poitou aurait la honte d'avoir oublié Martin. Martin sans Ligugé ne serait qu'une partie de lui-même, et Ligugé sans Martin ne serait qu'un corps sans vie."

Mais l'heure de la grand'messe a sonné. C'est dom Bourigaud, le R. P. Abbé, qui officie, aidé seulement d'un diacre et d'un sous-diacre en dalmatiques romaines. Un père Assomptionniste commente en chaire les paroles de saint Paul : " *Cupio dissolvi et esse cum Christo ;* et ces autres de saint Martin mourant : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem ;* " Je désire la dissolution de mon corps pour être avec le Christ.... Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail."

Au sortir de la messe les pèlerins se dirigent en procession vers la *chapelle du catéchumène,* où saint Martin ressuscita et baptisa un jeune homme qu'il aimait beaucoup, et qui était mort sans baptême durant l'absence du saint. Une inscription sur la façade de la chapelle rappelle en deux mots le merveilleux évènement. *Hic Eliseus, alter Martinus, catechumenum à mortuis revocavit ;* "Ici Martin, nouvel Elizée, ressuscita un catechumène d'entre les morts." — Les pèlerins se dispersent pour déjeuner, dans les différents endroits où l'hospitalité leur est généreusement offerte. Pour moi, la Providence me conduisit chez un catholique aussi distingué par sa naissance que par sa vertu. Une grande table abondamment servie y reçut de nombreux convives, sans distinction de rang ni de fortune, véritables agapes chrétiennes présidées par le chef de la maison, M. de M., fils d'un ministre de Charles X.

Encore une visite à saint Martin pour lui recommander mes amis. Encore un coup d'œil sur les tablettes de marbre placées de chaque côté du sanctuaire, où

l'affection de ses enfants à gravé cet éloge bien mérité du meilleur des pères ;

O Martine !
O pie ! Quam pium est gaudere de te !
Prophetis compar, apostolis concertus,
Præsulum gemma,
Pastor egregie,
Pietate, misericordiâ, charitate ineffabilis,
Succurre nobis nunc et ante Deum,
O Martine !

" O bienheureux saint Martin ! Comme c'est une pieuse pensée d'aller chercher en vous la joie et la paix ! Rival pendant la vie des prophètes et des apôtres, Perle des évêques, Pasteur choisi entre tous, vous qui étonniez le monde par votre sainteté, votre miséricorde, et l'ineffable charité de votre âme, secourez-nous maintenant que vous êtes devant Dieu, ô grand saint Martin ! "

Le père Abbé se tient à la gare pour bénir tous les pèlerins qui partent. Il est 4 heures de l'après-midi, et nous ne serons rendus à Lourdes qu'à 8 heures demain matin. Quelle séance interminable dans ces wagons insupportables, surtout quand on brûle d'arriver au terme tant désiré du pèlerinage ! A Angoulême, le train arrête juste assez longtemps pour permettre à Sa Grandeur l'Evêque de passer devant chaque wagon afin de bénir et consoler les malades. A Bordeaux, le clair de lune nous permet de contempler en passant les eaux rapides de la Gironde. Puis vient le grand silence de la nuit, interrompu seulement par les soupirs des pauvres malades.

Déjà, au soleil levant, l'on voit briller au loin les cimes des Pyrénées, couvertes de neiges éternelles. Tout à coup, au détour d'une montagne sauvage, se présente comme une céleste apparition aux yeux éblouis du pèlerin, la flèche élégante de la basilique de Marie. " Lourdes ! Lourdes ! " s'écrient à la fois tous les pèlerins, et le cantique d'arrivée retentit joyeux. Nous sommes attendus, car tout un bataillon de brancardiers, munis de leurs appareils de transport, stationnent à la gare. Ce sont pour la plupart des jeunes gens choisis parmi les familles les plus distinguées. A voir le dévouement qu'ils y mettent, on reconnait bien le sang noble et généreux qui coule dans leurs veines. Il leur faut en même temps une patience d'ange et un courage de lion, il leur faut la force du soldat et la tendresse de la sœur de charité, pour accomplir leur rude et délicate besogne. Au départ et le long du chemin, ils ont été à leur poste. Mais ce n'était là que le prélude de leur service héroïque. Ici, à Lourdes, durant les quatre jours du pèlerinage, il leur faut descendre les malades, les transporter avec mille précautions de la gare aux hôpitaux, puis de là tous les jours, à la piscine ; il leur faut les plonger dans la piscine, les placer ensuite devant la grotte ; il leur faut vaincre le sommeil, la chaleur excessive, la répugnance provoquée par l'odeur et l'aspect repoussant de certaines maladies ; et tout cela sans murmurer, sans rougir, au contraire, avec gaieté de cœur et avec piété ; car, disons-le pour faire comprendre la noblesse de leur charité, le poste de *brancardier* est un poste convoité, et la moindre infraction à la consigne, le moindre retard au rendez-vous, fait remplacer par un concurrent l'hospitalier négligent.

Les pèlerins se dirigent en foule vers la basilique pour s'y fortifier par la sainte communion. La vaste nef et la crypte sont remplies. Chaque autel est occupé par un célébrant, un prêtre servant la messe et plusieurs autres attendant leur tour. Il m'a fallu entendre six messes consécutives avant de pouvoir célébrer. Et il n'y a rien d'étonnant ; car les 15 ou 20 mille pèlerins réunis à Lourdes sont accompagnés par à peu près mille prêtres et réligieux. On y voit jésuites, dominicains, bénédictins, franciscains, carmes, premontrés, assomptionnistes, etc. Quant aux religieuses, je renonce à en donner la nomenclature, tant elle est nombreuse et variée. On entend chez les pèlerins toutes les variétés de prononciation, toutes les langues et tous les patois de la France, l'accent teutonique de l'Alsacien, la voix sonore de l'Espagnol. Tous les types, tous les costumes, toutes les langues se sont donné rendez-vous au sanctuaire de celle que " toutes les nations doivent proclamer bienheureuse."

Mes lecteurs connaissent trop bien la basilique, pour que je tente de leur en donner une description. Je ne parlerai donc pas de cette merveille d'architecture, couronnant le rocher de Massabielle, avec sa flèche aérienne qui nous montre si bien la voie du ciel ; je ne parlerai pas des mille ex-voto en or, en argent, en pierres précieuses et en marbre, qui ornent ses murailles ; des riches bannières qui flottent à la voûte, et dont la moins élégante n'est pas celle de notre cher Canada ; des nobles épées et des croix d'honneur, dont de vaillants capitaines ont fait hommage à la plus royale des Dames et à la plus auguste des Reines. Je ne mentionnerai pas l'osten-

soir colossal en émaux, et les pierreries qui enrichissent le trésor. Et puis, pour rehausser la grandeur de ce monument, voilà que l'architecte a tracé le plan d'une nouvelle chapelle, qui doit, pour ainsi dire, servir de piédestal à la basilique supérieure. Cette nouvelle structure partira du pied de la colline et dressera son chevet jusqu'au portail de la basilique. Elle s'appellera la *Chapelle de N.-D. du Rosaire*, sans doute, pour apprendre aux fidèles que c'est par le Rosaire qu'on arrive au cœur de Marie. Les travaux de la nouvelle chapelle avancent, les contributions affluent, car Sa Sainteté Léon XIII, à l'occasion du jubilé des *noces d'argent* de Lourdes, a commué le jeûne ordinaire en une aumône en faveur de l'érection de la nouvelle chapelle.

Comme N. D. de Lourdes est grande avec sa couronne de montagnes gigantesques souvent voilées de nuages ! Comme elle est belle avec le Gave aux eaux torrentueuses qui enlace la colline et la Grotte comme un ruban argenté ; avec les coteaux verdoyants qui ont à peine le temps de se mirer dans ses flots rapides ! Comme elle est belle avec son château du 13e siècle, bâti sur les ruines d'un *præsidium* romain, entouré d'une triple enceinte de murs, et flanqué de vigies aux mâchicoulis béants et aux meurtrières perfides ! Comme elle est charmante avec ses habitants aux mœurs simples et pastorales, au langage harmonieux ; avec ses jeunes vierges aux traits de Bernadette, qui vous offrent des cierges pour la Grotte et qui sont toutes *enfants de Marie !* Mais comme elle est céleste, avec son auguste sanctuaire dont la Reine du ciel a elle-même ordonné l'érection ; avec son Calvaire qui prêche à tout venant

l'amour de Jésus-Christ ; avec sa Grotte sanctifiée par la présence de Marie et les prodiges de sa royale munificence ; avec sa piscine miraculeuse, "torrent au bord de la voie, où le pauvre malade et l'humble pécheur viennent boire pour relever la tête" vers celle qui les fortifie et les sauve ! Comme elle est édifiante avec ses souvenirs de l'innocente enfant qui fut choisie entre mille et entre dix mille, pour être l'objet des incomparables prédilections de Marie : avec l'humble moulin qui abrita sa tendre vertu, et la lettre touchante qu'elle y adressa à ses bien-aimés parents et qu'on y conserve comme une relique ! Oui, vraiment, c'est ici le "Tabernacle de Dieu avec les hommes," et c'est à Marie que Dieu a confié le soin de faire les honneurs de sa demeure.

Et c'est ce que comprennent bien tous les pèlerins qui viennent en ce lieu trois fois saint. Quand ils sacrifient joyeusement leur temps, leur argent et leur bien-être pour accomplir ce grand acte de foi qui s'appelle un pèlerinage, ils savent qu'ils ne retourneront pas les mains vides, mais que leur confiance en Marie sera récompensée au centuple. C'est pour soutenir cette confiance et pour donner à Dieu des preuves de leur bonne volonté, que ces vaillants croisés de Marie passent le jour et la nuit, tantôt adorant Dieu réellement présent dans le sacrement de nos autels, tantôt priant les bras en croix, ou chantant les louanges de Marie à la piscine ou devant la Grotte, agenouillés dans la poussière, baisant la terre avec humilité. C'est encore pour fléchir le ciel qu'ils ne prennent d'autre lieu de repos, la nuit, que les sièges de la basilique ou le pavé de la Grotte, pleurant et priant jusqu'à l'aurore, ou qu'ils se conten-

tent pour toute nourriture d'un peu de pain, et pour tout breuvage, de l'eau de la source miraculeuse. C'est aussi pour rendre Marie propice à leurs vœux, que de saints prêtres veillent jusqu'à minuit pour commencer les messes qui se disent sans interruption à tous les autels jusqu'au midi suivant.

Aussi la sainte Vierge, qui est la Reine de la France qu'elle se plait à honorer de ses célestes apparitions, Marie, dis-je, se montre-t-elle sensible à tant de dévouement, et prodigue-t-elle ses faveurs de choix à ce peuple qu'elle aime tant en dépit de ses nombreuses faiblesses, et qu'elle veut sauver, pour ainsi dire, malgré lui-même, à cause des milliers de justes qui expient ses fautes par la prière et la pénitence. Dès les premiers jours, de nombreux miracles attestent la puissance de Marie et l'efficacité de la prière de ses fidèles pèlerins.

Je ne puis que signaler ceux du premier jour, lesquels ont été publiés avec des garanties d'authenticité, sur l'excellent journal *La Croix*. Ceux des jours suivants, non moins nombreux et authentiques, n'ayant pas encore paru au moment où j'écris ces lignes, je ne puis les signaler spécialement. Toutefois, j'ai vu moi-même une miraculée, dont l'étiquette (car tous les malades, au départ de leurs hôpitaux respectifs, sont munis d'une étiquette désignant le caractère de leur maladie), portait les mots suivants : " Carie des os du côté gauche." Cette pauvre malade ne se remuait qu'en souffrant d'atroces douleurs. A son retour je la vis marcher lestement et sans douleurs. Elle se couchait facilement sur le côté malade, ce qu'elle n'avait osé faire depuis des années. L'appétit et la santé lui étaient

parfaitement revenus. Cinq médecins ont constaté sa guérison, les uns avec étonnement, les autres avec admiration et reconnaissance. Des personnes parfaitement éclairées et dignes de foi m'ont raconté la guérison étonnante d'une jeune fille chez qui une maladie des nerfs avait recourbé les jambes en arrière jusqu'aux épaules. C'était une masse informe que l'on transportait dans un panier. Elle fut plongée dans la piscine, et elle se rendit à pied jusqu'à la Grotte. A son retour, les employés de la gare de Poitiers en croyaient à peine leurs yeux.

Voici maintenant la liste des miraculés publiée dès les premiers jours du pèlerinage :

Mlle Bentz, guérie instantanément d'une tumeur abdominale existant depuis plusieurs années ;

Sœur Eugénie du Bon Secours de Troyes, guérie instantanément d'un phlegmon avec fistules ;

Madame Gatoux, guérison instantanée d'une affection ulcéreuse de l'estomac avec vomissements noirs persistant depuis plusieurs années ;

Monsieur Olysse Dordenne, atteint de cataracte double déterminant cécité, peut lire facilement ;

Sœur Adrienne, hospitalière de Nancy, arthrite fongueuse des deux articulations fémoro-tibiales. Après le bain à la piscine toute trace de cette double affection disparaît.

Mlle Michel, tumeur blanche du genou gauche depuis dix-huit mois, enkylose de l'articulation fémoro-tibiale ; guérison subite et complète de la tumeur et de

l'enkylose. Mouvements devenus faciles, marche normale.

Je pourrais en citer bien d'autres, car d'après le relevé que l'on fit à la clôture du pèlerinage, on compta au delà de soixante-dix guérisons remarquables. Et je n'en suis pas étonné ; car si la foi dans les proportions d'un grain de sénevé peut transporter les montagnes, quels prodiges de grâce et de miséricorde ne méritent pas le zèle apostolique de ces prêtres et de ces religieuses, la charité de ces nobles âmes et de ces jeunes émules des saint Louis, la foi ardente de ces vaillants fidèles, qui bravant le respect humain, promènent fièrement au milieu des populations que leur exemple touche et instruit, le drapeau de l'Eglise et de Marie ?

Les trois ou quatre jours passés à Lourdes ont été, comme je vous l'ai dit, des jours de prière, de pénitence, de consolation et de salut. Tous les jours grand'messe à la basilique, bénédiction du Saint-Sacrement et instructions, tant à la basilique qu'à la Grotte. Le 22 août, ce fut Mgr Aloisi Mazella, nonce du Pape en Portugal, qui célébra la messe à la Grotte.

Tous les soirs, à 8 heures, réunion à la Grotte, proclamation des guérisons de la journée, et puis grande procession aux flambeaux avec le chant de l'*Ave Maria*, répété par des milliers de voix. Tout le pourtour de la basilique était illuminé de mille lampions ; la statue de la sainte Vierge et la belle croix qui ornent la promenade des RR. PP. Missionnaires se dessinaient également en traits de lumière dans l'obscurité de la nuit. Quel coup d'œil féerique que celui de cette procession ! Des

milliers de flambeaux allumés dessinant de lumineux zigzags dans les lacets de la montagne, de la Grotte à la Basilique, puis circulant comme un ruban de feu autour du sanctuaire de Marie pour redescendre dans la plaine, et là décrire en étoiles mouvantes une *M* gigantesque, douce initiale du nom de notre Mère, forme gracieuse que la piété des missionnaires a su donner au labyrinthe de leur promenade. La procession défile lentement comme un panorama céleste, elle retourne à la Grotte pour y dire *bonsoir* à la meilleure des mères, puis les lumières s'éteignent, tout rentre dans le silence, et l'âme du pèlerin goûte encore davantage, avec le calme de la nuit, la paix que Dieu donne aux âmes de bonne volonté.

Mais la dernière heure de ces vacances du ciel a déjà sonné. Il faut déjà songer aux adieux. Et pourtant, il fait si bon habiter en ce lieu sous le regard de Marie, y dresser sa tente comme les Carmélites et les Bénédictines, les pauvres Clarisses, les Sœurs de l'Immaculée Conception, ces vierges sages qui, les yeux fixés sur l'épouse, attendent sans crainte comme sans négligence la venue de l'Epoux.

Ah ! pourquoi des jours si purs ont-ils leur déclin ? C'est qu'ici est le Thabor, et que les splendeurs de la Transfiguration ne peuvent pas durer toujours ici-bas. Il nous faut de ces hauteurs redescendre dans la plaine pour y combattre le bon combat, fortifiés que nous sommes par ce contact avec la source même de la force et du salut, encouragés par l'exemple de nos pères en Jésus-Christ, et sûrs de la protection de Marie.

Adieu donc, collines saintes, théâtre du plus merveilleux prodige des temps modernes ; adieu, grotte

bénie que le pied virginal de Marie a daigné effleurer dans ses entretiens avec une modeste vierge ; rochers qui avez tressailli d'allégresse quand vos échos répétèrent le nom de Celle qui s'est appelée l'*Immaculée Conception*. Adieu, vénérable basilique, et vous, Christ élevé entre le ciel et la terre pour attirer tous les hommes à vous, adieu !

Et pendant que mon âme confiait à l'aile des anges ces messages d'amour et de filiale reconnaissance, la locomotive brutale m'éloignait de plus en plus de cette terre de miracles. Le retour des pèlerins fut un véritable triomphe, quoiqu'il n'y eût aucune démonstration. Ceux qui avait été guéris, surabondaient de joie et de gratitude ; ceux qui revenaient avec leurs infirmités, s'en retournaient pleins d'espoir et de confiance, fermement décidés à faire de nouveau l'assaut de la Tour de David et de faire violence au ciel ; tous étaient édifiés, consolés, fortifiés.

Enfin, le train dont je fais partie arrive à Paris sur les 10 heures du soir. Les employés de la gare assiégent les pèlerins pour avoir des médailles ou des chapelets de Notre-Dame de Lourdes, et se montrent pleins de complaisance pour les malades. Une phalange de brancardiers est là pour prodiguer les soins aux infirmes. Il n'y a qu'une seule ombre au tableau, et je vous demande pardon de la signaler. Comme les pèlerinages sont toujours, je le suppose, l'occasion de *graves désordres*, comme les voyageurs de Lourdes sont exposés à cacher de la *dynamite* ou des machines infernales dans leurs bidons d'eau de la source, comme aussi les malades peuvent bien emporter avec eux des germes de choléra,

un détachement assez considérable de sergents de ville stationnait à l'entrée de la gare et servait fidèlement la République, en empêchant quelques-uns des brancardiers de se rendre à leur poste...., " C'était, disaient-ils, pour maintenir l'ordre." *Stultorum infinitus est numerus.*

Le dimanche, 26 août, réunion du soir à Notre-Dame des Victoires, pour rendre grâces à Dieu et à sa divine Mère du succès du pèlerinage. C'est ainsi qu'on acheva aux pieds de Marie cette belle neuvaine commencée en sa présence et continuée sous ses yeux bénis.

PÈLERINAGE EN SAVOIE

—

NOTRE-DAME DE LA GORGE

Nous sommes quatre pèlerins, dont trois prêtres. Debout, les reins ceints, le bâton à la main, nous récitons l'*Itinéraire ;* nous demandons à Dieu de nous donner pour compagnon de route l'archange Raphaël, afin de revenir dans nos foyers avec la paix, la santé et la joie. Puis, le sac au dos, et la main armée d'un *alpen-stock* (bâton des Alpes) à la pointe ferrée, nous gravissons lentement la pente qui conduit au sommet du Crest-Volland. Le mot *Crest*, dans le patois savoyard, signifie *crête*, et le nom tout entier est celui d'une paroisse de 250 âmes située sur un plateau incliné des Alpes, à 3690 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Mais nous voici arrivés déjà tout haletants, au sommet de la montée. Asseyons-nous un peu pour respirer, et jouir quelques instants du magnifique panorama qui se déroule sous nos regards.

En face, au pied du tableau, un rideau gigantesque de cimes alpestres taillées presque à pic, avec ça et là une déchirure qui laisse entrevoir à l'horizon tout un nouveau groupe de montagnes. Fier de ses 7,242 pieds, le colosse du mont Charvin domine de toute la tête cette armée rangée en bataille. C'est aux jours d'orage surtout qu'il est terrible, quand la voix de ses abîmes répète avec un écho formidable le fracas du tonnerre, quand le vent balaye à ses pieds des légions de nuages qui s'engouffrent dans la gorge de l'Arly, et vont promener la frayeur et la dévastation dans la vallée de Mégève.

C'est alors que les populations effarées se dirigent vers l'église du village pour se mettre sous la protection de Dieu. Le curé en surplis récite les litanies des saints, on sonne les cloches, et la voix de la prière et de l'airain sacré se mêle à celle des vents et du tonnerre qu'elle finit par dominer et réduire au silence.

Mais pourquoi évoquer ces lugubres impressions en un jour plein de calme et de soleil ?

Autour de l'humble église du Crest-Volland, les châlets dorment ça et là dans la verdure comme des poussins sous l'œil vigilant de leur mère. En face, St-Nicolas-la-Chapelle, que domine Chaussisse, caché par une longue crête couronnée de forêts. A gauche, Héry, dont les pâturages vont se perdre dans le flanc du mont Charvin ; à droite, Notre-Dame de Bellecombe, au fond

de la vallée, Flumet, au confluent de l'Arondine et de l'Arly, Flumet avec son vieux château déjà en ruines au XVe siècle, dont les seigneurs avaient droit de " haute, moyenne et basse justice."—Puis là-bas, là-bas, au fond de la gorge creusée par l'Arondine, la flèche argentée de la Giettaz.

En route, vaillants pèlerins, car il est près de midi, et nous avons devant nous sept grandes lieues de chemin, par monts et par vaux, sur la crête des montagnes, le long des précipices, à travers des sentiers tracés par le pied capricieux des chèvres.

Nous voici au col des Saisies, à 4920 pieds de hauteur, point de ralliement pour toutes les communes environnantes, rendez-vous d'une foire célèbre. Au sommet d'une colline s'élève une modeste chapelle dédiée au saint précurseur Jean-Baptiste. On y célèbre la sainte messe le 3 juin. J'étais heureux de saluer dans cette région solitaire, et si loin de ma patrie, le bienheureux patron du Canada. Il est bien placé, cet enfant du désert, au milieu de ces alpages silencieux, que foule seulement le pied du berger et de ses troupeaux. " Cette voix qui crie dans le désert," n'éveille ici d'autre écho que le son modeste des clochettes ou la voix du pasteur et de son chien, qui ramènent au châlet les bêtes haletantes.

Bientôt nous atteignons les hauteurs qui dominent Haute-Luce. Nous sommes à la limite qui sépare la Haute et la Basse-Savoie, le diocèse d'Annecy de celui de Moûtiers. C'est le temps de casser une croûte en savourant le délicieux point de vue qui s'étale devant nous. A nos pieds, la pittoresque vallée de Haute-Luce,

tout inondée de lumière. Un encadrement de montagnes assombries par les nuages fait ressortir tout l'éclat de ce lumineux tableau.

La vallée tout entière ressemble à un gigantesque damier, avec ses carreaux alternes de moissons jaunes et de pâturages. L'église est au centre ; c'est à l'ombre de ce clocher que vécut la famille du poète Ducis. A droite, sur un mamelon boisé, se dresse fièrement le château de Beaufort, à l'entrée du village du même nom. Il était depuis longtemps en ruines, quand le zèle d'un illustre théologien, philosophe et polémiste, l'abbé Martinet, entreprit de le relever. Le vaillant abbé travailla de ses propres mains à la restauration du vieil édifice. Puis, quand il était las du travail manuel, il s'enfermait dans une chambre étroite, fermée au soleil, pour y composer à la pâle lueur des bougies, ces traités pleins de lumière et d'originalité qui ont tant servi la cause de la vérité. Qui sait si *Platon Polichinelle* n'est pas sorti de cette *Académie* alpestre ?

Aujourd'hui le château de Beaufort est occupé par les Assomptionistes, qui y ont placé une école apostolique. Au sommet d'une haute montagne, au fond de la gorge qui sépare Haute-Luce de Beaufort, se dresse un énorme bloc de pierre en forme de trapèze. Il est planté là-haut comme une pierre sépulcrale, ou comme un *menhir* des temps druidiques. Comparez sa formation avec celle des rochers environnants, et vous n'y trouvez rien d'identique. Si vous lui tournez le dos, pour regarder avec une lunette dans la direction de la Giettaz, vous remarquez au faîte du rocher, en face, un vide assez notable dont les proportions et la nature géologique répondent

exactement à celles de ce singulier monument. Il vient donc de là, de sept lieues de distance en ligne droite. Mais qui l'a transportée, cette pierre à la taille cyclopéenne ? La tradition populaire raconte qu'un géant voulant se dresser une pyramide, décrocha un jour ce bloc et le transporta sur son dos jusqu'à la vallée de Haute-Luce. Arrivé en face du piédestal, il le trouva trop raide pour en tenter l'ascension, et se contenta de donner un coup-de-pied à son monolithe, qui alla se poser juste sur la base que lui avait préparée la nature. Mais si vous préférez la science aux contes de vieilles femmes, la géologie vous dira que c'est là un de ces *blocs erratiques* transportés aux jours de la submersion universelle, et qu'on doit ranger ce phénomène, comme l'a fait un savant chrétien, au nombre des *médailles du Déluge*, ou bien encore, ce qui est plus probable, que la *pierre du Géant* doit sa translation à un glacier.

En quittant Haute-Luce, on s'éloigne des régions cultivées pour s'enfoncer dans le pays des pâturages qui occupent les flancs et le sommet d'un col presque interminable. Le pays des alpages se divise en trois zônes superposées, que l'on abandonne successivement avec le déclin de l'été. Nous ne sommes encore qu'au 21 août et déjà la plupart des troupeaux ont quitté la zône la plus élevée. C'est que déjà l'herbe y est tondue et que le froid commence à s'y faire sentir. Nous sommes d'ailleurs dans une région élevée où les arbres, même les sapins rabougris, ne croissent plus ; où l'on trouve pour toute végétation de l'herbe, et quelques touffes de gentiane et de fleurs sauvages.

Malgré l'air froid et la brume, car nous sommes ici tantôt au milieu tantôt au-dessus des nuages, la rapidité de la marche et les aspérités du chemin nous ont échauffés. Il faut donc, pour prendre un peu de repos, entrer dans le seul châlet encore occupé. On nous y fait asseoir sur des bancs, on nous donne des écuelles de petit lait enlevé au chaudron d'airain, où le maître du châlet brasse lentement la matière première d'un énorme fromage de Gruyère ; on nous arme de cuillers de bois, on trempe le *pain de Savoie* dans le succulent breuvage, et en avant l'appétit !

Pendant ce temps, les vaches réunis autour du châlet pour " prendre une collation," nous régalent d'un concert assourdissant, agitant leurs sonnettes avec tout l'entrain d'une fanfare de collégiens (soit dit sans malice.) Elles sont si fières de leurs instruments, et si jalouses, dit-on, quand on les en prive, qu'il faut bien leur pardonner ce petit tintamarre de vanité.

Il est près de 4 heures, nous ne sommes qu'à mi-chemin, et déjà je me sens brisé de fatigue. Je reprends cependant courage en songeant aux nombreux fidèles qui font à pied le pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, et me voilà bientôt, leste comme une chèvre, gravissant le sentier qui longe les aiguilles de Megève. Puis nous atteignons la croix de pierre plantée au sommet du col de Véry, à 5949 pieds d'altitude.

Comme il fait bon trouver l'arbre du salut dans ces hauteurs solitaires, loin de l'atteinte sacrilège des impies, comme un phare pour guider le voyageur sur sa route pénible ! *O crux, ave !* Comme il fait bon res-

pirer dans ce pays catholique cet air pur de la foi, encore plus vivifiant que celui des montagnes! Partout on y rencontre la fermeté des croyances religieuses et la simplicité des mœurs des anciens jours. On sent que les ancêtres de ce peuple fort ont vécu sous la houlette bénie de saint François de Sales, et que ses courses apostoliques à travers ces pays abrupts ont fait fleurir la solitude et germer partout des monuments de foi.

Aussi nulle part ailleurs les chapelles et les croix ne sont aussi nombreuses. Il y en a au bord des routes, dans les plaines et sur les sommets escarpés, il y en a le long des précipices, sur le théâtre des accidents, pour crier gare au voyageur, et l'inviter à réciter un *De profundis* pour l'âme du malheureux qui s'est broyé au fond de l'abîme. Il y en a à l'entrée des ponts d'une seule arche qui traversent les torrents, et on y lit cette légende inspirée par la foi et la charité: *Dieu protège les passants!... O crux ave!*

En quittant la *croix de pierre*, on jette un coup d'œil rapide sur le lac de la Girotte, car déjà le jour commence à baisser. Rien de gracieux, rien de pittoresque comme cette nappe d'eau carrée suspendue à mi-chemin dans le flanc d'une montagne abrupte, à une hauteur de 5208 pieds. Vrai miroir d'argent, il réflète tour à tour l'azur du firmament, les couleurs sombres de la tempête et les teintes empourprées du soleil couchant. Un filet d'eau qui se précipite du haut du rocher des *Enclaves* alimente ce lac dont on ne connaît pas encore le fond, et un torrent bondissant avec un rugissement formidable par-dessus la muraille épaisse qui retient ses eaux, lui sert de décharge.

Encore une dernière rampe à escalader et nous atteindrons le col qui sépare le pic de la Rosaletta de celui du mont Joly (7500 pieds.) Nous nous éloignons promptement d'un châlet hanté, où deux pèlerines surprises par la neige, passèrent, dit-on, la nuit en revenant de N.-D. de la Gorge. Couchées dans le fenil, elles furent éveillées plusieurs fois par des voix d'hommes, des hennissements de chevaux et des bruits de chaînes dans l'étage inférieur. Elles n'en conçurent aucune frayeur, croyant que c'étaient tout simplement les gens du châlet qui étaient venus s'y abriter avec leurs bestiaux. Quelle ne fut pas leur surprise le lendemain matin de trouver l'étable vide, et autour du châlet pas la moindre piste sur la couche épaisse de neige tombée pendant la nuit. Depuis ce moment, les pèlerins n'y logent plus.

Tout à coup, au sommet de la montée, apparaissent à nos yeux éblouis les pics majestueux du Mont Blanc * couverts de neiges perpétuelles, avec leurs ravins comblés par des glaciers séculaires. Les rayons du soleil couchant commencent à colorer de mille teintes les cimes altières du roi des montagnes. En face de ce spectacle imposant, je me rappelai ces deux vers de Guiraud :

> Avec leurs grands sommets, leurs neiges éternelles,
> Dans les jours d'été, que les Alpes sont belles !

---

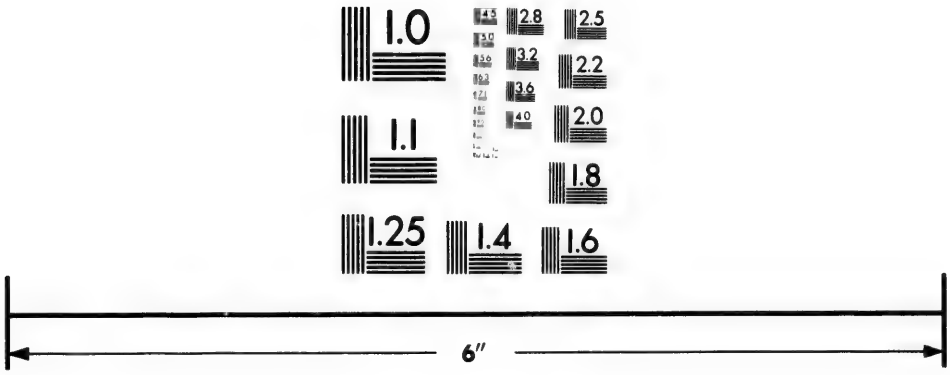
* Le Mont Blanc, le plus haut sommet de l'Europe, s'élève à 14430 pieds au-dessus du niveau de la mer.

et je compris mieux que jamais la grandeur du Dieu tout-puissant qui a créé tant de merveilles pour raconter sa gloire à l'homme oublieux et insensé.

Le soleil est déjà couché derrière les montagnes lorsque nous arrivons au bord du précipice, où il nous faut descendre par les lacets d'un sentier étroit et périlleux, avant d'atteindre le terme de notre pèlerinage. Comment faire pour nous y engager au milieu des ténèbres croissantes ? Les braves gens du châlet des Besoëns nous prêtent une lanterne borgne, charité que nous récompensons par le don de quelques médailles bénites par notre Saint Père le Pape. Grande joie de ces bonnes âmes ! Puis, sous la protection de l'archange qui guida sûrement les pas du jeune Tobie, nous commençons la descente. Celui qui ouvre la marche tient aussi la lanterne, et se tourne à tous les trois ou quatre pas pour éclairer la route. Grâce à cette manœuvre fatigante, le trajet s'accomplit heureusement, malgré les troncs d'arbres renversés qui barrent le passage, malgré les racines qui croisent le sentier, malgré les mille détours que fait la voie capricieuse, malgré surtout le précipice béant qui nous attend au premier faux pas. C'est l'affaire d'une demi-heure en plein jour, et nous y avons mis près de deux heures.

Arrivés sains et saufs au bord d'un torrent, nous discernons une lueur à travers le feuillage de la forêt. C'est la lampe du sanctuaire de Notre-Dame de la Gorge. C'est la lampe toujours pleine, toujours allumée de l'Hôte-Dieu des Tabernacles, qui attend ses convives à toute heure du jour et de la nuit, qui envoie ses servi-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.2
1.4
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

teurs par les chemins, le long des haies, dans les endroits obscurs et oubliés pour les convier au banquet.

O res mirabilis ! manducat Dominum
Pauper, servus et humilis !

Dix minutes plus tard nous frappons à la porte du missionnaire chargé de la desserte du pèlerinage. Etonné de nous voir arriver à pareille heure, il s'empresse toutefois de nous ouvrir et de nous donner l'hospitalité. Le lendemain matin, de bonne heure, je célébrais la sainte messe au maître-autel du vénérable sanctuaire, accomplissant ainsi l'acte principal de mon pèlerinage à Notre-Dame de la Gorge. Puis je contemplai avec émotion les nombreux *ex-voto* suspendus aux murailles de la chapelle. Le plus remarquable entre ces témoignages de reconnaissance, est sans contredit un tableau suspendu du côté de l'Evangile. Il représente le siège de Vienne par les Musulmans, et l'arrivée du sauveur de la ville, Jean Sobieski, au moment où la sainte Vierge apparaît dans les nuages, portant l'enfant Jésus dans ses bras.

Quel rapport peut-il y avoir eu entre cette mémorable délivrance et le sanctuaire de la forêt, perdu au fond d'une gorge des Alpes ? Voici la clef du mystère. Un négociant de Saint-Nicolas de Véroce, paroisse qui comprenait jadis entre ses limites ce lieu de pèlerinage, s'était fixé à Vienne depuis de longues années. Menacé de perdre sa vie et ses biens si les Turcs s'emparaient de la ville, il se souvient de sa protectrice et des pèlerinages qu'ils avait faits, encore enfant, à son sanctuaire de la Gorge, et il fit vœu d'y envoyer un *ex-voto* s'il était sauvé du péril.

Ce pèlerinage, encore très fréquenté, mais qui avant la révolution française, était desservi par trois missionnaires résidents, doit son origine à un solitaire bénédictin qui mourut dans une grotte voisine en odeur de sainteté. C'était au XIIe siècle, époque où l'on vit plusieurs religieux de cet ordre patriarcal, obtenir de leurs supérieurs la permission d'obéir à la voix secrète qui les appelait dans la solitude, pour y vivre dans le recueillement et la prière, et y mourir assistés de leurs seuls anges gardiens.

Une grotte taillée par la main de la Providence, dans le flanc perpendiculaire de la montagne opposée, lui servit de cellule. A deux pas, entre la grotte et l'étroite vallée, roule un torrent qui défendait aux hommes l'accès de son ermitage. Il y priait sans cesse devant une statue de la très sainte Vierge, et lorsqu'il mourut, " son sépulcre," comme celui du Maître pour qui il avait tout quitté, " devint glorieux." Les malades et les affligés venaient implorer l'assistance de la Vierge de la Gorge et de son fidèle serviteur, et ils retournaient de là guéris et consolés. On transforma en oratoire la grotte qu'il avait sanctifiée de ses vertus, on emportait comme un précieux élixir, l'eau du petit réservoir qu'il s'était creusé dans la paroi du rocher. Un léger pont jeté sur le torrent rendait facile l'accès de ce lieu de bénédiction.

Mais l'affluence toujours croissante des pèlerins exigea l'érection d'un sanctuaire plus vaste et plus riche. C'est celui qu'on voit aujourd'hui à l'entrée de la Gorge. Saint-François de Sales y fit son pèlerinage le 28 juillet 1616. L'église fut solennellement consacrée en

1706 par monseigneur de Rossillon de Bernex, et depuis lors les pèlerins n'y cessent d'affluer de toutes les parties de la Savoie. Quatorze oratoires rangés le long de la rivière représentent les quatorzes stations du chemin de la croix. Le torrent qui sépare la chapelle de la grotte et dont le bruit anime seul cette solitude silencieuse, s'appelle le *Bon-Nant ;* à Saint-Gervais-les-Bains, il rejoint l'Arve qui se jette dans le Rhône, à quelque distance de Genève.

Le mot *Nant* est un mot générique qui, dans le patois savoyard, signifie *torrent*... Pourquoi s'appelle-t-il *bon ?* Les uns disent que cette épithète lui vient du fils de saint Benoit qui l'a sanctifié par son séjour et ses miracles. Les autres prétendent que ce nom est dû à l'excellence de ses eaux, qu'on peut boire impunément malgré les 5 ou 6 degrés au-dessus de zéro qu'elles retiennent au milieu des plus grandes chaleurs. Une telle fraîcheur n'étonne point quand on se rappelle que le Bon-Nant est la décharge d'un des glaciers du Mont Blanc, celui de Tré-la-Tête. Dieu sait quelles chûtes et quels bonds il fait avant de couler devant la chapelle ! A un endroit, il se précipite avec une telle violence contre un rocher qui lui barre le passage qu'il fait sur lui-même un tour complet. On a donné à cette endroit le nom de *la Roue.* Aussi ses eaux bouillonnantes sont-elles blanches comme si l'on y avait mêlé du lait, à cause des innombrables paillettes de granit qu'il entraîne sur son passage.

Quel peut avoir été le dessein de la Providence en établissant un sanctuaire de la sainte Vierge au milieu

de cette solitude, sur la frontière qui regarde l'Italie, à l'extrémité la plus reculée de la France ?

Les légions romaines victorieuses des Allobroges, des Centrons et des autres peuplades gauloises, retournaient quelquefois dans leurs foyers par ce défilé qui conduit au Col du Bonhomme, à l'entrée de l'Italie. Les traces très visibles d'une ancienne voie romaine ne laissent aucun doute à cet égard. Avant de se rapatrier, ils avaient consacré à Jupiter la vallée et les pics environnants, comme limites des pays qu'ils avaient conquis. Le langage populaire a conservé le souvenir de cette dédicace infernale, car la vallée qui se termine à la Gorge s'appelle la vallée de Mont-Joux, et elle est dominée sur deux points par le Mont-Joly et le Mont-Jovet, trois noms qui, au dire des philologues, ne sont que la corruption du mot *Mons Jovis, Mont de Jupiter.*—Ne convenait-il pas que ces lieux jadis possédés par le démon, devinssent le domaine de celle qui a écrasé la tête du serpent, et que Marie régnât en souveraine douce et clémente là où Satan avait régné en despote ?

ASSISE ET SAINT FRANÇOIS.

—

Qui n'a entendu parler d'Assise ? Après Jérusalem, Rome et Lorette, est-il un nom de lieu plus familier à l'oreille du chrétien ? A quoi faut-il donc attribuer la popularité, je dirais presque, la catholicité du nom d'une cité, qui acquit une certaine célébrité dans l'ordre temporel aux âges de la chevalerie, mais qui aujourd'hui occupe un rang médiocre parmi les villes d'Italie, émules et patronnes du progrès moderne ?

Assise peut se vanter de sa haute antiquité, car elle fleurissait au temps des Etrusques. Sous la domination Romaine elle eut des temples magnifiques, de superbes aqueducs, un théâtre, un amphithéâtre et un

cirque ; les noms de vingt-quatre familles consulaires enrichissent ses inscriptions antiques. Et pourtant, là n'est pas le secret de sa grandeur et de sa renommée.

Ce secret, faut-il le demander à son site incomparable, un des plus ravissants de ce paradis terrestre qui s'appelle l'Ombrie ? Faut-il le chercher dans cette renaissance de l'art chrétien, dans ce merveilleux épanouissement de la peinture religieuse dont Assise a été le berceau, l'école et le théâtre ? Faut-il le demander à cette pléiade de noms illustres dont se glorifie la cité ombrienne ; à Properce, le poète élégiaque ? à Trapassi, mieux connu sous son homonyme grec de Metastasio, qui composa les vers des opéras de Mozart, et écrivit des mélodrames religieux où l'érudition du théologien le dispute à la tendresse du sentiment, et les charmes du style, à la foi vive du fervent chrétien ? * Non, tous ces titres de gloire ne servent qu'à mettre en relief le nom de celui qui illustra à jamais sa ville natale.

Lui aussi était poëte, et sa voix, mise d'accord avec les harmonies célestes qu'il lui avait été donné d'entendre, devait, comme la lyre d'Orphée, charmer les bêtes de la forêt, prêcher aux petits oiseaux les bontés du Créateur, dompter les loups féroces, que dis-je ! entraîner et convertir les hommes pécheurs et mondains, en leur chantant les louanges de la sainte pauvreté et l'amour de Jésus crucifié pour notre salut. Douze siècles après la naissance de Jésus-Christ, le roi de la pauvreté, naissait

* Quand ces lignes furent écrites, je croyais que Properce, né dans un bourg voisin, et Trapassi, né à Rome, étaient originaires d'Assise.

comme lui, dans une étable, celui qui s'intitulait lui-même, *il glorioso poverello di Cristo,* " le glorieux pauvre du Christ."

C'est en souvenir, sans doute, de cet humble berceau, dont il partagea les honneurs avec l'Enfant-Dieu, que François dota l'Eglise de la touchante dévotion de la Crèche de l'Enfant Jésus, dont ses fils de l'*Ara Coeli* perpétuent si bien la pieuse tradition : c'est par reconnaissance pour ce rapprochement, élevé au souverain degré dans l'impression des sacrés stigmates, que le Séraphique Patriarche inspira la dévotion au Saint Nom de Jésus.

Cet enfant qui vagit comme son Divin Maître sur la paille de la crèche, que sera-t-il ? Il sera le père d'une nombreuse génération, il fondra un ordre, que dis-je ! trois ordres, qui donneront à l'Eglise d'innombrables Saints et Docteurs, de généreux martyrs, des vierges incomparables ; et, dans la vie laïque, Dante, le plus sublime comme le plus profond des poëtes, Giotto, le peintre religieux par excellence, Christophe Colomb, qui ouvrira un monde nouveau à la prédication de l'évangile. Les rameaux du grand arbre qu'il a planté en Occident pousseront de vigoureux rejetons sur toutes les plages du monde. Mineurs, Remontrants, Observantins, Recollets, Minimes, Capucins, Clarisses, Tertiaires, quel coin du globe n'a pas été arrosé de votre sang et de vos sueurs ? Quelle nation n'a pas été instruite par votre parole, convertie par vos miracles, et édifiée par vos vertus ?

Les fils de François, comme les Apôtres, se rendront jusqu'aux extrémités de la terre. A l'Orient, ses mis-

sionnaires seront les premiers à pénétrer jusqu'à la cour des Khans Mongols ; à l'Occident, ils seront les explorateurs et les apôtres de la Californie, et la puissante ville de San Francisco grandira autour d'une de leurs humbles missions. Ils suivront jusqu'au Canada le hardi malouin à qui nous devons notre patrie bien aimée, et ils y travailleront à la conversion des infidèles. Dans les temps de paix et de prospérité ils se feront tout à tous, fidèles à la pauvreté de leur Père ; dans les temps de persécution ils verseront leur sang à flots pour l'Eglise, et se laisseront pendre avec leur cordon pour l'amour de Jésus-Christ.

Héritière d'un tel berceau et des traditions qu'il a engendrées, est-il étonnant qu'Assise sonne si doux à l'oreille, et charme tant le cœur du pèlerin ? Est-il étonnant qu'Assise soit si fière d'avoir été choisie entre ses voisines et ses rivales pour être la mère du Séraphique Patriarche ?

L'Ombrie, où naquit saint François, est le centre et le cœur de l'Italie. Elle en est aussi le jardin, on a même dit, l'Eden. " Quand on a quitté Rome, dit Ozanam, en se dirigeant vers le Nord, après avoir traversé l'admirable désert de la campagne Romaine, et passé le Tibre un peu au delà de Cività Castellana, on s'engage dans un pays montueux qui va s'élevant comme un amphithéâtre, des bords du Tibre jusqu'aux crêtes de l'Apennin. Cette contrée pittoresque, retirée, salubre, se nomme l'Ombrie. Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cîmes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre pas de neiges éternelles, avec toute la

richesse d'une végétation méridionale qui mêle au chêne et au sapin l'olivier et la vigne. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande ; elle n'inspire qu'une admiration sans terreur, et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté.

La main de l'homme n'a point gâté ces tableaux. De vieilles villes, comme Narni, Terni, Amelia, Spoleto, se suspendent aux rochers ou reposent dans les vallons, encore toutes crénelées, toutes pleines de souvenirs classiques et religieux, fières de quelque saint dont elles conservent les restes, de quelque grand artiste chrétien dont elles gardent les ouvrages. Au cœur du pays s'ouvre une vallée plus large que les autres ; l'horizon y a plus d'étendue ; les montagnes environnantes dessinent des courbes plus harmonieuses : des eaux abondantes sillonnent une terre plus savamment cultivée. Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux villes de Pérouse au Nord, et de Foligno au Midi. Du côté de l'Occident est la petite ville de Bevagna, où naquit Properce ; * à l'Orient, et sur un côteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise, où devait naître le chantre d'un meilleur amour." †

François par le nom que son père lui donna au retour de la France et par l'origine provençale de sa mère, le fils de Pierre Bernadone apprit dès l'enfance *le parler le plus délectable* qu'il y eût au monde. D'ail-

* Properce, selon quelques auteurs, naquit à Assise, et selon le plus grand nombre, à Moravia, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spoleto. Morery., dict. hist. (édit. de 1707.)

† Ozanam. Les poètes franciscains.

leurs le français de cette époque ressemblait beaucoup à l'italien, et les deux idiomes étaient trop voisins de leur berceau pour ne pas ressembler à leur mère commune, la langue latine. Mais ce n'est pas à la noblesse des temps chevaleresques, ni au *gay sçavoir* des trouvères, ni à l'influence enchanteresse de la belle nature, que François doit l'inspiration de ses chants. Toutefois, entre les mains de la Providence, tout cela y contribuait; et la grâce, trouvant une nature sensible aux charmes de la grandeur et de la beauté, n'eut pas de peine à transformer le brillant troubadour en un chantre passionné de l'amour divin.

François n'avait pas besoin des grandes scènes de la nature Ombrienne pour se laisser aller aux influences de la poésie ; il n'avait pas besoin, pour se sentir ému, des grands spectacles du lever et du coucher du soleil, des jeux de la lumière, des fraîches couleurs du printemps et des teintes plus variées de l'automne, de toutes les magnificences que le Créateur a répandues dans ses œuvres. "Une prairie émaillée de fleurs, dit un de ses biographes, * un champ de vignes s'enroulant en guirlandes autour des ormeaux, un ruisseau tombant des collines, et courant à travers la vallée," il ne lui en fallait pas davantage pour lâcher bride à son âme. Un jour la nature devait lui révéler son vrai secret, elle devait par ses aspects changeants, et sa beauté d'emprunt, lui raconter la gloire et l'éternelle beauté de Celui qui l'a donnée à l'homme. † Alors il devait se faire de toute créature un degré pour remonter à Dieu.

---

* Celano.

† Lettres chrétiennes, No. 1 p. 56.

***

C'est la mi-octobre. De toutes les saisons, en Italie, c'est la plus belle. Le soleil darde ses rayons avec moins d'énergie, car le gros de sa besogne est fait ; il a mûri le blé dans la plaine et le raisin sur les collines ; les greniers sont pleins, le vin bouillonne dans le pressoir, et tous les cœurs sont gais. Vers le soir, une légère brise rafraîchit l'atmosphère, et la nature, toute haletante durant la saison torride, semble respirer plus à son aise.

Le chemin de fer arrête devant une gare modeste. Un char-à-bancs vous reçoit sur l'invitation pressante du cocher, et vous voilà bientôt trottant sur le chemin poudreux qui gravit en serpentant la rampe des Apennins jusqu'à l'antique ville d'Assise. Elle est là devant vous, fièrement perchée sur une projection de la montagne. Elle a l'air de défier un ennemi, avec son couvent de Saint-François, tout flanqué de contre-forts comme une forteresse, avec sa citadelle dominant toute la ville de ses tours formidables. C'est qu'elle a dejà subi des assauts, la vieille cité : assauts des Romains, assauts des Huns, assauts des Sarrasins, assauts des Pérugins jaloux, assauts des soldats de Napoléon. Est-il étonnant qu'elle soit sur la défensive ?

Enfin, la montée est gravie ; nous pénétrons dans la ville par une rue étroite, et les chevaux s'arrêtent tout haletants de fatigue devant l'*Albergo* ou hôtel *del Subasio*. Tout le personnel de la maison nous reçoit avec une courtoisie fort démonstrative ; je dis *nous*, car

depuis la gare j'étais en compagnie d'un Américain des Etats-Unis.

Une fois ma chambre retenue, je me dirige vers le couvent de Saint-François qui n'est qu'à deux pas. Ce couvent, et surtout la basilique qui l'avoisine, mérite une petite notice historique, car nous sommes ici en présence du tombeau du Séraphique Patriarche. Ce rocher escarpé auquel se cramponne le puissant édifice, (qu'on dirait taillé dans le roc qui lui sert de base, tant il est solide et austère,) s'appelait autrefois la *colline de l'enfer.* C'était presque un Golgotha ; ici jadis on exécutait les criminels. C'est en cet endroit infâme que l'humble saint, si l'on en croit la légende, pria de faire déposer son cadavre. Le Pontife à qui on en demanda l'autorisation, y consentit à condition que le nom en fût changé en celui de *colline du Paradis.*

Mais hâtons-nous d'admirer la basilique, élevée par le frère Elie à la mémoire de son Père bien aimé. L'architecte en fut-il Jacopo l'Allemand ou le Lombard, prêté pour la circonstance par Frédéric II, ou bien Nicolas le Pisan, qui laissa à Bologne, à Venise, à Padoue et à Naples, des traces de son génie ? Là-dessus les historiographes sont partagés. Si on en juge d'après le style de l'architecture, on y trouve un caractère plus italien qu'étranger ; la partie décorative est exempte de ce qu'il y a de dur et de tranchant dans le gothique tudesque. La basilique de Saint François est le premier exemple d'une architecture nouvelle ; car dans cet art, comme dans la peinture et la poésie, dans la construction des églises, comme dans l'édification et la conversion des peuples, *pierres vivantes* de l'Eglise, la réforme

du grand ouvrier de Jésus-Christ devait exercer une merveilleuse influence.

A peine ai-je franchi le seuil de la basilique mitoyenne, (car, aujourd'hui, en y comprenant la crypte entièrement souterraine, on compte, pour ainsi dire, trois basiliques superposées,) à peine, dis-je, le seuil en est-il franchi qu'un Frère Mineur m'aborde, et m'offre gracieusement de visiter toutes les merveilles. Ce bon Frère s'appelle Falinski. La terminaison de son nom indique assez son origine polonaise pour que je n'aie pas besoin de l'apprendre à mes lecteurs. D'ailleurs, aux lieux de pèlerinage célèbres, en Italie, on trouve toujours des polonais pour recevoir les étrangers et leur offrir leur ministère. La facilité avec laquelle ils apprennent toutes les langues européennes, les rend spécialement aptes à cette fonction cosmopolite. Le F. Falinski me fait donc en quelques mots la description de la basilique, et je vous communique les détails qu'il m'a donnés.

— " La porte par laquelle vous êtes entré, me dit-il, est celle du souterrain ou de la basilique inférieure, destinée dans la pensée de l'architecte à être le lieu de la sépulture glorieuse de notre Père saint François.

" Mais cette porte n'est pas la seule qui donne sur l'extérieur, et par laquelle les fidèles puissent entrer de plain-pied dans la basilique. Grâce à la configuration du terrain, qui est en plan fortement incliné, ceux qui traversent comme vous la place de St-François, jadis animée par les foires du *Pardon*, entrent dans la basilique souterraine ; ceux qui gravissent la petite montée

à droite de la place, entrent dans la basilique supérieure, et ceux qui veulent aller immédiatement au tombeau, se rendent par une porte plus basse, dans la crypte récente, devenue depuis 1822 une troisième basilique, grâce à ses vastes proportions et à la profusion d'ornements dont on l'a enrichie. L'architecte, suivant un antique usage, avait divisé la basilique en église et en souterrain d'égale grandeur, mais d'un style complètement différent.

" L'église inférieure est construite à l'imitation des cryptes des premiers siècles. Les voûtes basses, les pleins cintres, les piliers massifs, le demi-jour qui pénètre par les étroites fenêtres de la nef, contribuent à lui donner un caractère sombre et sévère. Ces souterrains, destinés à recevoir les ossements des saints, devaient partout symboliser l'obscurité et la tristesse de la vie terrestre, à laquelle succèdent pour le juste la joie ineffable et la lumière indéfectible de la vie future. C'est cette dernière idée que l'architecte a reproduite dans la basilique supérieure. Elle est destinée, en effet, à symboliser la Jérusalem céleste et le triomphe de saint François après les épreuves de cette vie ; car elle est empreinte dans son ensemble et dans ses détails de ce caractère d'élégance et de majesté que l'architecture italo-grecque, avec la fixité de ses règles, était insuffisante à rendre, et que l'art du moyen âge, avec ses arcs brisés et ses fenêtres hautes et étroites, a su communiquer à nos basiliques. La misère présente et la béatitude à venir, voilà ce que nous prêchent ces pierres éloquentes, voilà la salutaire leçon que l'architecte chrétien a voulu donner aux générations futures. Mais, aujourd'hui que l'addition de la

crypte est venue élever à trois le nombre des églises superposées, je trouve que, sans oublier la première leçon, — rendue par l'artiste aussi durable et aussi solide que la pierre de son monument — la modification du plan primitif nous prêche une grande vérité, un dogme consolant de notre sainte religion ; je veux dire la communion des Saints.

" Descendez avec moi dans la crypte : tout y est sombre et ténébreux ; jamais la lumière du jour n'y pénètre, des cierges seuls éclairent ce souterrain froid et obscur comme une prison, avec son épais grillage qui défendit si longtemps les ossements bénis du Patriarche contre les tentatives des Sarrasins et la dévotion effrénée des armées du moyen-âge.

" — C'est l'Eglise souffrante. Il y manque le rayon du soleil éternel ; la lumière de la gloire n'y luit pas encore pour les âmes fidèles qui pourtant sont si près de leur patrie. Plus haut, c'est l'Eglise militante. Ce demi-jour, c'est la foi ; c'est l'esprit humain luttant contre les ténèbres de l'ignorance et l'aveuglement des passions. Cette architecture plus ou moins lourde, c'est l'âme unie à un corps périssable et grossier, et qui ne peut encore se dégager des liens de la matière pour s'envoler librement vers sa fin dernière. Mais quittons ce séjour de lutte et d'épreuves, et pénétrons tout joyeux dans la basilique supérieure.

" C'est ici vraiment l'Eglise triomphante, la ' joie du Seigneur.' Cette grande nef ensoleillée qui lance jusqu'au ciel ses faisceaux de colonnes, ces nervures qui se perdent dans la voûte, tout nous parle de l'infinité et de l'immensité de Dieu ; le soleil qui nous inonde figure

la lumière de la vision béatifique qui pénètre et transfigure les bienheureux, et les mille rayons plus variés que les feux du diamant, qui nous arrivent tamisés par cette rosace merveilleuse du moyen âge, nous donne un pâle reflet de l'inconcevable beauté de Dieu."

Mon guide, par sa chaleureuse description, m'avait, pour ainsi dire, ravi au troisième ciel. Il fallait bien, pourtant, après avoir admiré le sens figuré de ce superbe édifice, examiner un peu la réalité, et admirer la sagesse et la beauté du Créateur dans les chefs-d'œuvre de ses créatures. Avant donc de quitter la nef supérieure et de refaire en sens inverse la voie que nous avons parcourue, il faut s'extasier devant les 28 tableaux où l'immortel Giotto a tracé les scènes mémorables de la vie du grand serviteur de Dieu. Dans ces compositions, l'illustre maître florentin a atteint un haut degré de perfection ; si Michel-Ange et Raphaël l'ont surpassé par la science du dessin et du coloris, Giotto ne leur est pas resté inférieur par le sentiment et l'originalité. Mieux que ces deux fameux peintres, il a su rendre l'idée chrétienne. Giunta de Pise et Cimabue ont aussi laissé dans d'admirables fresques de la voûte, des traces de leur génie et de leur inspiration religieuse.

C'est ici le lieu de dire un mot de cette renaissance chrétienne, dont la réforme de saint François a été au moins l'occasion, dont l'Ombrie a été le théâtre, l'Ombrie qui a donné à l'art chrétien la bannière, cet étendard de l'Eglise militante ; cette renaissance dont Assise fut le berceau, comme elle le fut du Saint qui a été appelé à juste titre le " gonfalonier ou porte-étendard du Christ."

Vasari vante Giovanni Cimabue comme étant le premier à s'éloigner de la roideur et de la rudesse traditionnelles des Byzantins, par qui il prétend que le grand florentin a été dressé à la peinture. L'école byzantine n'avait guère d'au[illegible]e mérite que le sentiment religieux exprimé par ses peintures. Mes lecteurs ont tous vu un échantillon du genre dans le tableau de N.-D. du Perpétuel Secours, rendu si populaire par le zèle pieux des Rédemptoristes. Cette image, comme on le sait, est le *fac-simile* de la Madone miraculeuse qu'on vénère à Rome dans leur église située tout près de Ste-Marie Majeure. A l'aspect des traits anguleux de la sainte Vierge et de l'Enfant-Jésus, à la roideur des draperies, on est tenté d'abord de ne pas admirer ; mais quand on contemple la figure si maternelle et si digne de la Mère des Douleurs, et le regard amoureux jeté par le Divin Enfant sur les instruments de son supplice et de notre salut, alors [illegible] sa nature humaine le fait trembler, et qu'il saisi[illegible] frayeur les mains de sa mère, tout en perdant sa sandale dans la précipitation avec laquelle il se détourne, l'âme est saisie malgré elle de reconnaissance et d'amour, et l'on pardonne au naïf artiste son inhabileté.

C'est cet art primitif et imparfait que Cimabue s'avisa de réformer, en donnant plus de vie à la figure de ses personnages, en pliant les draperies avec une certaine grâce, et en groupant les personnages d'une manière plus naturelle. A l'époque où il peignait, ce progrès et cette originalité faisaient preuve d'un rare génie. On ne peut assez admirer la fécondité qu'il manifesta dans les scènes de l'Ancien et du Nouveau

Testament dont il orna les pans de la basilique supérieure. Comme invention, Cimabue mérite d'être placé à côté de Michel-Ange, dont il partage la fierté, la terrible et sublime magnificence. Parmi les nombreuses compositions du maître, que le temps malheureusement n'a pas également respectées, signalons comme beautés du premier ordre la très joyeuse fête des Anges à la naissance du Christ, Jésus recevant de Judas le baiser perfide au jardin, et l'angoisse profonde que respire la déposition de la croix.

Cimabue avait ouvert à la peinture une voie nouvelle. Plus d'un siècle plus tard, héritier des traditions et de l'exemple laissés par son illustre devancier et maître, Giotto, l'ami de Dante et son compatriote, devait à son tour consacrer son génie à tracer en fresques immortelles la vie et les gloires de l'humble saint François. La grande légende de saint Bonaventure, voilà le thème suivi par le maître florentin. Fidèle à son sujet, il retrace les hauts faits de cette grande épopée, tout en respectant les exigences de la nature et du vrai ; tour de force qui révèle un génie supérieur. Vingt-huit épisodes de la vie glorieuse du Saint ornent les murs de la basilique supérieure. Sa jeunesse, ses premières générosités, son appel ; St-Damien reconstruit, l'héritage paternel abandonné, la vision du Pape Innocent, les miracles du Saint, sa prédication devant le Soldan d'Egypte, ses extases, ses stigmates, et sa mort précieuse aux yeux du Seigneur, tout est là.

Mais c'est surtout dans la basilique inférieure qu'éclatent tout le génie et tout le sentiment religieux de Giotto. L'historien Arétin, Vasari, prétend que Dante

inspira à son illustre ami l'invention des tableaux dont il a décoré la voûte de l'église sépulcrale. Et vraiment on est tenté de l'admettre en voyant la profonde science théologique qui éclate dans ces fresques admirables. Le divin poëte, exilé à Gubbio, ne vint-il pas à Assise, attiré par l'amitié et par sa dévotion envers saint François? Comme jadis à Florence, assis sur un bloc de pierre, il regardait longuement s'élever dans les airs le campanile incomparable dessiné par son cher Giotto, ne vint-il pas surveiller ici le travail de son ami? Comment en douter quand, dans la fresque où le peintre a symbolisé le vœu de chasteté, l'on contemple, agenouillés à côté l'un de l'autre, ces deux grands tertiaires de saint François, Giotto, qui lui a consacré un poëme en peinture, Dante, qui, au chant XI du Paradis, ce "Miracle de poésie," comme l'appelle Longfellow, entonne ainsi les louanges du Séraphique Patriarche :

"La Providence qui gouverne le monde avec cette pensée où tout regard créé est vaincu avant d'en avoir sondé la profondeur, pour faire parvenir jusqu'à son bien-aimé, plus confiante et plus fidèle, l'épouse de celui qui, en poussant un cri vers les cieux, l'épousa avec son sang béni, destina en sa faveur deux chefs pour lui servir de guides.—L'un fut un Séraphin par son amour, l'autre par sa science, eut sur la terre une splendeur de Chérubin. Je parlerai de l'un, parceque parler de l'un, quel que soit celui qu'on prenne, c'est parler de tous les deux ; car leurs œuvres tendirent au même but.

Entre Tupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo, descend d'une haute montagne une côte fertile, à l'endroit d'où Pérouse

reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, et sur l'autre revers, pleurant, sous un joug pesant, Nocera et Gualdo. Au point où cette côte adoucit sa pente, naquit au monde un soleil comme celui qui quelquefois surgit du Gange. Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, car ce nom ne dirait pas assez. Mais il faudrait l'appeler Orient. Il n'était pas encore très loin de son lever, lorsqu'il commença à faire sentir à la terre quelques bienfaits de sa grande vertu ; car tout jeune il résista à son père pour l'amour de cette femme, à laquelle comme à la mort nul n'ouvre la porte du plaisir. Et devant sa cour spirituelle et *coram patre*, il s'unit à elle, et puis de jour en jour il l'aima plus vivement. Elle, veuve de son premier mari pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, avait attendu jusqu'à celui-ci sans être recherchée de personne..... Il ne lui servit de rien d'avoir été si fidèle et si hardie, que lorsque Marie resta au pied de la croix, elle y monta avec le Christ. Mais afin que je ne continue pas avec trop de mystère, François et la Pauvreté sont les deux amants qu'il faut reconnaître dans mes paroles diffuses. Leur concorde et leurs joyeux visages, leur admiration et leurs doux regards étaient la cause de saintes pensées. Aussi le vénérable Bernard * se déchaussa le premier pour courir après tant de paix, et même en courant, il lui semblait qu'il n'allait pas assez vite. O richesse ignorée ! ô bien véritable ! Egidius et Sylvestre † se déchaussent pour suivre l'époux, tant l'épouse leur plait.

---

* Bernard de Quintavalle, le premier compagnon de saint François.

† Autres compagnons du saint.

Puis ce père et ce maître s'en va avec elle et avec cette famille que ceignait déjà l'humble cordon.

Et aucune faiblesse d'âme ne lui fit baisser le regard quoiqu'il fût fils de Pierre Bernadone, et qu'il parût vivre dans le dédain. Mais il exposa royalement sa règle austère à Innocent, et il obtint de lui la première consécration de son ordre. Lorsque la pauvre famille s'accrut après lui, dont la vie admirable devait être chantée au milieu de la gloire du ciel, la sainte volonté de cet archimandrite reçut une seconde couronne du Saint-Esprit par les mains d'Honorius. Et lorsque par la soif du martyre, il annonça en présence du superbe Soudan, le Christ et les autres qui le suivirent, comme il trouva les peuples encore trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester oisif, il revint cueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie. Dans un âpre rocher entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ les derniers stigmates, que ses membres portèrent deux années. Quand il plut à celui qui l'avait choisi pour un si grand bien de l'appeller à la récompense dont il s'était rendu digne par son humilité, il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, la femme qu'il avait tant chérie, et leur ordonna de l'aimer fidèlement. Et son âme sainte voulut se détacher du sein de la pauvreté pour revenir dans son royaume, et elle ne demanda pas d'autre bière pour son corps."

Comment donc s'étonner si l'ami poëte communiquant à son ami peintre son inspiration, celui-ci a tracé dans un tableau admirable les épousailles de François et de la sainte Pauvreté ? C'est dans une des quatre grandes fresques de la voûte de l'église souterraine, au-dessus de

l'autel papal à deux faces en marbre de Constantinople. Dans ces tableaux Giotto a symbolisé les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et dans le quatrième, la glorification de saint François. Dans la première composition, on voit au milieu le Christ Rédempteur, joignant les deux mains droites de François et d'une personne à la figure exténuée, mais noble, couverte de haillons, qui se tient pieds nus au milieu des épines, et couronnée de lys et de roses. Un chœur d'anges contemple avec allégresse les noces mystiques, tandis que par contraste, deux jeunes gens, pour témoigner leur mépris de l'humble épouse, la menacent de leurs bâtons, et un chien hargneux fait mine de la mordre. A côté de la Pauvreté est l'Espérance habillée de vert, qui étend la main comme pour l'aider, et la Charité, vêtue de blanc et couronnée de roses, avec trois auréoles autour de la tête et un cœur à la main.

Je décris ce tableau un peu longuement, car il traduit mieux que tout le reste l'esprit de saint François et de la merveilleuse réforme dont il fut l'auteur, parce qu'on y trouve plus évidente, l'inspiration du chantre du Paradis.

Admirons encore dans le tableau de la chasteté, la figure de Dante et celle de son ami Giotto, disant à tout venant leur chaste amitié, et leur vénération pour le saint dont ils avaient revêtu, comme tertiaires, l'humble livrée. Contemplons avec ravissement la figure délicieuse de la Madone, que Cimabue a crayonnée sur une des parois voisines de la sacristie, et qui passe à juste titre pour un chef-d'œuvre, et puis, sortons au grand air, non pas pour oublier l'heureuse impression de tous

ces grands souvenirs, de toutes ces beautés artistiques, mais pour traverser en pèlerin les rues, où le jeune François paraissait jadis avec son joyeux cortège de baladins, les places où il tenait sa cour simulée avec un luxe princier, et où plus tard il se laissa poursuivre comme un insensé, parce que le " débonnaire jouvençel " s'était dépouillé de tout pour suivre Jésus-Christ.

" Vous venez de voir, me dit le P. Falinski, la sainte alliance de François et de la Pauvreté, merveilleusement tracée par l'immortel pinceau de Giotto. Allons maintenant à St-Damien pour y voir la pauvreté franciscaine dans toute sa primitive perfection." Et nous voilà bientôt descendant la route rocailleuse bordée d'oliviers qui mène au vénéré sanctuaire ; cette route parcourue si souvent par saint François durant sa vie, et qu'il parcourait pour la dernière fois quand on transporta ses restes de Ste-Marie des Anges.

Attiré là par une impulsion divine, François alla s'y prosterner devant une peinture byzantine où Notre Seigneur était représenté en Croix. Il le regardait tendrement tout en priant, et ses yeux se mouillèrent de larmes, lorsqu'une voix, semblant venir de la sainte image, fit retentir ces mots à son oreille : " François, ne vois-tu pas que ma maison tombe en ruines ? Va donc et mets-toi à la réparer—Bien volontiers, Seigneur," répondit François tout tremblant, et sans trop savoir ce qu'il disait. François s'était déjà senti attiré vers Dieu : mais c'est en ce moment surtout que Dieu répondait à son *Quid me vis facere ?* Dieu lui donnait un rôle ; cependant François ne comprit pas tout d'abord. " Dieu, en lui montrant sa maison ébranlée, voulait, dit Bossuet,

entendre cet ouvrage qu'il a fait au milieu de nous, et qui, ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, Jésus-Christ et son Eglise." François les entendait, lui, dans le sens matériel. Aussi, se mit-il à travailler à la reconstruction du temple dilapidé. Chargeant un cheval des étoffes de son père, il courait à Foligno vendre cheval et marchandises, et rapportait l'argent au desservant de l'église. Il répéta plusieurs fois ces largesses, et lorsque l'humble prêtre les refusait, il jetait l'argent sur une fenêtre et s'en allait.

Or, l'intérieur de St-Damien est resté tel que saint François l'a fait réparer. Les murs sont nus, et l'on y voit le rapièçage de la maçonnerie grossière à laquelle François travailla de ses mains, et dont il transporta les pierres dans le pan de son habit. L'étroite fenêtre grillée où il jetait l'argent de son père est encore là. Le crucifix qui lui parla a été transféré au monastère des Clarisses, où repose le corps de leur glorieuse fondatrice, sainte Claire, qui s'était laissée gagner à l'amour de Jésus et de la divine pauvreté, par exemple de son saint concitoyen, et devait donner, elle aussi, à l'Eglise une nouvelle postérité. Mais à la place de ce crucifix on en a mis un autre, presque contemporain de saint François. La tradition dit qu'il a été sculpté de la main des anges.

" Regardez, me dit l'aimable jeune frère Remontrant, un vrai type de *Fra Angelico*, regardez l'admirable expression de ce Christ. Vue de droite, sa figure est agonisante ; en face, elle semble expirante, et à gauche, elle porte l'empreinte de la mort." Le trésor des reliques contient l'ostensoir en albâtre dont sainte Claire

se servit pour chasser les Sarrasins sous Frédéric II : le bréviaire de sainte Claire, un manuscrit du Frère Léon, un des compagnons de saint François, admirablement conservé, la cloche de la chapelle qui appelait les Sœurs à la prière, et la croix pectorale de saint Bonaventure, le Docteur Séraphique. Tout ici respire la nudité franciscaine dans sa primitive observance : on s'y dirait encore au temps de saint François et de sainte Claire. Voici le chœur où la vierge réunissait ses compagnes pour l'office divin ; ce sont les mêmes stalles et le même lutrin ; voici l'oratoire de la sainte, avec son autel, un bloc de pierre ; et la custode où elle déposa la Sainte Eucharistie après s'être présentée par cette porte toute voisine aux Sarrasins épouvantés ; voici l'endroit où saint François se cachait quand son père le poursuivait, irrité et désolé de voir son fils bien-aimé se livrer à ce qu'il regardait comme une folie. Plus loin, l'infirmerie de sainte Claire, le jardin qu'elle cultivait de ses mains, l'endroit où elle mourut, la chambre de sa sœur, sainte Agnès. Nous voici dans le réfectoire de sainte Claire, qui sert toujours aux Frères Remontrants, desservants de cette maison. Les stalles, les bancs, les portes, tout y est resté dans le même état que du vivant de la sainte. Tout y respire la plus grande pauvreté. A l'extrémité d'une table est marquée par une croix la place occupée par sainte Claire ; à côté se trouve l'armoire où elle multipliait l'huile, le pain et le vin.

O sainte et aimable pauvreté, richesse et orgueil de saint François et de ses frères ! tu as excité, toi aussi, la convoitise des nouveaux maîtres de l'Italie ! Au nom des libertés modernes, on s'est emparé brutalement de

ce berceau de la famille franciscaine, de ce " nid de colombe, de ce trou dans le rocher " où François avait placé à l'abri l'amante du Divin Maître. Et pourtant, les Frères qui en avaient été chassés y sont revenus aujourd'hui, et la Pauvreté y fleurit et y sourit comme aux jours de saint François. Comment cela ? Grâce à la générosité délicate d'un anglais converti, dont le nom resta longtemps inconnu, mais que la reconnaissance des humbles moines ne saurait plus laisser dans le secret. Cet illustre bienfaiteur de la famille franciscaine, qui n'a pas voulu les laisser privés du précieux héritage de leur primitive pauvreté, on l'a vu, tout vice-roi de l'Inde qu'il était, présider à Calcutta les conférences de St-Vincent de Paul, et travailler à côté de ses frères aux œuvres de la charité ! Est-il étonnant que le marquis de Ripon ait conservé sa tendresse pour les membres souffrants de Jésus-Christ, lorsqu'il a racheté pour ses héritiers le patrimoine du *glorieux pauvre de Jésus-Christ ?*

***

—L'âme toute remplie de ces grands et touchants souvenirs, je me dirige tout pensif vers mon logis, après avoir dit bonsoir au guide bienveillant qui se plaisait à me faire voir tous les trésors de la famille franciscaine.

Au souper, je n'étais pas seul. L'Américain arrivé le matin avec moi, mangeait vis-à-vis de moi tout un menu de viandes diverses, en dépit de l'abstinence du

samedi encore observée dans toute l'Italie, en vertu du précepte ecclésiastique, "ni le samedi mêmement."—Ce n'était donc pas un fils soumis de l'Eglise, puisque domicilié depuis longtemps à Rome, il devait connaître la loi, et partant l'observer. Hélas! je m'aperçus à sa conversation qu'il était encore pis que cela: un positiviste et un naturaliste. Il n'avait qu'un léger bagage intellectuel, et, dans l'étalage de ses idées, le fond de sa pacotille était vite trouvé.—Il croyait, comme quelques positivistes, au perfectionnement progressif et indéfini de l'humanité, au privilège de contribuer, chacun dans sa mesure, au bonheur futur du genre humain, sans autre récompense que la perspective de "cet ombrage que nous devront nos arrière-petits-neveux." Puis, par une contradiction inconcevable chez tout autre qu'un halluciné, il vantait l'antique civilisation d'Egypte, "dont toutes les civilisations modernes, disait-il, ne sont que de pâles imitations." L'Eglise, d'après lui, avait fait son temps, et contrairement à la loi inexorable de l'évolution, s'en allait en ruines devant les progrès du 19e siècle et de l'humanité en général. "D'ailleurs, je l'ai déjà prédit, ajoutait-il, au cardinal Antonelli, quand on inaugura le premier chemin de fer de Cività-Vecchia à Rome. 'Eminence, voilà un chemin de fer qui tuera l'Eglise.'—"Tiens, lui dis-je, c'est drôle, autre pays, autres mœurs; ce qui nuit un peu à l'universalité de votre principe. Au Canada, il y a des prêtres qui font construire des chemins de fer, et l'Eglise n'en fait que se porter mieux, et les curés aussi."—Comme vous le voyez ce n'était pas le loup, que ce philosophe; il n'avait lu que des articles de revues, et n'avait pas même su

les digérer. Aussi je le laisse bientôt aux douceurs de son cigare et de son *Harper's Magazine*, et je me retire dans mon appartement.

—Il était déjà nuit, et pourtant je n'avais nul besoin de lampe pour me guider dans ma chambre ; car la pleine lune versait à flots sa lumière brillante par les deux fenêtres entr'ouvertes. Je me dirige vers un balcon pour jouir des splendeurs d'une de ces nuits ombriennes, si justement appelées *glorieuses* par les artistes et les poëtes, et pour contempler le ravissant panorama qui se déroule sous mes yeux. Au-dessus de moi, et prolongeant vers la gauche ses tortueux replis, la chaîne imposante des Apennius, aux cîmes argentées par les rayons de la lune. A droite, entourant la colline d'Assise comme un long et gracieux ruban d'argent, le lit desséché du Chiascio, qui donne son nom à la ville.—Hiver et printemps torrent impétueux, il sert en été de chemin pour les voitures et les piétons.—En face, Sainte-Marie-des-Anges, où les esprits célestes et la Reine du ciel recueillirent le dernier soupir de l'angélique patriarche. Plus loin, le monastère de Rivo-Torto, le premier endroit où il réunit ses frères ; plus loin encore et presque à l'horizon, où la ligne blanche du Tibre se déroule, se dressent fièrement les tourelles de Pérouse ; et puis, sur les flancs de la colline que domine le balcon où je me tiens, les bosquets d'oliviers aux troncs fantastiquement noués, et dont le feuillage pâle contraste avec la sombre chevelure des cyprès.—Jamais clair-de-lune ne m'avait paru aussi ravissant, tant la limpidité de l'atmosphère italienne augmente l'éclat de l'astre de la nuit. C'est par une nuit semblable que saint François,

dans un élan d'amour et de reconnaissance, a dû s'écrier : " Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles ! Vous les avez formées dans les cieux claires et belles ! "

***

— Les cloches du couvent sonnent l'Angelus du matin. Par-dessus les montagnes vient l'aube. Un flot de lumière, pâle d'abord, puis orange foncé, annonce *Messer lo frate Sole.* Le bêlement plaintif des agneaux et le chant aigu du coq invitent au réveil ; et le doux matin, *notre frère,* et *notre sœur,* la brise, comme dans le *Cantique de la Créature,* ce doux chant archaïque de saint François, entonnent les louanges de Dieu et remplissent de joie la naissance du jour.

— A six heures, j'étais rendu dans le sanctuaire de la Basilique, et bientôt après, je célébrais la sainte messe au tombeau même de saint François. Avec quel soin jaloux le bon frère Elie n'a-t-il pas fait garder les restes de son Père vénéré ! Ses ossements bénis reposent derrière cet épais grillage de fer, dans une urne de pierre calcaire entourée d'une épaisse muraille de travertin.

Jamais main sacrilège n'a su les atteindre.—Jamais la rapacité des pillards du moyen-âge, souvent plus avides d'enlever les reliques des Saints que les richesses matérielles, n'a pu violer le tombeau du Saint. Depuis 1230 jusqu'en 1818, les dépouilles sacrées du Patriarche n'y furent pas dérangées. A cette dernière date, on en

fit la reconnaissance, et aujourd'hui, on distribue aux pèlerins, comme une faveur, des parcelles de la poussière recueillie à cette occasion sur le tombeau.

Que d'illustres et saints personnages sont venus ici demander l'humilité à celui qui, par conviction de sa bassesse, ne voulut jamais consentir à recevoir le sacerdoce ? Que de Papes, de Saints et de Rois se sont succédé dans ce sanctuaire trois fois béni ! C'est Grégoire IX qui en pose la première pierre ; c'est Innocent IV qui le consacre, et qui y canonise saint Stanislas, évêque de Cracovie, en Pologne ; c'est saint Bonaventure, et plus tard saint Joseph Copertino, qui y laissent la mémoire de leurs prédications, de leurs miracles et de leurs vertus.

C'est le Pape Martin IV, qui y choisit sa sépulture à côté du glorieux Saint, et au milieu de ses compagnons et de ses fils, les Bienheureux Bernard, Sylvestre, Guillaume et Jean d'Angleterre, Electus, Valentin, Masseo, Rufin, Ange de Rieti, Frère Léon, son compagnon sur l'Alverne, et tant d'autres.

Comment quitter ces lieux bénis sans m'enrôler sous la bannière du *Gonfalonier du Christ*, sans entrer dans le tiers-ordre de saint François ? Le P. Falinski reçoit mon admission au noviciat des tertiaires, puis, il me donne le baiser de paix en me disant : " Vous êtes maintenant mon frère."

***

—Un jeune professeur du Séminaire d'Assise, que j'ai rencontré à Saint-Damien, accompagné de deux ou trois petits séminaristes, vient me prendre pour me faire voir les autres merveilles de la ville, et me conduire jusqu'au Mont Subasio, où séjourna si longtemps saint François. Sans nous arrêter à l'endroit de l'ancien Forum, pour examiner l'*Ara Massima*, traversons la place publique où s'élève l'antique temple de Minerve, antérieur à Auguste et aux influences de l'architecture romaine, aujourd'hui église de la Sainte Vierge, avec son beau péristyle corinthien parfaitement conservé, et reproduit dans une des fresques de Giotto.

Nous voici à *Santa Maria Novella*. Cette église n'est ni plus ni moins que la maison paternelle de saint François, devenue aujourd'hui un vénérable sanctuaire. A deux pas se trouve l'étable où il naquit, comme son divin Maître, dans la pauvreté et l'humilité. La piété des chrétiens l'a convertie en chapelle. Au-dessus de la porte de Santa Maria Novella, on lit cette inscription :

Facta Dei templum
Francisci tecta parentum ;
Carcer ubi est passus
Vincla paterna manus.

« Voici la maison des parents de François, changée en temple ; le cachot où il fut enfermé par la main

paternelle." On voit encore, en effet, l'endroit sous l'escalier où Pierre Bernadone emprisonnait son fils qu'il croyait insensé, et où sa tendre mère lui apportait quelque soulagement. La chambre où dormait saint François enfant est devenue une chapelle. Au-dessus du maître-autel, un tableau de Permei reproduit la vision suivante. Dans la nuit qui suivit l'héroïque dévouement de saint François envers un malheureux cavalier qu'il revêtit de ses propres habits, le Christ lui apparut, et lui montra un château décoré d'armoiries et de bannières portant l'image de la croix, symbole de ses futures conquêtes.

A quelques pas plus loin s élève la basilique de sainte Claire, due au crayon de Fra Filippo di Campello, disciple de l'architecte qui dessina le plan de la basilique de saint François. La beauté des lignes et la solidité de la construction, le goût des ornements, la belle rosace de la façade avec ses élégantes sculptures et ses 96 petites colonnes, attestent l'influence de Lapo. Giotto et son école avaient couvert de fresques les murs de cette basilique ; mais un goût barbare, ennemi du 14e siècle, a badigeonné tous ces chefs-d'œuvres, et il ne reste plus que de rares figures de Cimabue, de Giotto et de Giottino pour faire regretter la disparition du reste. En descendant un escalier, on entre dans une crypte où se trouve, derrière une grille, le corps de sainte Claire, tout revêtu de ses habits religieux. On y vénère aussi le crucifix de Saint Damien, qui invita saint François à travailler à la réédification de l'Eglise.

En se rendant à la cathédrale d'Assise, on passe près de l'évêché. C'est là que François, sur les instances

de son père indigné, renonça en présence de l'évêque à tout droit à l'héritage paternel. Cette renonciation faite, il se dépouilla de ses habits pour n'avoir plus rien qui fût à lui, et dut recouvrir sa nudité d'une chape épiscopale. Saluons avec respect l'imposante statue du saint, mémorial du 6e centenaire, due au ciseau de Dupré, ce sculpteur français par le nom, mais florentin par le génie artistique.

Nous voici en face du Duomo ou de la basilique dédiée à saint Rufin, premier évêque d'Assise, qui fut martyrisé en 238. Au milieu du 11e siècle, l'évêque Ugon ou Hugues remplaça un vieil oratoire pour une église plus vaste, dont on voit encore les restes sous la basilique actuelle, œuvre de Jean de Gubbio, terminée en 1140, un siècle après l'église d'Ugon. La façade en est particulièrement belle, avec les élégantes sculptures des portes, la superbe tour du clocher, les corniches et les frises de l'abside. A l'entrée de la basilique se trouvent les fonts baptismaux. C'est là que François reçut le baptême, ainsi que sainte Claire, et sainte Agnès sa sœur. On voit encore la pierre sur laquelle un mystérieux étranger laissa l'empreinte de son genou, après avoir tenu François sur les fonts. C'est ici que fut baptisé l'empereur Frédéric II.

Resté orphelin, il fut élevé dans cette ville par Conrad, comte d'Assise, sous la tutelle du Pape Innocent III. Hélas ! combien différente devait être la carrière de ces deux hommes, François et Frédéric, le Saint et l'Empereur ! Et pourtant tous les deux devaient être conquérants. François, avec le glaive de la parole de Dieu et les armes de la pénitence, devait conquérir à

l'Eglise de nombreux enfants ; l'autre, orgueilleux et insubordonné comme Lucifer qui l'inspirait parfois, devait porter une main sacrilège sur l'arche sainte, usurper le patrimoine de saint Pierre, et contrister le cœur paternel de ses successeurs.

Il devait donner le signal de ces luttes interminables, qui sous le nom de *guerres des Guelfes et des Gibelins*, devaient affliger l'Eglise et désoler la face de l'Europe. Tour à tour excommunié et pardonné, il devait tantôt guerroyer contre les Musulmans, tantôt contre les défenseurs du Pape ; puis il devait assiéger Assise même, son berceau, avec des hordes de Sarrasins, ceux-là même que sainte Claire terrassa avec son bouclier eucharistique. Reconnaissons toutefois qu'il respecta la mémoire du saint qui fut baptisé aux mêmes fonts que lui. La basilique et le tombeau de François furent respectés par ses hordes païennes, et il choisit la basilique, pour y ensevelir sa seconde femme Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem.

Sous le maître-autel repose le corps de saint Rufin, dont un tableau merveilleux représente le martyre. Un autre autel à droite, contient les restes bénis de saint Vital.

***

Nos pèlerinages dans la ville d'Assise sont terminés. Nous sommes allés prier au berceau de cet enfant qui devait être si grand parmi les fils des hommes ; nous avons vu le tombeau glorieux du Patriarche ; nous

avons visité les fonts où il reçut le baptême, l'église qu'il répara de ses mains, le lieu où il se fit pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, les rues et les places de la ville qu'il avait tant de fois parcourues, d'abord en gai chevalier, puis en pauvre mendiant, poursuivi comme un insensé par la foule qui avait tant de fois acclamé le brillant et joyeux troubadour.

Demain, avant de dire adieu à Assise, nous irons méditer sur sa mort précieuse à la basilique de Notre-Dame-des-Anges.

Aujourd'hui, éloignons-nous du bruit de la cité, pourtant bien silencieuse comparée à ce qu'elle était jadis. Allons sur la montagne *del Subasio*, pour nous rappeler les austérités de saint François, et de ses pauvres compagnons. En sortant par la porte des Capucins, lisons sur le fronton ces paroles vénérables ; c'est la dernière bénédiction que François mourant adressa à sa ville bien aimée. " Que le Seigneur te bénisse et te conserve ; qu'il te montre sa face et aye pitié de toi ; qu'il tourne vers toi son visage, et te donne la paix. " La route que nous suivons n'est bonne que pour les ânes ou les piétons : le printemps elle sert de passage aux neiges fondues qui descendent de la crête des Apennins ; c'est un torrent desséché dont le lit est jonché de cailloux roulés. Nous gravissons lentement ce sentier rocailleux. Les flancs de la montagne deviennent de plus en plus dénudés ; les oliviers ont disparu.

Arrêtons-nous et jetons un regard en arrière pour jouir du coup-d'œil. Au-dessous la vaste plaine de l'Ombrie s'étendant à perte de vue ; sous nos pieds, Assise, avec ses maisons groupées aux flancs des rochers comme un

essaim d'abeilles, et couronnée de sa fière citadelle, œuvre de Paul V. et témoin de tant de vicissitudes. Mais avançons toujours ; car il faut que nous revenions avant la nuit, et les couchers du soleil sont brusques en Italie. A mesure que l'on monte, la désolation s'accentue d'avantage ; c'est un désert jonché de pierres arides, à peine ça et là un brin d'herbe jaunie, pas un arbuste pour varier le paysage. Un sentier tortueux et abrupt ; plus haut, une croix ; puis, tout à coup, un ravin profond. Un détour, et par-dessus une basse muraille, nous voyons, niché sur le flanc de la montagne, et enveloppé d'un manteau de sombre feuillage, un petit groupe de constructions en pierre, tout au bord du précipice. C'est le monastère *delle Carceri* ou *Ermitage des Prisons*, ainsi appelé à raison de son aspect sévère, et de l'austérité que nous prêche tout ce qu'on y voit. Le vieux *Padre*, qui seul garde l'ermitage, vient à notre rencontre. Il nous montre en passant le puits qui jaillit à la prière de saint François, puis il nous conduit à la chapelle et à l'oratoire, pour nous y montrer le crucifix en bois dont le saint se servait dans ses prédications, et l'image d'une. Madone fort vénérée. " C'est ici, me dit mon bienveillant *cicerone*, que ma grand'mère apporta dans ses bras un enfant mourant. Elle l'offrit à la sainte Vierge et la pria de lui rendre la vie. Il y a de cela 83 ans. Cet enfant, qui est mon oncle, vint plus tard ici célébrer sa première messe en honneur de la Madone, et il est encore curé de la cathédrale d'Assise."

Un escalier étroit qu'il faut descendre presque en rampant, nous conduit à l'endroit où saint François consacrait au sommeil les rares instants qu'il dérobait

aux œuvres et à la prière. C'est une pierre nue, avec un morceau de bois pour tout oreiller. A deux pas, et recouvert d'une pierre percée à jour, est l'abîme où le démon alla se précipiter, furieux d'avoir tenté inutilement le serviteur de Dieu. La pierre porte l'inscription suivante : *Inspector, istàc ad Tartara Satanam à Divo Francisco repulsum tene memoriam.* " Passant, rappelle-toi qu'ici saint François rejeta Satan aux enfers." Le *Padre* nous conduit au réfectoire construit par saint Bernardin de Sienne, qui agrandit le monastère. Les séminaristes avaient apporté un *fiasco di vino bianco* de la dernière feuille, et un panier de marrons rôtis, et nous faisons honneur à cette bonne chère monastique, car l'air vif des Apennins nous a donné appétit.

Les flancs du ravin sont creusés comme un rayon de miel par les cellules des compagnons de saint François. C'est ici que les Bienheureux Bernard de Quintavalle, Ægidius, Masseo, Rufino, André Cacioli et Antonio da Stroncone se livraient à la contemplation sous les yeux de leur séraphique maître. La cellule de ce dernier surtout est remarquable : c'est un *tunnel* tortueux à travers lequel on se traîne à genoux. Vers le milieu, il y a une niche usée dans le roc par les coudes du solitaire. Chose merveilleuse, ce ravin profond, qui a dû être creusé par les eaux torrentielles qui inondent durant l'hiver et le printemps les flancs des Apennins, et qui en est le passage naturel, est parfaitement à sec tout le long de l'année. Il en est ainsi depuis que saint François pria Dieu de détourner le cours du torrent pour avoir troublé le recueillement de ses frères. On y compte si bien que le vieux gardien *delle Carceri* a converti le

lit du torrent en jardin potager. Il arrive pourtant quelquefois que l'eau s'y précipite. C'est alors le signal de quelque malheur pour Assise; les autorités de la ville en sont immédiatement prévenues, et on institue sur le champ des prières publiques pour détourner le fléau. La dernière fois que le torrent coula, ce fut à l'époque de la violation du domaine de saint Pierre par les Garibaldiens. Un pont en pierre d'une seule arche traverse le ravin : à une des extrémités, reverdit encore un arbre, un chêne-vert. C'est celui où se percha un jour l'auditoire ailé de saint François, alors qu'il prêcha aux petits oiseaux ces choses admirables : " Mes frères les petits oiseaux, ou vous devez singulièrement louer votre Créateur et l'aimer toujours ; car il vous a donné des plumes pour vous couvrir, des ailes pour voler, et tout ce qui vous est nécessaire. Il vous a faits nobles entre tous les ouvrages de ses mains, et vous a choisi une demeure dans la pure région de l'air. Et sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner, sans vous laisser aucune sollicitude, il vous nourrit et vous gouverne." A ces mots, les oiseaux, se redressant à leur manière, commencèrent à battre des ailes. Mais, lui passant au milieu d'eux, allait et venait, et les effleurait du bord de sa robe. Enfin il les bénit, et faisant sur eux le signe de la croix, il leur permit de s'envoler. Tel est le naïf récit des *Fioretti* ou *Petites Fleurs* de saint François, emprunté aux témoignages de saint Bonaventure et de Thomas de Celano.

***

Le lendemain matin, après une dernière messe célébrée au tombeau du Patriarche, et une dernière accolade à l'excellent Père Falinski, je descends la route poudreuse qui mène à la gare. Il me reste encore une heure ou deux avant le passage du train. C'est le temps que j'ai réservé pour la visite de la Portioncule et de la Basilique de N. D. des Anges.

Saint Bonaventure, en parlant de cet endroit béni dit que l'homme de Dieu l'aima pardessus tous les lieux du monde.— C'est ici, en effet, le berceau de l'Ordre des Mineurs, puisque François y entendit sa vocation à la perfection évangélique. Ce fut durant une messe en l'honneur des Saints Apôtres. " Vous ne posséderez ni or ni argent, disait l'Evangile, vous n'aurez pas deux habits, vous ne porterez ni souliers ni bâton." " C'est ce que je désire, dit François, rempli d'une sainte allégresse. C'est ce que je veux de tout mon cœur." Et il se déchausse à l'instant, jette loin de lui son bâton et sa bourse, ne garde qu'une seule tunique, et se ceint d'une corde. Il attire à lui de fervents disciples, amoureux comme lui de la sainte pauvreté, il leur distribue l'univers qu'il divise avec le signe de la croix, et les envoie, comme Celui qui l'avait envoyé, convertir le monde. Le grain de sénevé était déposé dans une terre féconde; les sueurs de François et de ses compagnons devaient l'arroser, et le Divin Maître devait donner au grand

arbre cette merveilleuse vitalité, que tous les siècles et tous les pays ont connue et bénie

C'est encore ici que naquit la famille des pauvres vierges, dont sainte Claire fut la mère et le modèle. Qui ne se rappelle le repas angélique que la vierge d'Assise et ses compagnes y prirent avec le Père Séraphique ? Pour toute nourriture saint François leur parla de la bonté de Dieu, mais si suavement, si saintement, si profondément, que tous les convives furent ravis en extase.

C'est ici que François reçut l'ordre de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, de forcer le trésor des indulgences, pour obtenir du chef de l'Eglise cette faveur jusque-là inouïe, du *Pardon.*

C'est enfin de ce lieu bien-aimé, que François mourant, levant sa main stignatisée, bénit sa ville natale, et prophétisa que par elle beaucoup d'âmes seraient sauvées, et que beaucoup d'entre ses enfants seraient élus au royaume de la vie éternelle.

Entrons dans la superbe basilique qui protége aujourd'hui sous son dôme élevé l'humble chapelle de la *Portioncule.* La piété et la munificence des Papes et des Souverains l'ont enrichie et ornée à l'envi. Saint Pie V en a ordonné la construction, et Grégoire XVI l'a fait relever des ruines du tremblement de terre de 1832. Elle aussi, nous prêche la pauvreté franciscaine, la modeste chapelle, avec ses humbles proportions et ses murs restaurés par saint François sur l'ordre de Dieu. Elle nous rappelle la générosité des fils de saint Benoit qui la cédèrent aux Frères Mineurs : elle nous invite à profiter du merveilleux Pardon accordé sur la prière de

saint François, à tous ceux qui y entrent le cœur contrit et humilié, ayant satisfait aux conditions ordinaires des indulgences. Aussi, nous hâtons-nous d'y passer et repasser pour multiplier le *toties quoties*. A peine avons-nous le temps d'examiner le tableau dont le pieux peintre allemand Overbeck a orné la façade. Il parait, d'ailleurs, que ce n'est pas un chef-d'œuvre. Il faut pourtant vénérer le cordon de saint François, visiter la cellule où il couchait, la chambre où il mourut, et cueillir des feuilles du *rosier miraculeux*, qu'on dirait tachetées de gouttes de sang. C'était jadis un buisson d'épines ; le Saint s'y roula pour éteindre le feu d'une violente tentation ; depuis ce jour il n'y croit que des roses, et elles sont sans épines.

Un trait, avant de finir. Je le trouve dans les délicieuses *Fioretti* ou *Petites Fleurs* de saint François. Il nous révèle deux grands caractères de son ordre ; l'amour de la pauvreté et la simplicité.

Frère Ginepro s'étant rendu à Assise pour les fêtes de la naissance du Christ, méditait profondément devant l'autel du couvent richement orné et paré pour la circonstance. Sur la demande du sacristain, qui voulait aller " prendre une bouchée, " il reste pour garder l'autel.—Une pauvre femme se présente et lui demande l'aumône au nom du Christ. " Attendez un peu, lui dit Fr. Ginepro : je vais voir si je peux vous trouver quelque chose sur cet autel si richement orné. " Or il y avait une frange d'or artistement travaillée, avec des clochetons d'argent d'une grande valeur. " Evidemment, dit le Frère, les clochetons sont du superflu, " et d'un coup de couteau il les détache de la frange pour les donner à

la mendiante. Le sacristain, réfléchissant tout-à-coup sur la charitable manie du Fr. Ginepro, interrompt brusquement son déjeûner, et arrive juste à temps pour constater la disparition de ses précieux clochetons. Il accable le pauvre Frère de reproches amers, et cherche en vain par la ville son trésor disparu. Furieux de n'avoir rien découvert, il va dénoncer au Général de l'ordre le malheureux Frère. " Ce qui m'étonne surtout, dit le Général, c'est qu'il n'ait pas tout donné, frange et appendices ; mais je saurai le corriger. "

— Il réunit tout le chapitre, fait comparaître Fr. Ginepro, et devant tous les moines rassemblés, lui reproche durement sa conduite. Le bon Général s'emporta au point d'avoir la voix enrouée. Fr. Ginepro accepta en silence la correction, et songea moins à son humiliation, qu'aux moyens de guérir l'enrouement de son Général. Quoi qu'il se fit déjà tard, il va dans la ville commander un mélange de beurre et de farine, et revient à une heure fort avancée. Son écuelle d'une main et une chandelle de l'autre, il se présente à la cellule du Général, et frappe doucement à la porte. Le Général ouvre : " Qu'est-ce qu'il y a ? " demande-t-il. " Mon Père, répond l'humble Frère, quand vous m'avez aujourd'hui reproché mes défauts, je me suis aperçu que vous aviez la voix toute rauque et fatiguée. Mangez ce bon mélange ; je l'ai fait faire exprès pour vous. " " Ce n'est pas à pareille heure qu'on vient déranger ses frères, répondit le Général irrité ; allez-vous en avec votre farine et votre beurre, et laissez-moi dormir en paix. " Fr. Ginepro voyant que ses instances ne servaient à rien, dit naïvement au Général : " Mon Père, puis-

que vous ne voulez pas manger cet excellent mélange que j'ai fait faire pour vous, faites-moi au moins le plaisir de tenir la chandelle, afin que je le mange moi-même." Le Général touché de sa docilité et de sa simplicité, lui répondit : "Eh bien ! puisque tu le veux, mangeons-le ensemble." Et ils se mirent à manger cette écuelle de farine et de beurre, et ils furent rassasiés par la dévotion et la charité fraternelle plutôt que par la nourriture corporelle.

***

—Je croyais, MM., avoir trop tardé à vous présenter ce modeste travail. J'avais presque honte de répondre si tard à votre bienveillante invitation. * Mais voici qu'une très heureuse coïncidence vient racheter ma faute et réclamer votre indulgence. Janvier n'est-il pas, de tous les mois de l'année, celui qui nous parle le plus éloquemment de saint François ? Dès ses premiers jours, la dévotion à l'Enfant Jésus, popularisée par son grand serviteur, nous réunissait avec les bergers et les rois autour de la crèche de Bethléem ; récemment, nous saluions avec l'Eglise le nom de Jésus, "doux cantique à l'oreille, miel incomparable à la bouche, et au cœur nectar céleste." Comme l'agneau dressé par saint François, avec le ciel, la terre et les enfers, nous fléchissons

* Ce travail a été lu devant le *Cercle Littéraire* de Lévis au mois de Janvier, 1887.

le genou au nom de l'Agneau Divin. Et vers la fin de ce mois, ne verrons-nous pas briller au firmament de l'Eglise un autre François, héritier du nom et des vertus de son séraphique patron ?

Un mot pour terminer. Il est de Gui d'Arezzo. C'est le père de la musique saluant le chantre de l'amour divin : " O François, s'écrie-t-il :

" Le monde était aveugle ; tu l'as fait voir.
Lépreux ; tu l'as purifié.
Mort ; tu l'as ressuscité :
Descendu aux enfers ; tu l'as fait monter aux cieux."

NOTRE-DAME DE LA SALETTE

—

C'est la mi-octobre. Les vacances vont bientôt finir En route, étudiants catholiques, Rome nous rappelle ! Elle nous rappelle au foyer de la lumière, elle nous rappelle aux tombeaux glorieux des apôtres Pierre et Paul, de ses saints et de ses martyrs, pour nous y faire répéter, comme des enfants aux genoux de leur mère, l'acte de foi chrétienne qui fortifie et qui sauve.

Quittons donc les riants côteaux de la Suisse, avec leurs vignes chargées de fruits mûrs, ses lacs bleus aux mirages enchanteurs ; quittons aussi ces pittoresques

hameaux de la Savoie, nids d'aigle placés sur des crêtes alpestres, d'où nous pouvions contempler le ciel de si près. Disons adieu, peut-être pour la vie d'ici-bas, à ces étrangers d'hier, qui aujourd'hui et pour toujours sont devenus nos frères et nos amis, et nous ont fait oublier que " l'exilé est toujours seul."

Et nous, de nous ceindre les reins, de prendre nos bâtons de voyageurs, et, forts du banquet de l'Agneau divin, de nous mettre en route pour la " terre promise." Réunis d'abord à Annecy, près du tombeau de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, nous prions l'aimable docteur et sa vertueuse fille spirituelle, de nous apprendre à aimer Dieu comme eux l'ont aimé. Puis, le rapide " Allobroge " nous promène sur le joli lac d'Annecy, et nous débarque à Menthon, au pied de la colline que couronnent fièrement les bastions et les tours crénelées du château paternel de saint Bernard. Sa famille y est encore, héritière des traditions de sainteté qu'il leur a léguées. Sa chambre y est devenue une chapelle et un lieu de pèlerinage. On y voit la fenêtre par laquelle le jeune Bernard se déroba à la tendresse de ses parents pour aller fonder l'hospice du Grand Saint-Bernard, monument éternel de sa charité envers ses frères.

Pour aller en ligne droite d'Annecy à Grenoble, il n'est pas nécessaire de passer par Chambéry et la Grande Chartreuse. Mais qui nous blâmera d'avoir pris le chemin des écoliers pour aller saluer la maison de saint Bruno, et sa chapelle au milieu des neiges ; d'avoir entendu *Matines* à une heure de la nuit où tout le monde est enseveli dans le sommeil, et *Laudes* au mo-

ment où la nature s'est tue depuis longtemps déjà pour laisser parler les chartreux qui publient les louanges de Dieu ?

De Grenoble à Corps, route des plus agréables et des plus pittoresques : vallée où serpente l'Isère, lacs de Laffrey, gorge profonde où l'on descend en quittant la Mure, pics arides dominant des côteaux tapissés de forêts au feuillage varié des mille teintes de l'automne. Et pourtant, ce n'est pas un voyage de plaisir que nous faisons, car, dans une course de 63 kilomètres en voiture, la poésie traîne de l'aile longtemps avant le terme ; et puis, notre retour à Rome doit être un pèlerinage continu. Non, nous allons à la Salette pour nous recommander tout entiers, nous et les nôtres, à la Reine du ciel, pleins de confiance qu'elle ne renverra pas, le cœur et les mains vides, des enfants qui viennent de si loin pour la voir. Aussi, rendus à Corps vers la tombée de la nuit, nous voulons gravir sans tarder les 12 kilomètres du chemin qui mène au sommet de la *Sainte-Montagne*. Les plus fervents montent à pied. Un seul, à qui il manquait, sans doute, les conditions requises d'après la Psalmiste pour gravir lestement la *Montagne du Seigneur*, se voit dans l'humiliante nécessité de confier à une bête de somme le poids de ses iniquités, et de faire l'ascension à dos de mulet. Il est déjà nuit depuis une heure quand le sommet est atteint, et de plus, un brouillard épais nous dérobe la vue des étoiles. La route paraît plus longue à nos cœurs avides de saluer l'auguste sanctuaire, et nous craignons de n'avoir pas pris le bon chemin, quand tout à coup, au détour d'un rocher, brillent à nos yeux les lumières du couvent,

comme dans la nuit obscure brille l'*étoile de la mer* aux yeux du marin. Chacun récite le *Magnificat*, et bientôt nous frappons à la porte du couvent, où, comme dit la chanson populaire canadienne,

.....Nous attend un bon souper,
Et un bon lit pour nous coucher,

sans parler du feu de cheminée, pour éviter le refroidissement.

Bientôt après sonne la prière du soir, et nous nous rendons tous à la basilique pour assister à ce touchant exercice, et pour offrir nos vœux à Marie. Rien de beau, rien de pénétrant comme cette réunion des membres d'une famille chrétienne sous le regard maternel de la sainte Vierge ! Les ténèbres mystérieuses du sanctuaire, éclairé seulement par la flamme de quelques cierges et la lueur vacillante des lampes qui brûlent sans cesse en l'honneur de Marie, nous font penser aux catacombes de Rome où nous allions parfois prier, et l'accent vigoureux des élèves de l'école apostolique, qui répondent d'une seule voix à la prière, nous rappelle la ferveur des premiers néophytes. Ces enfants, réunis ici pour la retraite, se destinent à faire plus tard des missionnaires. Ils iront prêcher les grandeurs et les bontés de Dieu et de sa sainte Mère aux peuples des villes et des campagnes ; ou bien, attirés par le zèle apostolique jusque dans les forêts de la Norvége, ils se dévoueront au travail ingrat de la conversion des hérétiques obstinés de ce pays. Comme ils ont l'air modeste, avec leurs bras croisés et leurs yeux baissés ou tournés vers l'autel,

avec leurs petites blouses bleues, comme en portait jadis Maximin ! Comme ils écoutent attentivement debout, le point de méditation pour le lendemain matin ! Puis comme ils chantent avec entrain les strophes sacrées, durant la bénédiction du très saint Sacrement qui se donne ici tous les soirs de l'année ! On sent, à les entendre, qu'ils savent répondre à l'appel du psalmiste : *Laudate, pueri, Dominum.*

Dès la pointe du jour, ceux d'entre nous qui sont prêtres disent la sainte messe, et les séminaristes y communient avec une ferveur inaccoutumée. Après l'action de grâces, on examine en détail les beautés de la basilique. Son érection en cet endroit presque inaccessible à 5400 pieds d'altitude, est à elle seule une merveille. Que de sommes fabuleuses, que de travaux inouïs pour réunir en ce lieu solitaire les matériaux d'un édifice si grandiose ! Il a vraiment fallu le patronage tout puissant de la Reine du ciel pour triompher de tous les obstacles.

A mon avis, la présence de ce monument en pareil lieu est une preuve frappante de la vérité de l'apparition. De même qu'on doit croire des témoins qui se laissent égorger, de même on doit regarder comme solidement fondée une conviction qui fait accomplir de tels prodiges.

L'intérieur de la basilique présente un coup d'œil magnifique, avec ses brillants vitraux qui retracent les scènes de la vie de la sainte Vierge, avec les riches bannières suspendues à la voûte, et les mille et mille ex-voto qui ornent les murs du sanctuaire. Après avoir

admiré longuement toutes ces merveilles, nous nous dirigeons vers les lieux de l'apparition, où un des révérends pères missionnaires vient avec bonté nous raconter les détails de cet événement mémorable.

C'était un samedi des quatre-temps, 19 septembre, 1846. Deux jeunes bergers aussi simples qu'ignorants, Maximin Giraud, âgé de 11 ans, et Mélanie Calvat, âgée de 15 ans, faisaient paître en cet endroit les vaches de leurs maîtres. Après avoir mangé leur dîner, du pain trempé dans l'eau d'une source voisine, ils s'endorment à quelques pas l'un de l'autre. Lorsqu'ils se réveillent deux heures plus tard, leurs vaches ont disparu, et, après un instant de recherche, ils les retrouvent couchées sur le versant de la montagne. Tout à coup une clarté éblouissante frappe d'abord le regard de Mélanie, puis celui de Maximin.

La lumière s'entrouvre bientôt et laisse entrevoir une *Belle Dame* environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde. Elle est assise sur une pierre, les coudes appuyés sur les genoux, et ses mains soutiennent sa tête qui est comme appesantie par la douleur. C'est l'heure des premières vêpres de N.-D. des Sept-Douleurs, où l'Egiise chante par toute la terre : " Oh ! de quelle abondance de larmes est inondée la Vierge Mère ! "

A cette vue les bergers effrayés s'arment de leurs bâtons pour se défendre. Alors la *Belle Dame* se lève, croise les mains sur sa poitrine, et d'une voix douce comme une harmonie du ciel : " Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. " Puis elle se dirige un peu plus loin,

et les bergers rassurés franchissent le ruisseau pour la rejoindre.

" Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit alors la *Belle Dame* en versant d'abondantes larmes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le retenir.

" Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, qui n'en faites pas de cas. Vous avez beau prier, beau jeûner, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

" Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder ; c'est ce qui appesantit tout le bras de mon Fils.

" Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

" Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre, vous n'en avez pas fait de cas. C'est au contraire, quand vous en aviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël, il n'y en aura plus."

La *Belle Dame* annonce ensuite qu'un grand nombre de personnes mourront de famine, que les enfants au-dessous de sept ans seront pris d'un tremblement et expireront entre les bras de leurs parents, que les noix deviendront mauvaises, et que les raisins pourriront.

Toutes ces prophéties se sont réalisées à la lettre et la maladie de la vigne sévit aujourd'hui plus que jamais en France pour attester la vérité de la prédiction.

La sainte Vierge promet d'abondantes récoltes si les hommes font pénitence, elle exhorte les enfants à prier tous les jours, elle déplore encore une fois la profanation du dimanche, l'habitude du blasphême et l'infraction du jeûne et de l'abstinence, puis elle termine son discours par ces paroles remarquables : " Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple." Paroles fécondes qui résument la mission évangélique des deux bergers, devenus apôtres de Marie pour prêcher aux hommes endurcis le châtiment, et aux pénitents, la miséricorde et le pardon ; paroles qui ont réveillé la foi languissante de cette population, converti des millions de pécheurs, provoqué des prodiges de foi et de dévotion, et donné un vif éclat dans le monde entier au culte de la Vierge Immaculée. A chacun des deux enfants elle confia un secret, puis elle disparut lentement à leurs yeux.

Tel est le récit de cette apparition, dans toute sa touchante simplicité, tel qu'on l'a recueilli des lèvres des jeunes bergers. Impossible de douter de son authenticité. Jamais témoins n'ont offert plus de garanties de leur véracité. Les interrogatoires les plus habiles n'ont jamais pu les surprendre en contradiction avec eux-mêmes, ni entre eux. D'ailleurs si l'on peut juger de la cause suivant les effets, comment ne pas attribuer à l'action divine un événement si fécond en fruits de pénitence, en prodiges de miséricorde, en manifestations de foi et de piété ?

Ce récit, nous ne l'entendions pas pour la première fois : depuis longtemps nous l'avions lu, et plusieurs d'entre nous l'avaient recueilli, encore enfants, des lèvres d'une pieuse mère ; mais sur le sol même qu'a effleuré le pied virginal de Marie, près du rocher où elle s'est assise pour pleurer l'ingratitude des pécheurs, et de l'endroit où elle disparut pour remonter au ciel, nous nous sentions émus jusqu'aux larmes. Ces groupes en bronze qui reproduisent les différentes scènes de la vision, les croix qui marquent le chemin parcouru par la sainte Vierge, et cette source devenue intarissable depuis que les larmes de Marie ont coulé, nous font assister de nouveau aux phases de ce drame touchant et sublime.

Encore une prière à Marie, encore une gorgée de cette eau fraîche et limpide qui jaillit à côté du sentier, et nous nous relevons forts et courageux pour continuer notre route vers la patrie du ciel, dont le pèlerinage de la Salette n'est qu'une des étapes. *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput.*

Mais si nous dressons la tête, après avoir écouté les miséricordieuses menaces de la sainte Vierge, ce n'est pas pour les mépriser ou les oublier. Non, c'est pour chanter encore une fois le *Magnificat* de la louange et de la reconnaissance. D'ailleurs nos regards rencontrent partout sur ces fiers sommets qui ferment l'horizon, le signe sacré de notre salut, la croix qui domine le monde malgré les profanations des impies ; et puis ces nuages immaculés que nous voyions tantôt dormir sur la vallée comme des lacs de cristal, se dissipent lentement sous

l'action du soleil, et s'élèvent comme des vapeurs d'encens pour nous inviter, à leur exemple, à rendre honneur et gloire au souverain Dieu, maître et créateur de toutes choses.

Nous nous rappellerons toute notre vie notre pèlerinage de la Salette. Nous redirons tous les jours cette invocation, si pleine de miséricorde et d'espérance : " O Notre - Dame de la Salette, réconciliatrice des pécheurs, priez sans cesse pour nous qui avons recours à vous." Elle retentit sans cesse à mon oreille, comme un écho du ciel, depuis que je l'ai entendu répéter avec ferveur par les *petits missionnaires* de la Salette.

Et d'ailleurs plusieurs incidents de notre retour à Rome étaient propres à réveiller le souvenir de cette prière. En arrivant à Corps nous avons pu voir la pieuse Mélanie dans la modeste maison de sa mère, où elle est venue se reposer quelque peu des fatigues de l'enseignement. Un peu plus tard, quand nous passions à Turin, le vénérable Don Bosco, cet apôtre de la jeunesse, qui donne asile et instruction à plus de 11,000 orphelins, en Italie, en France, en Espagne, et jusque dans la Patagonie, nous accueillait avec une bonté paternelle, heureux de savoir que nous venions de la Salette, dont il a raconté lui-même, dans un pieux opuscule, les merveilles si touchantes.

Nous allions terminer notre long pèlerinage. Nous étions à Lorette, où les anges ont transporté la sainte maison de Nazareth. Dans cette demeure céleste, où " Marie a été conçue sans péché," et où " le Verbe s'est

fait chair et a habité parmi nous," nous nous rappelions plus que jamais la Vierge de la Salette, pour qui "Dieu a fait de si grandes choses," et qu'il se plaît à honorer partout, à Lourdes comme à Lorette, et sur la montagne de la Salette, sur la terre comme au ciel.

LE MONT-CASSIN

PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT BENOIT

Le chemin de fer arrête à San Germano, tout au pied du Mont-Cassin. Il est trop tard, et nous sommes trop fatigués pour gravir à pieds les cinq kilomètres et demi de la montée assez raide qui conduit au monastère. Il reste juste assez de crépuscule pour nous permettre de jeter un coup d'œil sur les ruines de la jadis fameuse cité appelée par Strabon, à raison de sa distance, " la dernière des cités latines," *latinarum ultima.*

Elle remonte à l'antiquité la plus reculée, puisque les Sabins et les Etrusques, qui la possédèrent successi-

vement, l'avaient nommée *Casca*, d'un mot qui, paraît-il, signifie *ancienne*. Les Romains la prirent aux Samnites, l'an 341 avant Jésus-Christ, et lui donnèrent le nom de Casinum. Casinum occupait un site enchanteur, le long de la voie latine, qu'on retrouve à Pompéi, et dont on voit encore ici de larges pierres sillonnées par la roue des chariots romains. La ville était adossée à des collines couvertes d'oliviers, dont Macrobe a vanté l'huile succulente. Les plus opulents citoyens de Rome s'y étaient construit des villas : on y voit encore les ruines de celle que Varron s'était ménagée sur le Vinius, à l'endroit appelé aujourd'hui Monticelli, et dont il nous a laissé dans ses écrits une description détaillée. Mais le monument le plus célèbre de la vieille cité, et qui atteste le mieux sa grandeur passée, est l'amphithéâtre ou Colisée, qu'une matrone romaine, Ummidia Quadratilla, fit ériger à ses frais pour le divertissement du peuple de Casinum. Une arène, des combats, du sang, voilà le legs touchant d'une dame romaine aux pauvres de son quartier, voilà le suprême effort de la charité païenne.

Cet amphithéâtre, moins vaste que ceux de Rome, de Vérone et de Pompéi, n'en a pas moins 792 pieds de circonférence : les murs en sont ornés d'une espèce de mosaïque, et l'on voit encore quelques restes des conduits par lesquels l'eau du Vinius venait inonder l'arène pour les combats navals. Quel magnifique asile madame Ummidia Quadratilla aurait pu faire bâtir avec son argent pour abriter et soulager les malheureux ! Mais c'était plus amusant de les voir mourir sous la dent des bêtes féroces, et le peuple voulait avoir seule-

ment du pain, avec des jeux sanglants comme dessert ; *panem et circenses !*

Mais bientôt la scène va changer. A la loi de l'homicide va succéder la douceur du joug évangélique. Saint Pierre lui-même, si l'on en croit la tradition, viendra faire des prosélytes parmi ces patriciens en villégiature et les légions d'esclaves qui n'existent que pour leur plaisir. Il recueillera ainsi les prémices de cette Eglise de Rome dont il est la pierre fondamentale, et qui doit un jour se proclamer bienheureuse d'avoir été " empourprée de son sang." Il amènera avec lui de Galilée l'évangéliste saint Marc, qu'il établira évêque à Atina, à quelques pas de la superbe Casinum, pour la surveiller avec une sainte jalousie, et y affermir le domaine du Divin Maître. Puis, au 5e siècle, les barbares sous Genséric détruiront de fond en comble la cité des Romains, et saint Benoit, devant y continuer l'œuvre du chef des apôtres, trouvera à son arrivée, en 529, une partie du peuple retombée dans l'ignorance crasse de l'idolâtrie.

. . . . . .

L'abbaye du Mont-Cassin est située dans l'ancien royaume des Deux-Siciles, à peu près à mi-chemin entre Rome et Naples. Elle se dresse majestueusement au sommet d'un mont calcaire de forme conique qui se relie aux Appennins des Abruzzes, et se trouve quasi isolée entre le *Latium* et cette *Campagna Felix* ou *Campagne Heureuse* tant chantée par les Romains.

L'origine de l'abbaye remonte au VIe siècle, puisque saint Benoit, le Patriarche des Moines d'Occident, vint la fonder en 529. Je ne parlerai pas ici de la vie

antérieure de l'illustre saint, ni des circonstances qui déterminèrent son départ de Subiaco. J'espère pouvoir, dans une future causerie, combler cette lacune, en racontant le pèlerinage que j'ai eu le honheur de faire, dans la semaine de Pâques, au berceau même de la famille Bénédictine. Il me suffit de rappeler que, obéissant à l'inspiration du ciel, saint Benoit quitta Subiaco et qu'il vint au Mont-Cassin sous la conduite de deux anges, accompagné de ces deux disciples bien-aimés Maur et Placide, et suivi de trois corbeaux qui recevaient leur nourriture de sa propre main.

La montagne était alors couronnée d'une de ces antiques constructions en grosses pierres cubiques, superposées sans ciment, et connues sous le nom de *Cyclopéennes* ou *pélasgiques*. Ces murs, dont il reste encore d'imposants vestiges, surtout dans le jardin de Sainte-Agathe, formaient l'*Arx*, ou la citadelle de Casinum située au pied de la montagne. Au centre de la citadelle se trouvait un temple fameux dédié à Apollon, et bien que la chose nous paraisse incroyable, 500 ans après la mort de Jésus-Christ, deux siècles après la conversion de Constantin, quasi à la porte de Rome, l'idolâtrie régnait encore sur ces hauteurs. Janus, Vénus et Apollon avaient encore sur le Mont-Cassin des bois sacrés, des idoles et des adorateurs aveugles.

Saint Benoit, tout entier à sa mission providentielle, se mit à l'œuvre sur le champ. Aidé de ses disciples, il prêcha la foi au peuple ignorant de Casinum et le convertit à la vraie foi. La statue d'Apollon fut abattue, et le temple du faux dieu, qui occupait l'emplacement de la basilique actuelle, fut converti en une église dédiée

au saint précurseur Jean-Baptiste. C'est à ce travail apostolique que fait allusion l'illustre Dante, quand il fait dire à saint Benoit au Chant XXI du Paradis :

"Ce mont au flanc duquel est bâti Casinum fut habité à son sommet par un peuple trompé et mal disposé. C'est moi qui, le premier, ai porté en ce lieu le nom de celui qui fait luire sur la terre la sublime vérité. La grâce souveraine dont il m'a aidé à retiré les villes environnantes du culte impie qui séduisit le monde."

De nombreux disciples, dont un des plus illustres fut Cassiodore, secrétaire du roi des Ostrogoths, accoururent de toutes parts se ranger sous la houlette du vénéré Patriarche. Il leur composa une règle capable de les conduire à la perfection : le travail manuel, le chant et la lecture leur sont prescrits : triple précepte qui contient en germe la future grandeur de l'Ordre, et les immortels bienfaits qu'il devait conférer à la société. Saint Benoit passa le reste de sa vie a donner à ses enfants l'exemple de toutes les vertus, et lorsqu'il s'endormit dans le Seigneur, en l'an de grâce 543, on l'enterra à côté de sa sœur sainte Scholastique, à l'endroit même où se dressait jadis la statue d'Apollon renversée par son zèle. C'est là que le frère et la sœur, si dignes l'un de l'autre, dorment encore de leur glorieux sommeil en attendant le triomphe de la résurrection.

Saint Benoit, avant de mourir, avait eu la consolation de voir son ordre déjà répandu au loin, puisque saint Placide l'établit en Sicile en 537, et saint Maur en France, en 543. Il pouvait donc s'endormir en paix, puisqu'il avait élevé un boulevard contre la barbarie des siècles suivants, et créé des foyers de lumière et de

vérité pour éclairer l'humanité et confondre les noirs desseins du prince des ténèbres et de l'erreur.

Dès le principe, l'abbaye du Mont-Cassin fut richement dotée. Outre la montagne sur laquelle s'élève le monastère, et que le patricien Tertullus donna à saint Benoit, en même temps que son fils Placide, l'abbaye devait aussi une villa à Aquinum à la générosité de Gordien, père de saint Grégoire-le-Grand. Mais cette prospérité excita la jalousie du monde, et la citadelle de Dieu, placée au sommet de cette montagne sainte par le vaillant capitaine de cette milice monastique, devait soutenir la première les assauts de l'enfer, et lutter dans la longue suite des siècles contre les forces alliées de la barbarie et de l'impiété.

Saint Benoit était allé recevoir sa récompense au ciel vers le milieu du sixième siècle. Ce siècle ne touchait pas encore à son terme, que déjà s'accomplissait la ruine de son monastère qu'il avait prédite avant de mourir. Les Lombards s'emparèrent le l'abbaye, la saccagèrent et saint Bonitus, quatrième successeur de saint Benoit, mourut lapidé. Les religieux fugitifs, retirés à Rome sous le pape Pélage II, fondèrent à St-Jean de Latran ce monastère fameux d'où sortirent tant d'illustres personnages.

L'Abbaye du Mont-Cassin ne se releva de ses ruines que 130 années plus tard, et le Pape Zacharie fit lui-même la consécration de la basilique restaurée. C'est à l'abbé saint Pétronace de Brescia qu'était due cette résurrection. Aussi son gouvernement fut-il fertile en vocations monastiques. Le Patriarche Benoit, du haut

du ciel, bénissait et fécondait le zèle de son successeur. Les rois même et les princes accouraient au Mont-Cassin pour y recevoir l'habit monastique des mains de saint Pétronace. Ce furent en 747, Carloman, roi d'Austrasie, fils de Charles Martel et oncle de Charlemagne ; en 749, Rachisius, roi des Lombards. — Pétronace chargea le premier de garder les troupeaux, et nomma le second cuisinier ! C'est aussi durant cette période que les lettres fleurirent autour du tombeau de saint Benoit. Ne citons que les hymnes sacrées de Paul-le-Diacre, à qui l'on doit l'hymne de la fête de saint Jean-Baptiste, *Ut queant laxis*, type et fondement de la gamme musicale.

Au IXe siècle, l'enfer déchaîna contre l'œuvre de saint Benoît une seconde tempête. Les Sarrasins, qui tant de fois firent trembler l'Europe, ravageaient alors les côtes de l'Italie méridionale. Après être venus, à quatre reprises, voler au couvent les richesses dues à la munificence des Pepin le Bref, des Charlemagne et des Louis-le-Bon, ils assaillirent de nuit le monastère de Saint Sauveur, situé au pied du mont, en massacrant l'abbé saint Berthaire avec ses religieux, et ravagèrent plus tard de fond en comble l'abbaye du Mont-Cassin.

Je n'en finirais plus si je voulais tracer le tableau des alternatives de malheur et de prospérité qui émaillent l'histoire de ce glorieux monastère. Qu'il me suffise de faire passer sous vos yeux la procession d'illustres personnages dont la noblesse, le génie et la sainteté ont laissé un nom dans ses annales immortelles, et esquisser à vol d'oiseau, les grands événements que l'histoire a buriné sur le roc inébranlable que saint Benoit à choisi pour le lieu de son repos.

Et voici d'abord le saint empereur d'Allemagne, Henri II, qui vient demander à saint Benoit sa guérison, et qui, plein de reconnaissance pour le miracle obtenu, n'est empêché que par la mort de revêtir l'habit monastique. La même année, saint Odilon, abbé de Cluny, visite le Mont-Cassin, et dans l'ivresse de sa joie, il donne à l'abbé le titre *d'Abbé des abbés*, confirmé plus tard par le pape Pascal II. Puis vient le règne de l'abbé Désiré ; tout renait, tout refleurit au monastère : la sainteté, les lettres, les sciences, les beaux arts, l'architecture.

En présence de saint Pierre Damien et de l'archidiacre Hildebrand, le pape Alexandre II vient consacrer l'église magnifiquement restaurée, et ornée par des sculpteurs et des artistes venus de toutes les parties de l'Italie, et même de Constantinople. Autour de la grande figure d'Alfanus, le chef de cette école célèbre, vient se grouper toute une phalange d'illustres écrivains: c'est l'élégant Oderisius, le savant Pandolfe, Aimé, l'historien des normands, Léon d'Ostie, Constantin l'Africain, un des hommes les plus doctes de son temps, fondateur de la célèbre école de médecine de Salerne, et qui compte parmi ses disciples Jean de Gaëte, plus tard pape sous le nom de Gélase. C'est encore sous l'administration de saint Désiré, que l'on voit arriver au Mont-Cassin, la mère du trop fameux Henri IV d'Allemagne, l'impératrice Agnès, qui passe six mois à prier au tombeau de saint Benoit ; puis Robert Guiscard, qui à chacune des victoires qu'il remporte, grâce à la protection de saint Benoit, envoie un don royal au monastère ; et enfin le grand pape Grégoire VII, qui meurt pour la justice à Salerne. Toutes

les qualités réunies de saint Désiré le désignaient à l'avance comme successeur de son saint protecteur Grégoire, mais sa modestie le fit résister durant une année à l'offre de la tiare, qu'il ne porta ensuite qu'un an sous le nom de Victor III.

Puis un voile de tristesse assombrit l'histoire du Mont-Cassin. Roger, premier roi de Sicile, vient réparer, aux dépens du monastère, les brèches faites à son trésor par sa guerre impie contre le pape Inocent II, et Guillaume le Mauvais enchérit sur tant de sacrilèges en s'établissant dans l'abbaye, après en avoir expulsé les moines. Le XIIIe siècle ne fut pas plus heureux : Frédéric II d'Allemagne, remplit le monastère de soldats. Ce fut alors que l'Ange de l'Ecole, saint Thomas d'Aquin, âgé seulement de 15 ans, dut abandonner le noviciat de l'Albaneta, où, consacré à saint Benoit par ses parents il étudiait depuis neuf ans la grammaire, les sciences, la philosophie.

Je passe sous silence le saccage du monastère par Louis de Hongrie, avec ses terribles bandes, " ennemies de Dieu et de sa Miséricorde," et le tremblement de terre de 1349, qui fit un amas de ruines de l'abbaye de saint Désiré. Après ce désastre, les moines réduits à habiter dans de misérables cabanes, furent blâmés par Boccace de l'état déplorable dans lequel se trouvait leur bibliothèque ! Au XVe siècle le royaume de Naples fut déchiré par des guerres cruelles, et le Mont-Cassin, encore une fois restauré, pris et repris, fut tour à tour occupé comme forteresse par les Angevins, les Aragonais, les Français et les Espagnols.

Ainsi pendant mille années d'existence, la célèbre abbaye avait eu à peine quelques jours de calme. Et pourtant, c'est au milieu de cette tourmente que la famille de saint Benoit avait à remplir sa mission providentielle, en sauvant des mains des barbares les trésors de l'antiquité pour les transmettre au monde moderne. Cette noble mission, qui oserait l'accuser de ne l'avoir pas noblement accomplie ?

Terminons cette longue et émouvante histoire par le récit du dernier pillage du Mont-Cassin. C'est aux républicains français de '89, c'est aux sarrasins du 18e siècle, qu'était réservé le triste honneur de porter le dernier coup à l'œuvre de saint Benoit, en attendant le brigandage plus raffiné du gouvernement de Victor-Emmanuel, lequel s'est contenté de convertir en rentes de l'Etat les biens du monastère, de déclarer l'abbaye *monument national,* en un mot " de faire aux moines en les croquant beaucoup d'honneur. "

Après avoir imposé une première rançon exorbitante et fait main basse complète sur les trésors de l'église, *nos pères* de la *glorieuse* république voulurent prélever un dernier butin qui n'existait plus. Les moines effrayés s'enfuirent dans la montagne, trois seulement eurent le courage de rester a leur poste. Ce furent le vénérable Jean Baptiste de Federici, le maître des novices, et le jeune Henri Gattola, parent du fameux historien du Mont-Cassin. Les républicains envahirent l'abbaye à main armée. En vain le moine Federici les conjure-t-il d'épargner les trésors historiques, en vain le jeune Gattola, agenouillé devant la porte de l'*Archivium* les supplie-t-il de respecter ce sanctuaire de l

qui compte 14 siècles d'existence. Un coup de sabre l'étend par terre baigné dans son sang. Les adorateurs de la déesse Raison déchirent les tableaux, les livres et les manuscrits, ces ignobles Vandales s'en servent pour faire la nuit leur infernale cuisine; puis ivres et repus, ils poussent le sacrilège jusqu'à se revêtir des ornements sacrés et à simuler par les cloîtres une procession de moines.

***

Il est 5 heures et demie du matin. La pleine lune éclaire nos pas, En route, vaillants pèlerins, et courage! car "ici il vous faut monter, si votre jambe est bonne," comme dit la muse populaire. A peu près une lieue et demie de zigzags par la route pierreuse tracée en 1590 par l'abbé Ruscelli d'Aragon, et vous atteindrez le terme de votre pèlerinage. Vous êtes à jeun, l'air de février est vif à cette heure matinale, et la montée vous épuise: mais vous allez vous remettre de tout cela en disant la messe au tombeau de saint Benoit. Puis, quelle vue charmante se découvre à mesure que vous vous élevez, et que la lune pâlissant fait place à la plus ravissante aurore! Que d'imposants et touchants souvenirs tout le long du chemin, pour servir de points de méditation. Vous atteignez d'abord les ruines bien conservées d'un château féodal. C'est la *Rocca Janula,* ainsi appelée du temple de Janus qui en occupait jadis le site. Cette forteresse fut deux fois assiégée par Frédéric II, et servit de

prison à l'antipape Burdino. Puis vous rencontrez une suite de chapelles qui rappellent de pieux souvenirs. La première qui se présente est celle de saint Maur. Ici, dit-on, saint Benoit dit adieu à son cher disciple allant en France pour y fonder l'ordre naissant. Un second oratoire porte le nom de sainte Scholastique, et un troisième celui de sainte Croix. C'est dans cette dernière qu'une large pierre, servant de base à une statue de saint Benoit, porte l'emprunte d'une jambe de mulet. On raconte que la mule qui portait le saint fit en cet endroit une chûte dont celui-ci ne ressentit aucun mal, et y laissa la marque de son pied en souvenir du fait. Entre la troisième chapelle et la dernière, on voit se dresser sur le bord du chemin une suite de croix. La première, érigée au sommet d'un rocher par un pieux Anglais, porte cette inscription en langue italienne : *O notre Père qui êtes aux cieux, associez-nous l'Angleterre dans l'unité de la foi !* L'abbé Tosti, qui dicta cette prière, désirait de son cœur d'apôtre le retour à la vraie foi des fils d'Albion déjà évangelisés par les fils de saint Benoit. On sait, en effet, que saint Augustin, moine de *S. Andrea della Valle* à Rome, envoyé en Angleterre avec quelque compagnons par saint Grégoire-le-Grand y répandit le christianisme et devint plus tard archevêque de Canterbury. La troisième croix qui se dresse au beau milieu de la route, rappelle un des plus touchants souvenirs de la vie de saint Benoit.

Le paganisme régnait encore sur ces hauteurs, quand le grand Patriarche y vint pour la première fois. A la vue du temple de l'impure Vénus qui couronnait la petite colline voisine, le saint mit les deux genoux en

terre pour réclamer de Dieu l'extirpation de l'erreur. Quand il se releva, la forme de ses genoux était profondément empreinte dans le rocher. Sa prière avait été entendue, le miracle en faisait foi. Les profanes demeures des prêtresses de Vénus se changèrent en cellules qui retentirent des louanges de Dieu.

De la terrasse où s'élève la quatrième croix, l'on jouit d'un coup d'œil saisissant de l'extérieur de l'abbaye, avec sa rangée imposante de hautes murailles. Puis on salue en passant la dernière chapelle, dédiée à sainte Agathe contre les tremblements de terre, on traverse une avenue d'acacias, et l'on arrive bientôt à la porte du monastère.

A peine l'a-t-on franchie qu'on se trouve sous une voûte basse et obscure, où l'on est d'abord tenté d'éprouver un sentiment de désenchantement. Mais cela ne dure pas ; car voici d'abord la tourelle habitée par saint Benoit. Elle remonte aux temps romains, et elle est pleine de souvenirs du saint Patriarche, comme nous le verrons ensuite. D'ailleurs, lisez-en l'inscription latine, et reprenez votre sang-froid, car vous n'entrez pas en prison. L'inscription nous dit : *Ne sois pas étonné, étranger, de voir cette voûte grossière, basse et étroite. La sainteté de notre illustre Père l'a rendue auguste. Avance donc et sois le bienvenu.* Autour de l'arc d'un oratoire où se trouve une statue de saint Benoit d'une majestueuse sévérité, on lit quatre vers latins qui rappellent quatre grands miracles du saint accomplis en cet endroit : la résurrection d'un enfant ; l'empreinte du coude de saint Benoit sur le rocher ; la chûte sans rup-

ture d'un vase plein d'huile pour confondre l'avarice de son cellerier, et la trouvaille providentielle de deux cents sacs de farine devant la porte du monastère.

C'est ici que le portier, le Frère Boniface, un allemand, nous accueille et nous conduit à la basilique pour y célébrer la sainte messe. A peine sommes-nous dans la sacristie, que le jeune Père de la Tille vient nous trouver. Il embrasse cordialement mon compagnon, une vieille connaissance, et un vrai Bénédictin par sa science profonde des lettres et de la linguistique. Cet excellent Père est le neveu d'un cardinal français du même nom, et descendant direct du gouverneur qui garda le *Masque de Fer*, de mystérieuse mémoire.

Comme le Révérendissime Père Abbé célèbre en ce moment la sainte messe au maître-autel de la basilique je descends à l'église souterraine pour offrir les saints mystères à l'autel qui est immédiatement sous celui de l'église supérieure. C'est entre ces deux autels que reposent les restes glorieux de saint Benoit et de sainte Scholastique, son angélique sœur. A cinq reprises différentes, on fit *l'invention* des précieuses reliques, et on en constata l'identité. L'abbé Angelo della Noce, sous qui on fit la dernière invention en 1659, s'écria à cette occasion : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le très saint Patriarche Benoit, gloire de l'Italie, désir de la France.* C'est ce même abbé qui fit graver sur une cartouche de marbre noir cette touchante épitaphe en latin :

BENOIT ET SCHOLASTIQUE,
NÉS SUR LA TERRE D'UN SEUL ENFANTEMENT,
UNIS D'UN MÊME AMOUR A DIEU DANS LE CIEL,
REPOSENT ICI DANS UN MÊME TOMBEAU,
QUI GARDE POUR L'ÉTERNITÉ LEUR DÉPOUILLE MORTELLE.

L'autel de la crypte jouit des mêmes privilèges que l'autel supérieur. C'est ici que l'auteur infortuné de la *Jérusalem délivrée*, l'illustre Tasse, vint à deux reprises demander à Dieu la paix qu'il ne pouvait obtenir des hommes. Je ne suis guère poëte, hélas ! et Dieu me préserve des mélancolies du malheureux chantre de Tancrède ! Mais la paix ! qui ne la désire ? qui ne donnerait tout ce qu'il a afin de l'obtenir pour les siens et pour lui-même ? C'est donc la paix des " hommes de bonne volonté " que j'ai demandée à Dieu par les mérites de ses grands serviteurs Benoit et Scholastique, la paix pour les vivants : *dona nobis pacem ;* la paix pour les morts ! *locum refrigerii, lucis et pacis.*

En remontant de la crypte dans la nef supérieure, quelle richesse, quelle magnificence vient s'offrir aux regards ! C'est bien ici la *basilique*, ou *maison royale*, et on a réuni pour la demeure du Roi des rois tout ce que la nature et l'art peuvent donner de plus précieux.

A la vue de ce riche sanctuaire, de cet ensemble de colonnes, de marbres, de dorures et de tableaux répandus à profusion, on est tout étonné de trouver tant de merveilles au sommet d'une montagne. La main des peintres et des sculpteurs les plus renommés à dessiné en traits impérissables toutes les grandes lignes de l'his-

toire bénédictine, tous les miracles du saint Patriarche et de sa lignée spirituelle, toutes les figures les plus illustres de son immortelle famille.

Les vingt Papes de l'ordre bénédictin sont là, plusieurs couronnés de l'auréole de la sainteté. Puis les saints fondateurs des diverses réformes et congrégations bénédictines : saint Romuald, fondateur des Camaldules ; saint Robert, des Cisterciens ; saint Sylvestre, des Silvestrins ; le Bienheureux Bernard Tolomei, des Olivetains, saint Guillaume, des Virginiens ; saint Pierre del Morrone (le Pape Célestin V), fondateur des Célestins, et saint Jean Gualbert, de Vallombreuse. — A cette galerie de saints, il faut ajouter les figures des dix Docteurs de l'Ordre de saint Benoit qui ont plus particulièrement célébré les gloires de Marie, et dont les plus renommés sont saint Ildefonse, saint Anselme, saint Pierre Damien et saint Bernard, tous quatre Docteurs de l'Eglise.

Huit belles chapelles, quatre de chaque côté, correspondent aux arches de la nef principale. Les autels, les bases, les colonnes, les pavés et les balustrades sont riches en incrustations et en mosaïques, et les marbres les plus rares y brillent à profusion. — Ces chapelles sont dédiées aux divers saints du Mont-Cassin, car les fils de saint Benoit, sans quitter le monastère, n'avait que l'embarras du choix pour se choisir des patrons au ciel. Mais toutes ces richesses pâlissent devant celles du sanctuaire, avec ses fresques incomparables, ses stalles aux mille dessins plus délicats et plus artistiques les uns que les autres, avec son maître-autel attribué au

crayon de Michel-Ange, et orné des plus riches décorations. Trois gradins en albâtre surmontés de deux autres, dont le premier est incrusté d'améthystes, et le second, sculpté à jour et revêtu de blanc et noir antique, soutiennent le tombeau de l'autel. Le devant de cet autel était recouvert jadis d'une table d'argent ciselée avec art, mais les Républicains Français en ont fait des écus, de sorte qu'il ne faut plus en parler. La partie postérieure de l'autel, qui fait face au peuple, (car la plupart des maîtres-autels en Italie, étant placés à l'entrée du sanctuaire, sont visibles dans tout leur pourtour, et le célébrant a ainsi le visage tourné vers les fidèles), est entourée d'une rangée de treize lampes toujours allumées en honneur de saint Benoit et de sainte Scholastique, C'est ici la partie la plus riche de l'autel ; on y remarque surtout des mosaïques formées de vert antique, de *lapis lazzuli*, de *mère-de-perle*, et de brocatelle d'Espagne. A droite du maître-autel se dresse le mausolée superbe de Pierre de Medicis, fils de Laurent-le-Magnifique, et frère de Léon X, qui fuyant l'armée victorieuse de Gonzalve de Cordoue, se noya à peu de distance du Mont-Cassin dans les eaux du Garigliano.

Pendant que je m'extasie devant tant de merveilles le son d'une clochette attire soudain mon attention. Je me détourne, et je vois passer près de moi un Père Bénédictin portant la Sainte Eucharistie depuis l'autel du Saint Sacrement jusqu'au maître-autel, où elle doit rester exposée toute cette journée. Le thuriféraire qui porte l'encensoir fumant, le servant qui tient *l'ombrellino*, et les deux acolytes avec leurs flambeaux brûlants, marchent avec tant de recueillement, leur maintien

est si modeste, leurs jeunes figures si angéliques, qu'on dirait des anges de marbre descendus de leurs niches pour faire escorte au Dieu trois fois Saint, ou bien une des fresques ravissantes de la voûte soudainement animée de vie et de mouvement. Puis, tout-à-coup, la voix tendre et forte à la fois de l'orgue magistral, chef-d'œuvre de Catarinozzi de Subiaco, et une des merveilles de l'Europe, fait entendre ses accents religieux. C'est le signal de l'entrée des Séminaristes, grands et petits, du diocèse du Mont-Cassin, qui se rendent processionnellement au chœur. Revêtus de leurs scutanes, et de leurs *cottas* ou surplis, les jeunes clercs de plus de douze ans, qui ont déjà reçu la tonsure, ressemblent à des prêtres en miniature, et ils en ont déjà la gravité. Derrière eux s'avancent les moines portant la tunique et le scapulaire noirs, et l'habit de chœur aux larges manches de même couleur. C'est le Révérendissime Père Abbé qui ferme la marche. Il est revêtu pontificalement du rochet, de la mosette et il porte la croix pectorale, car il gouverne tout le diocèse du Mont-Cassin qui compte 100,000 âmes, et il a tous les pouvoirs d'un Evêque, moins celui de conférer les ordres sacrés, de faire les saintes huiles et de consacrer les églises. L'abbé actuel, le Révérendissime Monseigneur Dom Nicolas IV d'Orgemont, deux cent onzième successeur de saint Benoit, descend d'une noble famille française fixée à Naples depuis des siècles.

Autrefois les Abbés du Mont-Cassin jouissaient de privilèges considérables, car les Papes et les Empereurs s'étaient plu à les combler d'honneurs. Charlemagne les fit chanceliers de l'Empire ; les rois de Naples, pre-

miers barons du Royaume, et Urbain V leur donna dans les Conciles la préséance sur tous les autres Abbés.

Monseigneur étant rendu à son trône pontifical, on entonne la grand'messe de ce ton solennel qui caractérise le chant bénédictin. Aujourd'hui, d'ailleurs, on ne célèbre pas une fête ordinaire : on s'acquitte d'un vœu fait vers la fin du siècle dernier, en action de grâces d'une délivrance miraculeuse. Le tonnerre, durant un orage terrible, tomba dix-sept fois sur le monastère sans y faire aucun dégât, et les moines, par reconnaissance, instituèrent à perpétuité cette solennité avec exposition du Très Saint Sacrement.

La sacristie de la Basilique est tellement ornée de fresques, de stucs et de sculptures, sans compter les buffets ciselés et incrustés de marbres rares, qu'elle ferait à elle seule une chapelle somptueuse. Le trésor, outre une parcelle considérable de la vraie croix et d'autres reliques précieuses, contient le *poids du pain* que la règle bénédictine accorde par jour à chaque religieux. Il pèse un peu plus de deux livres ; c'est le seul objet qui reste de saint Benoit. Je me trompe, il reste encore la tourelle qu'il a habitée, avec les mille souvenirs qu'il y a laissés de sa vie toute céleste.

Rendons-nous avec une crainte religieuse à ce sanctuaire du Patriarche, dont l'exemple et l'intercession ont engendré une famille qui compte 14 siècles d'une existence aussi glorieuse qu'édifiante et utile.

En 1880, à l'occasion du quatorze centième anniversaire de la naissance de saint Benoit, on célébra avec une solennité incomparable le retour plus de mille fois séculaire de cette date mémorable. C'est alors qu'on

restaura les murs vénérables de la tourelle de saint Benoit. Des moines expulsés d'Allemagne par les lois de Mai, tracèrent en fresques à l'antique, et d'une perfection surprenante, les grandes scènes de la vie de saint Benoit. Sous la bure sévère du religieux, ils cachaient des âmes d'artiste. La princesse royale de Prusse, visitant un jour ces chefs-d'œuvre, s'étonna qu'on eût chassé de son royaume des peintres si habiles, et promit de travailler à leur rapatriement. Inutile de dire que son zèle échoua devant l'entêtement de Bismarck le *chancelier de fer.*

Quel parfum de sainteté on respire dans ces étroites cellules où le saint fit tant de choses pour la plus grande gloire de Dieu ! Voici la salle où il composa la Règle de son Ordre. Sur l'autel, une statue de saint Benoit, le doigt sur les lèvres, invite au silence, tandis qu'une inscription : *Ausculta, ô fili, praecepta magistri* ; *Ecoute, ô mon fils, les préceptes du maître,* prêche éloquemment à tous le grand commandement de l'obéissance. Et puis, dans une cellule voisine, la fenêtre étroite d'où il vit l'âme de sa sœur Scholastique pénétrer au ciel sous la forme d'une colombe. C'est ce que rappelle une légende charmante : *O belle fenêtre de Dieu, toute voisine des lumières d'en haut, d'où l'on peut voir les âmes se diriger vers le ciel.*

C'était peu de temps après la dernière entrevue que Benoit avait eue avec sa sœur prédestinée. Cette scène admirable est trop connue pour que je la rappelle ici. Qui, en effet, ne se souvient avec admiration des grandes lignes du tableau ? Les instances de Scholastique, et le refus de Benoit de manquer à sa règle ; la sœur, qui

" la tête plongée dans les mains, verse un torrent de larmes qui trouble la sérénité du ciel." Le tonnerre et les éclairs qui éclatent dans un ciel auparavant sans nuage. Le doux reproche de Benoit, la joie de Scholastique dont Dieu à exaucé la prière, comme dernière consolation avant sa mort prochaine, et la sainte nuit consacrée à des colloques angéliques sur les choses du ciel.

En remontant de la tour de saint Benoit, on trouve la salle capitulaire ornée de cinq magnifiques tableaux dûs au pinceau de Paul de Matteis. Dans celui qui représente la vocation de saint Mathieu à l'apostolat, il a tracé son propre portrait, avec ceux de sa femme, de son enfant et de sa vieille mère. Un coup d'œil par le grillage, en passant, sur les 20,000 volumes précieux de la bibliothèque ; mais rien qu'un coup d'œil ! car les Piémontais y ont mis les scellés, au nom de la lumière et du progrès ! En face, voici le grand réfectoire, large de 28 pieds, haut de 45, et long de 144. Il sert à la fois aux moines, aux séminaristes, et aux collégiens, car il y a ici un collége renommé où viennent s'instruire les enfants des fonctionnaires publics. C'est même à ce titre que la radicaille ministérielle permet aux moines du Mont-Cassin de vivre encore en communauté dans leur monastère. A l'entrée du réfectoire, de grands *lavabos* vous invitent à vous laver les mains, en même temps que des légendes expressives vous engagent à vous purifier avant tout des souillures de l'âme. Au milieu de la vaste salle se dresse une chaire en marbre où se fait la lecture quotidienne durant le repas. Un aigle en travertin, les ailes déployées, sert de pupitre, et une

inscription rappelle la parole de Jésus-Christ au tentateur : " L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu."

Mais ce qui frappe le plus, c'est le tableau colossal de 27 pieds de largeur qui occupe le fond du réfectoire. Cette toile due au pinceau des frères Bassano, représente la multiplication des pains par Jésus-Christ et la propagation mystique de la règle de saint Benoit sous le symbole du pain. On y remarque plusieurs figures historiques, entr'autres celles de saint Benoit, à côté de Notre Seigneur, et plus loin, saint Ignace de Loyola, un crucifix à la main. A l'extrémité droite on discerne le triste visage de Calvin, coiffé de la barrette de docteur, et regardant Notre Seigneur avec un air d'incrédulité. La grande variété d'expression et de coloris, le naturel des poses, la perfection anatomique, la grâce du large voile de pourpre qui ombrage le tableau, font de cette toile pleine de vie et de mouvement un des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne.

Si du réfectoire corporel nous passons à l'intellectuel, à l'*archivium*, ou dépôt des archives, quels trésors incalculables n'y trouvons-nous pas ! *L'archivium* du Mont-Cassin est peut-être le plus célèbre du monde entier. Dans une première salle on trouve les cartes des anciennes possessions de l'abbaye, qui au temps de sa splendeur comptait dans son domaine, 2 principautés, 20 comtés, 440 cités, bourgs et villages, 250 châteaux, 23 ports de mer, et 1662 églises. Mais c'est dans la seconde salle qu'il faut admirer les richesses littéraires. En tout 1380 volumes de manuscrits et de parchemins, dont plus de 800 antérieurs à l'invention de l'impri-

merie. Outre neuf *palimpsestes*, ou manuscrits dont on a gratté les caractères pour y écrire une seconde fois, on y compte des manuscrits qui datent des 4e et 5e siècles. Un grand nombre sont richement enluminés et ornés de lettres initiales et de miniatures d'une grande perfection artistique.

Parmi les monuments exposés à l'admiration des étrangers, on remarque surtout le Missel de l'abbé Désiré, qui est du XIe siècle. Il est ouvert à la messe de Noël. Une miniature d'une délicieuse fraicheur représente la scène touchante de la Nativité de Jésus-Christ, tandis que sur la page en face on lit en lettres onciales et en notes d'or sur un fond rose, ces paroles sublimes de l'*Introit : Puer natus est nobis, filius datus est nobis ; Un enfant nous est né, le Fils nous est donné.* Puis, voici une édition manuscrite de la *Divine Comédie* de Dante, à peu près contemporaine du poëte, et dont l'imprimerie du Mont-Cassin a publié an *fac-simile* à l'occasion du sixième centenaire de l'immortel poëte. Vénérons encore en passant une lettre autogr phe de saint Thomas d'Aquin, écrite sous forme de commentaire, en marge d'un livre que lui avait envoyé l'abbé Bernard pour le consulter. A la dernière page d'une copie de luxe des *Moralia* de saint Grégoire, le copiste Etienne vous avertit poliment " d'avoir les mains lavées " pour le feuilleter : — Un Lexique Hébréo-Chaldéo-Biblique en 99 volumes, par Casimir Correal, donne une idée du travail de ces *fainéants de moines.*

Un peu plus loin on entre dans le corridor supérieur habité par une partie des Pères. Ce magnifique corridor, qui va d'une extrémité à l'autre du monastère,

à 531 pieds de long. Vers le milieu se trouve un balcon d'où l'on peut voir la plaine arrosée par le Rapido, petit affluent du Garigliano, illustré par la valeur de Bayard, le chevalier "sans peur et sans reproche," et à une petite distance du spectateur, sur le site d'un ancien temple païen, les restes d'une forteresse construite lors de l'invasion autrichienne en 1821. Du côté de l'orient. on jouit d'une vue encore plus belle. A nos pieds, au fond d'un précipice de 1350 pieds, la petite ville de Cassino, dominée par son château médiéval, la plaine traversée par le chemin de fer ; plus loin, de pittoresques villages, et dominant le tout, le long Apennin de l'Abruzze couronné de neiges.

Je ne vous parlerai pas des magnificences du *Cloître des statues*, que l'abbé Squarcialupi fit construire " à la mémoire des héros bienfaiteurs, en souvenir de la reconnaissance des moines du Mont-Cassin, et pour l'instruction d'autrui," ni des colonnes et des marbres précieux, enlevés à l'antique temple d'Apollon, ou recueillis à Rome et à Constantinople, qu'il consacra à son embellissement. Je ne vous parlerai pas de cette galerie de Papes, d'Empereurs et de Princes, qui entourent le majestueux cloître, car je veux jouir du coup d'œil du balcon du plan supérieur.

En face, dressant fièrement la tête à 4650 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Mont-Cairo avec son petit lac poissonneux, né dans une seule nuit, d'un tremblement de terre, en 1724. A gauche, la voie qui mène au monastère de l'*Albaneta*, où saint Thomas d'Aquin, encore novice bénédictin, fit ses études, et où plus tard saint Ignace de Loyola séjourna cinquante

jours pour y rediger la Règle de la Compagnie de Jésus et ses fameux *Exercices spirituels.*

Mais toutes ces beautés ne sont que le prélude de celles qui nous attendent au cloître principal ou *Loge du Paradis.* Une longue suite de portiques se prolonge majestueusement sur une étendue de 264 pieds. Les arches de ces portiques, au nombre de 79, sont d'ordre dorique et en travertin, et forment un immense carré allongé ou parallélogramme, divisé par deux autres portiques ouverts en trois cours distinctes. La cour centrale est terminée par un escalier royal couronné d'une salle de cinq arches. Le portique qui l'entoure, et qui soutient la *Loge du Paradis,* fut dessiné par le célèbre Bramante. Les grandes pierres du pavé recouvrent une vaste citerne creusée dans le roc vif, et dont l'ouverture, en forme de coupe octagonale, est surmontée d'un architrave supportant l'écusson de l'abbaye entre deux lions et deux cornes d'abondance. La croix couronne le tout. Dans la cour de droite on admire une colonne de porphyre, d'une grosseur prodigieuse, (plus de 9 pieds de circonférence), qui provient soit du temple d'Apollon, soit de la villa de Varron. Puis, revenant à la cour centrale, on se recueille devant les deux grandes statues de saint Benoit et de sainte Scholastique. La première porte cette inscription sur le piédestal : *Benedictus qui venit in nomine Domini : Béni (ou Benoit) celui qui vient au nom du Seigneur ;* et la seconde : *Veni, columba mea, veni, coronaberis : Viens, ma colombe, viens, et tu seras couronnée.* C'est au milieu de ces cours que j'ai vu se promener gravement les trois corbeaux traditionnels qu'on y nourrit en souvenir de

ceux qui accompagnèrent de Subiaco le saint Patriarche. Ils sont tellement apprivoisés qu'ils ne songent nullement à s'envoler, et partagent fraternellement avec des centaines de pigeons leur repas monastique. Saint Pierre Damien, qui visita le Mont-Cassin au XIe siècle, raconte qu'on y conservait encore les descendants des corbeaux qui y étaient venus avec saint Benoit, cinq siècles auparavant.

Ce cloitre vraiment merveilleux s'appelle *Loge du Paradis*, à raison de la vue enchanteresse dont on y jouit, et certes! le nom n'a rien d'exagéré. Jamais mon imagination n'avait révé rien d'aussi ravissant. Rien n'égale, en effet, la beauté de ce panorama. En face, voici les montagnes de Gaëte, qui entourent comme un vaste hémicycle le bassin verdoyant, arrosé par ce Liris chanté par le poëte :

Rura quæ Liris quieta
Mordet aqua taciturnus amnis.

"Ces campagnes que le silencieux Liris baigne de ses eaux tranquilles!" Dans cette fertile plaine, la *campagne heureuse* des Romains, sur ces collines couronnées d'orangers chargés de fruits, existaient jadis les riches cités de Frégelle, d'Aquin, d'Interamna et de Casinum. Les quelques bourgs qu'on y voit encore çà et là sont San Giovanni in Carico, près de l'antique Frégelle, au pied de *Rocca Secca*, où l'on voit encore les ruines du château qui vit naître le Docteur Angélique. Aquin, dans le pays des Herniques, patrie du poëte Juvénal, "élevé dans les cris de l'école," donna son nom *à l'Ange de l'Ecole*. Je n'ai pas besoin de distinguer celle-ci de la

première. L'école de Dieu et celle de Satan ne se confondent pas. Ponte-Corvo, dont on fit une principauté à Bernadotte sous le premier Empire, Rocca d'Evandro et Sant Andrea, d'où l'on peut discerner avec de bons yeux et par un temps serein une lisière du golfe de Gaëte et de la Méditerranée. Ajoutez à tous ces charmes le ciel bleu d'Italie, et les flots de lumière qui éclairent et vivifient cet incomparable tableau, et vous reconnaîtrez sans peine un avant-goût du Paradis. Quelque nouvelle que soit pour moi la vue de ce spectacle enchanteur, je ne suis pas tout-à-fait en pays étranger. Car ces bourgades qui émaillent la *campagne heureuse* appartiennent en partie au diocèse de Monseigneur Ignace Persico. C'est ici que Pie IX l'a placé pour le reposer de ses fatigues de missionnaire, de ses travaux apostoliques dans l'Hindoustan, la Georgie d'Amérique, et à Saint Colomb de Sillery, près de Québec. C'est à ce saint évêque que je dois le don le plus inestimable, celui de la consécration sacerdotale. De la *Loge du Paradis* je contemple avec émotion les pâturages bénis que ce bon Pasteur a fertilisé de ses sueurs. Puissé-je un jour contempler dans la gloire du ciel le pontife vénéré, qui m'a associé au ministère de l'Agneau toujours sacrifié et toujours vivant ! Je serai alors au terme de mon pèlerinage, et ne pourrai plus signer

VIATOR.

NOTRE DAME DES ERMITES

DANS LA FORÊT SOMBRE

Moi aussi, chers lecteurs, j'ai fait mon Pèlerinage en Suisse.

Il n'a pas été aussi intéressant, et il ne sera pas aussi bien raconté que celui du grand écrivain catholique, Louis Veuillot. Un peu par dévotion, un peu par curiosité, j'ai voulu voir, moi aussi, le fameux sanctuaire de N.-D. des Ermites à Einsiedeln.

Je revenais d'un voyage en Hollande et sur les bords du Rhin. Entré en Suisse par Bâle, je volais en

chemin de fer au milieu des sites pittoresques de ce pays enchanteur. Je contemplais avec étonnement les pics neigeux des Alpes, et quand j'étais seul, je fredonnais malgré moi les strophes si belles du poème *Excelsior*. Le poète y chante, sous l'allégorie d'un jeune homme audacieux qui gravit une montagne au sommet inaccessible, la persévérance du génie courageux qui triomphe de tous les obstacles.... Pourquoi Longfellow n'y a-t-il pas voulu également figurer la constance du chrétien, qui engagé dans la voie étroite et difficile qui mène au ciel, ne se laisse rebuter par rien, sachant que le "royaume des cieux souffre violence?" Le chantre d'Evangéline aurait eu cette idée, que personne n'en eût été surpris, car son inspiration est souvent assez chrétienne pour être catholique.

Mais ceci me rappelle qu'entre Zurich et Bâle je suis en plein pays hérétique et fanatique. Tout à l'air Calviniste dans cette ville de Zurich, avec ses clochers raides et aïgus, ses maisons blanchies, et cela, malgré le site ravissant que le ciel lui a donné, et le zèle des vaillants catholiques qui y combattent le bon combat.

C'est un samedi après-midi, jour consacré à Marie. Demain, je serai en peine pour sanctifier le dimanche, et pour trouver une église que les *vieux catholiques* n'aient pas profanée.

Eloignons-nous donc de cette ville sectaire, de son atmosphère d'intolérance et de persécution, pour aller, comme saint Meinrad, prier dans la solitude.

La voie qui mène au Mont Etzel et à la "Forêt Sombre" est plus facile et plus fréquentée qu'aux jours

où le saint quittait les hommes pour trouver Dieu seul. Le chemin de fer qui nous y conduit longe le beau lac de Zurich dans toute son étendue.

C'est un spectacle ravissant. Le ciel est pur, le soleil étincelant, les détails du paysage d'une netteté incomparable. A mesure que le chemin de fer gravit la montée, le lac se dessine sous mes pieds avec des couleurs plus tranchées.

Sa nappe se partage en zônes d'un vert brillant, ou d'un bleu ultra-marin, suivant qu'elle réflète dans le calme la voûte azurée du ciel, ou qu'une légère brise vient rider sa surface. Et les jolis hameaux de la Suisse, avec leurs maisons proprettes et leurs clochers élancés, s'y mirent comme des cygnes prêts à se plonger dans les eaux du lac, ou bien se groupent sur les collines de la rive opposée, comme de blancs agneaux au milieu des verts pâturages.

" Enge ! Wallishofen ! Baendlikon ! Thalwyl ! Oberreiden ! Horgen ! Waedenschwyl !" crie successivement le conducteur du train, et le chemin monte toujours. On franchit la limite entre le canton de Zurich et celui de Schwytz.

— Bientôt après, la voie ferrée fait un détour, et s'engage dans une gorge dont les flancs sont boisés de sapins. Ce sont les abords et en même temps les vestiges de l'ancienne " forêt sombre." Le chemin côtoie ou traverse la Sihl, torrent dont les eaux impétueuses descendent en bondissant de la montagne. Au confluent de la Sihl et du Biber, il y a un joli pont, et un village qui lui doit son nom de Biberbrück. Encore un détour de la rive, un *tunnel* à passer, un torrent à franchir, et

nous sommes en face du plateau incliné ou s'élève, solennel et imposant, le monastère de Notre-Dame des Ermites. Une petite ville très florissante occupe l'espace qui sépare la gare du monastère.

Cette ville est toute catholique, malgré les influences assez importunes et parfois efficaces de Zurich, sa fanatique voisine, ce qui n'empêche pas l'industrie d'y prospérer. Ici est le berceau et le centre d'opérations de la grande maison Benziger, dont les succursales à New-York, à St. Louis et à Cincinnati, ont tant contribué à la diffusion de la saine littérature dans les Etats-Unis d'Amérique.

Mais avant de visiter en pieux pèlerin tous ces lieux sanctifiés par les merveilles de la puissance de Marie et les vertus de son glorieux serviteur, il nous faut connaître un peu sa vie et les circonstances de son arrivée dans ce lieu désert. Il nous faut voir l'origine de ce pèlerinage aujourd'hui si célèbre.

Meinrad, c'est le nom du saint ermite, appartenait à la noble famille des Hohenzollern, celle même à qui le puissant Empire Allemand doit aujourd'hui ses souverains. Elevé dans le monastère bénédictin de Reichenau, il y acquit bientôt un haut degré de science et de sainteté. Après avoir travaillé à l'instruction de ses frères et au salut des âmes, il résolut de quitter la vie commune pour converser seul avec Dieu dans la solitude. " L'amour divin qui brûlait dans son cœur l'entraînait toujours, dit un historien, toujours vers la solitude ; car plus on s'éloigne du siècle, plus on se rapproche de Dieu."

Je laisse la parole aux vieilles chroniques pour vous esquisser la vie du serviteur de Dieu et de sa sainte Mère.

" Bollingen, où enseignait alors Meinrad, était sur les bords du lac de Zurich. Meinrad soupirait après les montagnes de la rive opposée. A une distance de deux lieues en aval du lac, il voyait s'élever le Mont Etzel, couvert de sombres et épaisses forêts.

Souvent, de sa cellule, il laissait errer avec avidité ses regards sur cet horizon bleuâtre et sur ces cîmes qui lui offraient la solitude. Agé de trente-et-un ans, il s'y retira, n'emportant avec lui qu'un missel, un homéliaire, la règle de saint Benoit, et les œuvres du moine Cassien.

A ses pieds et devant lui, le lac de Zurich, dont les eaux étincelaient au soleil ; derrière lui, la ténébreuse horreur de la forêt ; plus loin, de hautes montagnes bleues et blanches ; puis des glaciers se perdant dans les nues, et enfin, autour de lui, un silence solonnel, interrompu seulement par le cri lointain de quelque animal sauvage, ou le craquement subit d'un vieux sapin agité par le vent.

Dans une cabane de branches touffues qu'il entrelaça de ses mains, il vécut là sept ans, " comme dans un paradis, conversant sans cesse avec Dieu et les anges."

Au bout de ce temps, il gémit de voir que son ermitage était devenu un véritable pèlerinage, tant on y accourait de toutes parts pour profiter des lumières de ses sages conseils. C'était la vérification du nom prophétique qu'il avait reçu au baptême, car *Meinrad*

ou *Meginrard*, en vieille langue allemande, doit signifier *excellent conseil.*

" Derrière l'Etzel, poursuit la chronique, s'étendait une immense forêt qui lui semblait inaccessible ; il résolut d'y cacher sa nouvelle demeure. En descendant vers une petite rivière qui, après mille détours dans la forêt, vient couler doucement dans une vallée agréable, Meinrad aperçut sur une branche de sapin un nid de corbeaux. Il y trouva deux petits qu'il adopta comme compagnons de sa solitude, imitant en cela son bienheureux Père saint Benoit, suivi par des corbeaux de Subiaco au Mont-Cassin.

Il se bâtit, là aussi, une cabane avec une modeste chapelle, où il plaça une madone vénérée.

C'était la première fois que la voix d'un chrétien priait dans cette vallée déserte. Or, on sait que, depuis la chûte d'Adam, la terre maudite à été livrée aux démons, dont l'empire ne cède qu'à celui de Jésus-Christ. Dès que Jésus paraît, ils fuient, mais avec des cris de rage.

Il leur fallut donc abandonner cette forêt, où Meinrad introduisait le Christianisme. Mais ils luttèrent d'abord contre lui.

Un jour qu'il était en prière, leur bande noire l'environne si épaisse qu'il ne voit plus la clarté du soleil. Ils profèrent à ses oreilles les plus terribles menaces ; ils tourbillonnent autour de lui et prennent les poses les plus effrayantes ; ils revêtent des formes épouvantables. Ils font un tel fracas qu'il semble que toute la forêt va s'abattre, que tous les arbres sont soulevés par une main invisible et vont écraser le

pauvre ermite sans défense. Lui, reste calme, intrépide, et prie. Un ange alors, d'un seul geste, repousse dans l'enfer ces esprits malins, et le visage radieux, il sourit à Meinrad, et le comble de consolations.

Depuis ce jour, la solitude de notre saint lui fut doublement chère, puisque le Seigneur lui-même semblait l'avoir consacrée. Sa cellule était à ses yeux la demeure la plus belle, la plus agréable du monde ; c'était une porte du ciel inconnue au reste des hommes.

Soit qu'il se prosternât la face contre terre pour adorer son souverain Maître, soit qu'il se promenât dans son étroit vallon, livré à de saintes méditations, soit qu'il s'assît au seuil de sa cabane, un livre pieux sur les genoux, tandis que ses deux corbeaux se jouaient autour de lui, et venaient se poser familièrement sur ses épaules, Meinrad était heureux.

D'ailleurs il exerçait sur la nature l'empire souverain que le premier homme avait avant sa déchéance. Au moindre signe de sa main, les aigles et les ours accouraient pleins de douceur auprès de lui, ou ils se retiraient pour ne point troubler ses prières.

L'hiver, lorsque sa cabane était ensevelie dans les neiges, et que d'épais glaçons fermaient sa porte, la vie que son âme puisait dans une union étroite avec Dieu rejaillissait sur le corps et le réchauffait. Après cette espèce de nuit et de sommeil, avec quelle joie il sortait pour admirer la puissance de Dieu dans le réveil de la nature ! Avec quel bonheur il unissait ses actions de grâces à l'hymne que chaque créature chante toujours, mais plus joyeuse en ce temps, à son Créateur !

Quand les roches grises du Mythen et les glaciers du Glarnisch commençaient à s'illuminer des premiers rayons du soleil, quand les feuilles humides frissonnaient sous l'haleine du matin, la voix du solitaire s'élevait grave et sainte dans le silence. Aussitôt lui répondaient le merle caché dans les sapins, le pinson perché sur la cîme des hêtres, le rouge-gorge se balançant sur la branche du mélèze, et pendant que ce pur concert s'élevait vers le ciel, chaque plante offrait ses parfums, encensait Dieu de ses vapeurs embaumées."

Mais sa retraite est enfin découverte. Les visiteurs accourent. On l'accable de présents. La princesse Hildegarde, abbesse d'un couvent de Zurich, lui fait construire une chapelle, et lui donne la statue de la Vierge, la même *Image miraculeuse* qu'on y vénère aujourd'hui. Telle fut l'origine du très-célèbre pèlerinage de Notre-Dame d'Einsiedeln, où depuis plus de mille ans on offre à Marie tant de vœux, de prières et de larmes, où les aveugles, les paralytiques, les estropiés et les malades en si grand nombre ont été soulagés.

Il y avait vingt-cinq ans que Meinrad se préparait à la mort dans cette solitude, quand deux brigands, le croyant possesseur de riches trésors, et ne sachant pas qu'il donnait tout aux pauvres à mesure qu'il recevait quelque chose, résolurent d'attenter à sa vie.

A leur approche, les deux corbeaux, comme avertis du danger qui menaçait leur maître, firent entendre des cris perçants, et se mirent à voltiger autour de la cabane, avec tous les signes de la frayeur.

Le saint, suivant sa pieuse coutume, avait passé

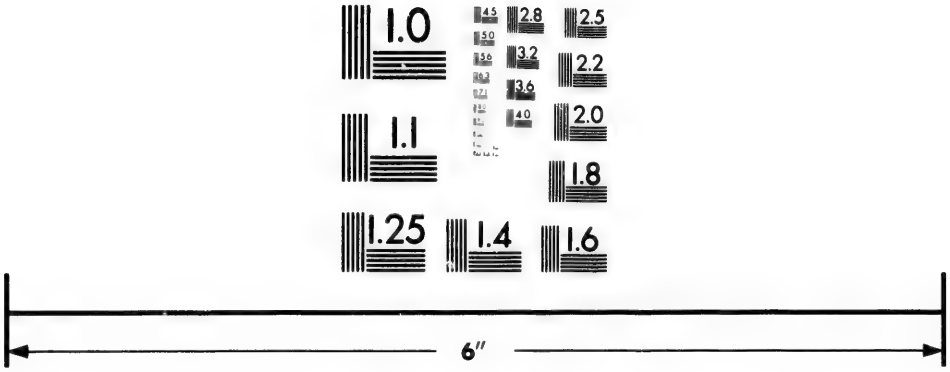
une grande partie de la matinée en prières et en méditations. Il avait célébré la messe devant l'image de la Vierge, et Dieu lui avait révélé que le moment de sa mort était venue. Alors il prit le corps de Jésus-Christ comme le viatique du mourant, et, dans une sainte extase, il remercia Dieu de la grâce qu'il lui accordait; il se recommanda à Marie et aux saints, puis il pria pour ses meurtriers.

Ceux-ci, pendant ce temps-là, le regardaient par une fente de la cloison. Ils frappèrent à la porte, Meinrad se leva, alla leur ouvrir, les reçut avec une bonté cordiale, et leur dit: "Mes amis, si vous étiez venus plus tôt, vous auriez pu assister à la sainte messe. Entrez et priez Dieu et les saints de vous bénir. Venez dans ma cellule; je partagerai avec vous les petites provisions que j'ai encore; vous accomplirez ensuite le projet qui vous a amenés près de moi."

Les bandits s'élancèrent dans la cellule de Meinrad pour l'y attendre. Il alla les y trouver, le sourire sur les lèvres. Puis, donnant à l'un son manteau, et à l'autre sa tunique: "Recevez ceci, leur dit-il, comme souvenir de moi, et quand vos desseins seront accomplis, vous prendrez tout ce que vous voudrez. Je sais que vous êtes venus pour me mettre à mort. Quand vous m'aurez tué, placez ces deux cierges, que j'ai préparés exprès, l'un à ma tête, l'autre à mes pieds, et fuyez au plus vite pour n'être pas arrêtés par ceux qui viennent me voir et qui vous feraient expier votre crime."

Insensibles à tant de bonté et de charité, les monstres saisissent le saint, et le frappent à coups redoublés

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

de massue sur la tête. Meinrad tombe, respirant encore ; les meurtriers l'achèvent sans pitié.

Puis ils étendent son cadavre sur un lit d'herbes sèches au coin de la cellule, et plaçant l'un des cierges à la tête, ils vont allumer l'autre à la lampe de la chapelle, qui brûlait toujours à côté de l'autel. Quand ils revinrent à la cellule, le cierge qui avait été laissé sans flamme auprès du cadavre était allumé et brûlait avec une vive clarté. Une crainte subite les saisit et ils prennent précipitamment la fuite.

Les deux fidèles corbeaux se mettent à leur poursuite, et remplissent la forêt de leurs cris menaçants. Comme s'ils avaient eu pour mission de venger la mort de leur bienfaiteur, ils s'élançent sur la tête de ses meurtriers et tâchent de leur crever les yeux.

Un charpentier, ami de saint Meinrad, qui les voit passer, reconnait les deux corbeaux, et soupçonnant quelque malheur, il se rend en hâte chez le saint, pour n'y trouver que son cadavre ensanglanté. Il s'empresse d'aller à Zurich informer l'autorité et faire saisir les meurtriers. Ceux-ci s'étant réfugiés dans une auberge, les impitoyables corbeaux avaient fini par y pénétrer, en se frayant un passage à travers les fenêtres, et il continuaient à harceler les deux criminels. Les deux malheureux sont saisis, et avouent leur crime qu'ils expient bientôt par le dernier supplice.

Le cœur de saint Meinrad fut déposé sur l'Etzel où il avait vécu sept ans, et son corps inhumé à Reichenau, où il reposa durant 178 ans, pour être transféré plus tard au sanctuaire de N. D. des Ermites, bâti durant cet

intervalle. Ses saintes reliques y sont vénérées encore maintenant. Son chef vénérable est placé sur l'autel de la *Sainte chapelle.*

***

— Le jour où je fais mon pèlerinage n'est pas un jour de fête spéciale. Pourtant, je suis en compagnie de nombreux pèlerins, venus de toutes les parties de la Suisse. On y voit toutes les variétés pittoresques du costume national, on y entend toutes les nuances de prononciation des langues, allemande, française et italienne, qui sont parlées dans le pays.

Et ne croyez pas que ces pèlerins viennent ici pour se divertir ou se reposer. Loin de là ; ils viennent, la plupart après un trajet fatigant et pénible, mus par la foi en la puissante intercession de la sainte Vierge, pressés par le repentir et désireux de se réconcilier avec Dieu. Aussi, voyez avec quelle ferveur ils prient, ces bons pèlerins, dans la vaste nef de l'église conventuelle, et surtout dans la *sainte chapelle* et au pied de la statue miraculeuse. Ils récitent sans fin leur rosaire, priant à haute voix dans l'église, sauf aux heures des offices publics. Ils exposent simplement à Marie leurs nécessités, leurs épreuves, leurs espérances, et leur foi est si ardente que rarement ils partent sans avoir été exaucés, ou au moins soulagés et consolés.

— Profitons des dernières heures du jour pour visiter la belle église qui renferme aujourd'hui la cha-

pelle bâtie par le bienheureux Eberhard en mémoire du saint fondateur Meinrad. Cette église, commencée en 1721, ne fut terminée que récemment. La décoration en est aussi riche que variée. Enserrée dans le carré du monastère, elle est nécessairement éclairée par le haut. La lumière abondante qui y pénètre par une lanterne supérieure, ajoute un charme inexprimable à la beauté de l'ornementation, et varie à l'infini les tons du coloris. Elle éclaire le beau tableau du maître-autel, l'Assomption de la Sainte Vierge, une de ces gracieuses compositions du peintre national Deschwanden. Rien ne me plait comme les tableaux de cet artiste. Il me semble avoir saisi le vrai caractère de l'art chrétien. Ses saints, et ses anges surtout, ne brillent pas par la perfection de leurs muscles, comme ceux de la Renaissance, mais en revanche, ils ont une grâce et une expression vraiment célestes. On voit que la lumière de la vision béatifique a lui sur leurs figures ravissantes, et on dirait que l'artiste lui-même a entrevu un coin du ciel. Qu'on me blâme, si l'on veut, mais je préfère cette école à celle plus renommée qui nous a laissé tant de nudités, au milieu de tant de chefs-d'œuvre.

— Un riche candelabre suspendu à la voûte de l'église est dû à la générosité du dernier empereur des Français, Napoléon III, qui fit ici sa première confession.

— Mais le crépuscule est déjà venu ; à demain la visite de la *sainte chapelle* et de la madone miraculeuse. L'église et le monastère, situés sur une petite éminence de terrain, sont accessibles de deux côtés par une voie carrossable à pente douce, tandis qu'un

large escalier relie le plateau supérieur avec le plateau inférieur. C'est ici, au pied de l'escalier, que se dresse la fontaine alimentée par la source miraculeuse de saint Meinrad. Cette fontaine est ornée d'une belle statue de l'Immaculée Conception, surmontée par une élégante coupole. Vraie piscine de Bethsaïda, où les infirmes de tout genre vont puiser la force et la guérison. Eau plus généreuse que celle de la piscine Probatique, car plus puissante que le souffle de l'ange, la vertu de Marie l'a sanctifiée, non plus pour le soulagement d'un seul privilègié, mais pour la guérison de tous ceux qui l'invoquent avec confiance.

— En ce moment, un vent furieux balaye la grande place devant le monastère, et la nuit menace d'être orageuse. Elle le sera, en effet, mais on dort tranquille sous le regard de Marie, à l'ombre de son sanctuaire, dans cette *forêt sombre* où la sainte vie de Meinrad a paralysé la puissance de Satan.

— Comme elles sonnent fort et haut les cloches magistrales de Notre Dame des Ermites ! Quel carillon sonore vous font ces treize langues de bronze vibrant en cadence, pendant que la basse de cet orchestre, la grosse cloche de 120 quintaux, contraste par sa voix grave et sourde, avec les notes plus joyeuses de ses sœurs cadettes ! Quel concert harmonieux fait le ramage matinal de ces " oiseaux de la prière !" Car elles sont ravissantes à entendre ces belles cloches argentines de la Suisse, pays de cloches et de musique. Elles ont beau devancer le coq le plus vigilant pour interrompre brusquement votre sommeil de plomb. Elles ont beau vous chanter à tue-tête qu'il est trois heures et demie du

matin, et qu'une grand'messe sera chantée à 4 heures, à la *sainte chapelle.* Leur mélodie douce et forte à la fois vous fait vite oublier le sommeil perdu et la lassitude de vos membres, pour ne songer qu'à la sanctification du dimanche, et aux exercices du pèlerinage.

L'église, la pénitencerie, vaste chapelle où l'on entend les confessions, et la *sainte chapelle* surtout, sont encombrées de pèlerins. Les messes se succèdent aux autels latéraux, séparés de la nef par un grillage de fer qui règne sur toute l'étendue des longs pans de l'église. Les communions y sont nombreuses, les prières ferventes. La dévotion vraiment édifiante de ces fidèles serviteurs de Marie réveille la foi, et console de l'indifférence et de l'impiété de tant de chrétiens infidèles.

Il est temps de vous dire en quelques mots l'histoire de cette *sainte chapelle,* qui se tient là à l'entrée et sous la voûte de l'eglise, comme un poussin sous l'aile de sa mère, ou plutôt comme une relique dans un précieux reliquaire ; car elle est comme enchâssée dans le riche édifice, comme la chapelle de la *Portioncule* à Assise, et la *Sainte Maison* à Lorette.

Les fresques d'une grande beauté qui décorent les parois extérieures de cette chapelle, représentent des scènes de la vie de saint Meinrad et la consécration miraculeuse de cette maison de Dieu. Cinq fois, depuis sa fondation, le monastère et l'église ont été incendiés, et chaque fois, la sainte chapelle et l'image miraculeuse ont été préservées. Le teint de la Madone et de l'Enfant Jésus en ont souffert un peu, car leurs figures sont " noires quoique belles," comme celles des saintes images

de Lorette, de Chartres, de Roe-Amadour, de Bétharam, et de plusieurs autres sanctuaires célèbres. Les uns attribuent cette coloration à la fumée de l'encens et des cierges qui brûlent constamment devant ces images vénérées, les autres, comme dans la cas de N.-D. des Ermites, croient y voir le souvenir des divers incendies auxquels elle a miraculeusement échappé.

— En entrant dans la *sainte chapelle,* soyons pénétrés d'une religieuse frayeur. " Otez les sandales de vos pieds, pourrait-on nous dire, comme le Seigneur à Moïse, car la terre que vous foulez est une terre sainte." — Le front dans la poussière, adorons le Divin Sauveur dans le sacrement de sa présence réelle, dans ce lieu ou il est venu en personne. Oui " adorons-le, dans le lieu où ses pieds se sont posés."

C'était en 948. Le saint Abbé Eberhard, qui avait terminé depuis deux ans l'église de N. D. des Ermites, voulut en faire faire la consécration. Il pria saint Conrad, évêque de Constance, de venir consacrer l'église. L'évêque arriva bientôt, accompagné du saint évêque d'Augsbourg, Ulric, et d'une foule de gentilshommes.

La veille du 14 septembre, jour fixé pour la consécration, Conrad et quelques religieux descendirent vers le milieu de la nuit dans l'église, et se mirent en prières. Tout-à-coup, ils virent la chapelle s'éclairer d'une lumière céleste, et Jésus-Christ lui-même, assisté des quatre évangélistes, célébra à l'autel l'office de la Dédicace. Des anges répandaient mille parfums, à droite et à gauche du divin Pontife ; l'apôtre saint Pierre, et le pape saint Grégoire tenaient les insignes du pontificat ; devant l'autel était la sainte Mère de Dieu, entourée

d'une auréole de gloire. Un chœur d'anges, présidé par l'Archange Michel, fit retentir les voûtes de chants angéliques ; les saints Etienne et Laurent, les premiers qui aient honoré le diaconat par leur martyre, remplissaient les fonctions de leur ordre.

Conrad rapporte lui-même, dans un livre qu'il a laissé, que le texte du *Sanctus* fut ainsi modifié par les voix angéliques : *Sanctus Deus in aulâ gloriosæ Virginis, miserere nobis. Benedictus Mariæ Filius in æternum regnaturus qui venit.* " Prenez pitié de nous, ô Dieu dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la Vierge pleine de gloire. Béni soit le Fils de Marie qui vient ici établir à jamais son empire ! "

Le saint évêque resta en prières jusqu'à la onzième heure du jour. On l'invite à commencer la cérémonie, et il raconte avec simplicité ce qu'il a vu et entendu. Mais les frères incrédules insistent auprès de lui pour l'engager à consacrer l'église. C'est alors qu'aux oreilles étonnées des spectateurs, retentit une voix inconnue qui répétait dans la langue de l'Eglise ces mots : " Arrêtez, arrêtez, mon frère, la chapelle est divinement consacrée."

L'authenticité de ce miracle fut constatée juridiquement par le pape Léon VIII, et confirmée par plusieurs de ses successeurs, qui prononcèrent l'anathème contre celui qui oserait entreprendre de consacrer cette chapelle, et déclarèrent celui qui la visiterait aux conditions requises, *absous de coulpe et de peines.*

— Vous voyez, cher lecteur, combien cet endroit est vénérable. Ne doit-on pas s'écrier en y entrant,

comme autrefois le patriarche Jacob : " Ce lieu est terrible : c'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du ciel."

Il n'est pas étonnant que, pendant mille ans, des flots de pèlerins se soient pressés autour de ce lieu béni et de l'image de la Vierge sainte. Plusieurs saints y sont venus implorer la protection de la Reine du ciel. " Après la maison de la sainte Famille, écrivait saint Charles Borromée, je ne sache pas l'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, transportée de pieuses ardeurs."

Plusieurs souverains ont enrichi de leurs dons le sanctuaire de Marie, sans compter ceux qui sont venus lui payer le tribut de leurs hommages. Au jubilé millénaire, le vieil empereur d'Allemagne, de cette même famille des Hohenzollern qui a donné Meinrad à l'Eglise, s'y faisait représenter par un délégué spécial, et son fils y envoyait plus tard un riche présent.

Plusieurs saints ont succédé à saint Meinrad dans cette solitude bénie, devenue l'asile d'une nombreuse famille de religieux. Les trois premiers abbés d'Einseideln ont mérité par leurs vertus l'auréole de la béatification. Ce sont les Bienheureux Eberhard, Thietland, et Grégoire, ce dernier fils d'Edouard, roi d'Angleterre, et beau-frère de l'Empereur Othon I.

L'abbaye et le pèlerinage ont eu leurs jours de désolation et de deuil, de veuvage et de tristesse aux jours néfastes de la Réforme et de la Révolution Française. Mais aujourd'hui, comme la Jérusalem nouvelle, N. D. des Ermites

" Renait plus brillante et plus belle."

— Sur l'emplacement de l'ermitage de Meinrad s'élève aujourd'hui un superbe monastère bénédictin. Il forme un carré de 468 pieds de longueur sur 408 de largeur, avec quatre carrés ou jardins intérieurs, formés par quatre ailes reliant toutes les parties du monastère entre elles et avec l'église placée au centre. — Il y a là tout le complément de rigueur d'un couvent bénédictin : collège nombreux — bibliothèque — imprimerie, sans parler des cloîtres et des grandes salles conventuelles.

On y donne un cours classique et industriel — La musique y est enseignée avec beaucoup de perfection, comme j'ai pu en juger par la messe ravissante chantée aujourd'hui à 9 heures par les élèves du collège et les moines bénédictins, avec accompagnement d'orchestre.

Louis Veuillot, racontant son pèlerinage à Notre-Dame des Ermites, fait prier tour à tour aux pieds de la Madone les pèlerins de toute condition. Je me rappelle la prière du prêtre pour les ouailles que le bon Dieu lui a confiées. Je ne saurais mieux terminer mon pèlerinage qu'en la répétant sous le regard de Marie.

" Sainte Vierge, lui dirai-je, priez pour ceux qui ont charge d'âmes : priez pour le pasteur et pour le troupeau. Que la pensée de mon Dieu et la vôtre, toujours présentes, m'inspirent la vigilance, la douceur, la charité. Faites que jamais je ne demande rien pour moi-même des avantages de ce monde ; gardez-moi de toutes fautes, afin que le père ne devienne pas un sujet de scandale aux enfants ; donnez à ma voix l'accent qui console ; que ma vie soit comme un feu dans les ténèbres, qui se consume pour éclairer et réchauffer les cœurs.

" Portes du ciel, ouvrez-vous et laissez pleuvoir les bénédictions d'en haut sur la famille à qui Dieu m'a donné ; remplissez toutes ces âmes des douces vertus de la foi ; accordez-leur assez des biens de la terre pour attendre doucement le jour des biens éternels."

Il était 4 heures de l'après-midi. Tous les moines étaient réunis dans la chapelle, suivant la pratique de tous les jours, pour y chanter sur un rhythme aussi mélodieux qu'original, le *Salve Regina.*

Bientôt leur voix s'est tue. La vaste nef rentre dans le silence. Mais les derniers mots de l'antienne retentissent toujours à mon oreille. Je les garde dans mon cœur comme un souvenir de mon pèlerinage :

O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !

UN PELERINAGE

AUX SANCTUAIRES DE LA SABINE

— C'était le lundi de Pâques au matin. Les saintes et salutaires rigueurs du carême sont finies. Il est juste, d'ailleurs, de faire trève, pour une semaine, aux travaux ardus de la scolastique, de jeter de côté bouquins et syllogismes, de respirer à pleins poumons l'air pur des montagnes, de reposer par des scènes champêtres les yeux fatigués d'écrire et de déchiffrer les vieux textes. Mais il n'en est pas moins juste de se récréer *saintement*, de " se réjouir dans le Seigneur," puisque c'est la saison des joies pascales.

— Nous sommes six étudiants du collège Romain, bien décidés à nous fatiguer les membres pour nous reposer la tête, et pour faire la chasse aux pieux souvenirs.

— En route donc pour les montagnes de la Sabine ! Tivoli, Subiaco, Olevano, Genazzano, Palestrina : voilà l'itinéraire charmant que nous allions suivre, et que nous savourions à l'avance depuis assez longtemps.

La gare du *tramway* est à deux pas de la basilique de Saint-Laurent hors-les-murs, où reposent les restes vénérés de l'immortel Pie IX. C'est un *tramway à vapeur*, sorte de convoi de chemin de fer en miniature, qui fait le service entre Rome et Tivoli. C'est plus rapide et surtout plus confortable que les *pataches* surannées qui naguère transportaient le touriste, et qui le transportent encore dans certains endroits de l'Italie ; sorte de diligences indignes du nom, que des chevaux étiques traînent nonchalamment sur les voies antiques, pour nous donner le temps de lire les inscriptions latines, et d'admirer l'architecture des monuments dont la route est jalonnée. Voitures basses et peu spacieuses, où les voyageurs sont serrés comme des anchois, sans égard pour les lois de l'espace et de la quantité.

Le billet qu'on nous délivre à une longueur proportionnée à celle du trajet, car les noms des stations y sont imprimés à la suite, sur autant de coupons. De Rome à Tivoli, il y a au moins une verge et quart de papier rouge, car, sur un parcours de 18 milles, on arrête un peu partout.

Le premier arrêt important se devine, comme dit la chanson, " moins par l'esprit que par le nez." Une

odeur très-prononcée d'œufs pourris imprègne l'atmosphère. Il y a évidemment une source d'eaux sulphureuses dans le voisinage. En effet, ce sont les fameuses *Aquæ Albulae* des Romains, eaux blanches avec une teinte bleuâtre, chargées d'acide carbonique et d'hydrogène sulfureux.

Agrippa avait fait construire ici des *Thermes*, où l'empereur Auguste venait prendre des bains. Il y trouvait un remède pour les maladies nerveuses dont il souffrait.

Les feuilles et les branches d'arbre plongées dans cette eau s'y changent en pierre. On y obtient les pétrifications les plus gracieuses et les plus parfaites.

***

Villa Adriana ! crie le conducteur, et le *tramway* nous laisse en rase campagne. A quelques pas du débarcadère on voit un mur avec une porte d'entrée, et une guérite pour les gardiens du *monument national.* C'est la fameuse villa d'Adrien, construite au deuxième siècle, cette merveille de l'antiquité, et qui fait encore, malgré ses ruines et la disparition de ses trésors, l'admiration du voyageur.

— L'empereur Adrien qui la construisit voulut y reproduire en marbre, en bronze et en or, tous les chefs-d'œuvre d'art et d'architecture qu'il avait admirés dans ses voyages en Grèce, en Asie et en Afrique. Cette vaste

enceinte de dix milles de circuit, il en fit un musée. De sa chambre de malade il pouvait contempler la fidèle réproduction des monuments et des lieux les plus célèbres.

— Voulait-il discourir en imagination avec les disciples de Platon ou du Stagyrite ? Il avait son *Académie* et son *Lycée*. Il pouvait se promener, comme dans sa chère Athènes, sous le *Pœcile*, ou *Portique* orné de peintures. Il avait son théâtre grec pour goûter les tragédies d'Eschyle ou de Sophocle. Se promenait-il dans la *Vallée de Tempé*, des troupeaux de cerfs bondissaient autour de lui. Voulait-il se donner les émotions d'un combat naval ; des caneaux souterrains convertissaient l'arène d'un amphithéâtre en un vaste bassin, où les trirèmes voguaient à l'aise, et dont les eaux se rougissaient du sang des combattants. Puis il buvait l'oubli de ses souffrances et de ses remords aux ondes du *Léthé*, ce fleuve factice comme le remède qu'il y cherchait, qu'il avait fait creuser en souvenir du fleuve des Champs Elysées. Tantôt il errait dans les avenues de la *Canope*, ville construite sur le modèle de sa fameuse homonyme en Afrique.

Il y avait prodigué des richesses incalculables, dans ce Paradis terrestre où il cherchait en vain le secret du bonheur. Tous les cabinets de l'Europe se sont enrichis des dépouilles de cette villa aux richesses fabuleuses, et que trois siècles de fouilles n'ont encore pu épuiser.

On croit facilement aux descriptions merveilleuses des historiens de Rome, quand on voit ces ruines somptueuses, ces colonnes d'une seule pierre qui soutiennent encore des fragments de corniches corinthiennes,

les parvis en mosaïque de ces salles de festin, dont le plafond d'azur simulait le ciel, avec des disques d'ivoire mus par un mécanisme ingénieux pour représenter les révolutions des astres.

Hélas ! que de vies humaines ont été sacrifiées pour flatter la vanité et charmer les ennuis du mélancolique et orgueilleux Antonin ! L'extraction des seuls marbres d'Afrique (et les plus riches viennent de là), exigeait de véritables hécatombes d'esclaves. Ces malheureux carriers périssaient, brûlés par le soleil, dévorés par la soif, épuisés par la faim, les verges, et un travail des plus pénibles, car les marbres africains sont les plus durs à exploiter.

Des fragments de ces marbres précieux, il y en a partout à foison. On les a réunis en monceaux pour les vendre aux mosaïstes de Rome. Il y en a à bouche-que-veux-tu ? *Jaune, blanc, noir* et *vert antiques*, dont les carrières sont épuisées aujourd'hui, marbres africains de toutes les nuances, porphyre rouge et noir, marbres panachés, veinés, striés, jaspe, serpentine, albâtre, toute la famille y est représentée avec une étonnante variété.

Tout cela à coûté des larmes et du sang, plus qu'il n'en faudrait pour faire couler de nouveau le *Léthé* au lit desséché. Ah ! l'oubli, le superstitieux Adrien l'a trouvé, non pas celui des souffrances qu'il cherchait, mais l'oubli de sa grandeur, car elle est ensevelie sous les ruines de sa villa, elle gît avec ses cendres sous l'orgueilleux mausolée que domine aujourd'hui l'ange vainqueur de l'orgueil et de l'erreur.

***

Un sentier qui serpente au milieu d'un bosquet d'oliviers, nous fait gravir la colline que domine Tivoli.

Tivoli, c'est la *Tibur* des anciens Romains. Rendez-vous favori des patriciens durant les chaleurs de l'été, ils y trouvaient la fraîcheur sous l'ombre de ses grands arbres et au bord de ses cours d'eau limpide. L'opulent Mécène y avait sa villa, une maison de campagne où l'empereur Auguste et les poëtes de son règne recevaient une somptueuse hospitalité.

Mais pour nous, chrétiens, il se rattache à Tivoli des souvenirs plus glorieux et plus consolants.

Un prophète coupable prédit le lever de cette " étoile qui devait sortir de Jacob." — Les mages qui virent l'astre merveilleux, et le suivirent jusqu'au berceau du Sauveur, étaient des Gentils.

— Les forêts druidiques de la Gaule saluaient à l'avance la gloire de celle qui devait enfanter le Messie. Dieu, le Souverain Maître, voulait ainsi forcer l'erreur à proclamer la vérité, les ténèbres à produire la lumière, préludant ainsi aux révélations de l'Evangile.

— En Perse, en Bithynie, dans l'Hellespont, et sur plusieurs points de l'Italie, des voix prophétiques s'étaient fait entendre.

— Tibur eut aussi sa Sibylle destinée, dans les vues de la Providence, à éclairer d'une lueur avant-courière

cette Rome, la ville éternelle, destinée à son tour à être le foyer de la vérité pour l'univers entier.

" J'ai p. dit la Sibylle de Tibur, manifester la Vierge, qui un jour sur les confins de Nazareth, concevra le Dieu que les collines de Bethléem verront revêtu de chair. "

C'est le thème ordinaire, écho probable des prophéties judaïques, répété d'âge en âge jusqu'au jour où devait " éclater dans toute sa splendeur le divin Soleil de justice. "

A Tivoli, il faut voir la villa d'Este, avec ses statues et ses fontaines, le tout d'un goût fort équivoque, mais que rachète la vue ravissante sur la campagne romaine, dont on jouit du haut de ses terrasses. C'est le séjour du cardinal allemand Hohenlohe, et de son hôte, le fa eux pianiste hongrois Listz, qui y faisait de la ique une bonne partie des nuits, nous dit la vieille concierge.

Il y a aussi les fameuses cascades ou *Cascatelles*, formées par la chûte de l'Anio, qui traversant la ville de Tivoli, retombe dans la plaine par trois chûtes, dont la plus haute mesure 320 pieds. Le fameux peintre le Poussin en fit un dessin resté célèbre. Il faut se placer au même point que lui pour jouir du coup d'œil, qui est en même temps gracieux et imposant.

***

La prochaine étape du pèlerinage est Subiaco, à 26 milles de Tivoli. Le chemin qui y conduit longe l'Anio. Sur les collines de l'autre côté, ou sur les bords de la rivière, apparaissent successivement Castel-Madama, San Stefano, San Cosimato, Mandela, et Vicovaro, où saint Benoit, invité par des moines relâchés à gouverner leur monastère, brisa miraculeusement d'un signe de croix la coupe empoisonnée qu'on lui présentait.

Subiaco

— Cette petite ville de la Sabine offre quelque intérêt au voyageur, à raison de son site pittoresque et des industries qu'on y exerce. Mais ce qui la rend illustre entre toutes, c'est le séjour qu'y fit saint Benoit, le patriarche des moines d'Occident. Il nous faudrait tout un volume pour raconter sa vie, et décrire les monuments qui marquent le berceau de la grande famille bénédictine.

A quelques pas de la ville s'ouvre une gorge profonde, au fond de laquelle l'Anio roule ses eaux blanchissantes. Au pied des monts escarpés qui la dominent s'élargit une vallée, que l'empereur Néron, aussi amateur de bien-être que de sang humain, choisit pour y construire une villa enchanteresse. Faisant endiguer à trois endroits successifs les eaux de la rivière, il y forma trois lacs artificiels superposés, au-dessous desquels il se fit

faire des bains et une résidence luxueuse. C'est ce qui a donné à cet endroit le nom de *Subiaco*, qui vient du mot latin *sub lacum, sous le lac.* Un jour, au milieu d'une orgie, la foudre éclata et brisa dans ses mains la coupe que Néron allait porter à ses lèvres. L'empereur épouvanté quitte ce séjour pour n'y plus revenir.

Quatre siècles plus tard, un enfant de quatorze ans, fils de patricien, de l'illustre famille des Anicius, qui par sa mère était le dernier rejeton des seigneurs de Nursie, arrivait en ce lieu devenu sauvage, pour y chercher le salut de son âme. Il fuyait le monde avec ses appâts séducteurs, il voulait expier dans les larmes et la pénitence, les crimes de ses contemporains.

Dans le flanc perpendiculaire de la montagne, il discerna une caverne, " un trou de rocher ". C'est le lieu qu'il choisit pour y " méditer comme la colombe ". Trois années durant il y séjourna, pendant les chaleurs de l'été, malgré les glaces de l'hiver, ses membres délicats à peine vêtus de peaux de bêtes, nourri de la charitable pitance qu'un solitaire du voisinage, saint Romain, lui faisait descendre une fois la semaine dans un panier, seul moyen d'atteindre sa grotte de la partie supérieure de cette montagne taillée à pic. Quelques pâtres, égarés à la recherche de leurs chèvres perdues, le surprendront dans sa retraite, et le prendront pour une bête fauve. Mais il leur expliquera les vérités de la religion chrétienne, ils reviendront l'écouter, et la renommée de sa sainteté se répandra au loin.

— Bientôt des disciples, aussi illustres que nombreux, viendront se ranger sous sa houlette, et douze monastères surgiront comme par enchantement dans ce

lieu jadis désert, présage du merveilleux épanouissement de cet ordre monastique, à qui le monde doit les trésors de la science et des lettres, et l'Eglise, toute une armée de saints et de docteurs. " De cette caverne, dit Montalembert, sont issues des légions de moines et de saints, dont le dévouement a valu à l'Eglise ses conquêtes les plus vastes et ses gloires les plus pures."

***

Mais le jour décline rapidement, et il nous faut arriver bientôt au premier couvent, celui de sainte Scolastique, ainsi nommé d'après la sœur de saint Benoit ; car c'est là que nous devons recevoir l'hospitalité pour la nuit. C'est là que réside le Révérendissime Père Abbé Général de l'Ordre, et l'église de ce monastère est la cathédrale de Subiaco.

Un bénédictin français nous fait les honneurs de la maison, et pendant que nous nous réchauffons près d'un bon feu de cheminée, Dom Léandre nous raconte quelques détails de la vie de saint Benoit, et nous fait en quelques mots l'historique du couvent, et de ses environs. Ce bon Père avait jadis appartenu au monastère de la Pierre qui-vivre, en France, dont le fondateur, Dom Muard, vécut ici dans la solitude avec deux compagnons. C'est du lieu de sa retraite, au monastère vénéré de Saint-Laurent, un des douze fondés par saint Benoit, que Pie IX rappela Dom Muard à Subiaco. C'est après s'être retrempé dans la vie monastique aux sources même de l'ordre, qu'il alla, comme un autre saint Maur,

fonder en France une pépinière de saints et de savants. Son apprentissage de fondateur, il l'avait aussi fait en établissant la Congrégation de Saint-Edme, qui dessert le pèlerinage du Mont-Saint-Michel, et qui fournit à la France tant de zélés missionnaires.

Il y a à Sainte-Scolastique un bénédictin allemand, Dom Wissel, dont le frère est Rédemptoriste aux Etats-Unis. Au retour d'une mission à Halifax, où il avait reçu les dernières confidences de l'archevêque mourant, Mgr Hannan, ce Père Rédemptoriste assistait, il y a quelques années à la fête de sainte Anne, au sanctuaire de Beaupré, et il y faisait entendre sa parole vraiment apostolique. Je l'y ai rencontré, et j'ai pu parler de lui à son frère bénédictin. Je recueille précieusement ce détail, qui n'a pourtant rien de remarquable ; mais comme souvenir de la patrie absente. C'est une pensée du Canada qui a fleuri aux pieds de saint Benoit, et qui nous rappelle, loin du pays, bien des figures amies.

— Souper au réfectoire des moines, puis causerie au coin du feu, et coucher à bonne heure, car la course au grand air et la fatigue du voyage nous invitent au sommeil. A titre d'ainé, on me donne le meilleur lit, dans une chambre séparée. La chronique raconte qu'un Pape, probablement Grégoire XVI, et un empereur, Don Pedro, du Brésil, y ont dormi.

— Malgré cela, j'ai trop bien sommeillé pour avoir des rêves. Pas le moindre cauchemar de tiare ou de couronne, et le lendemain matin, "gros Jean comme devant."

— Dès le point du jour il nous faut gravir la pente raide qui, par une avenue d'arbres séculaires, nous

mène au *Sacro Speco* ou *sainte grotte*, car c'est là, au berceau même de la famille de saint Benoit, que nous voulons dire la sainte messe.

Bientôt nous apercevons le monastère du *Sacro Speco*, semblable à un nid d'aigle attaché au flanc du rocher. Il se cramponne à une muraille de montagnes taillées à pic et dominant le cours bondissant de l'Anio. Soutenu par des piliers, des arches et des fondations gigantesques, véritable triomphe de l'art et du génie sur la nature, travail d'une patience, d'une hardiesse, et d'un prix incalculables.

— Il y a ici, comme à Assise, toute une série de sanctuaires superposés, communiquant entre eux par des escaliers intérieurs. Ici, comme au berceau du glorieux pauvre, le génie et l'art ont payé leur tribut à la gloire du saint fondateur, les fils dévoués et les générations de pieux pèlerins ont rivalisé de zèle pour décorer le sanctuaire de prédilection du Patriarche.

"Tout à fleuri, dit Louis Veuillot, on a apporté les marbres précieux, les métaux précieux ; on a revêtu de toutes les magnificences ces pierres qui ont été l'encensoir, où l'âme de Benoit c'est consumée comme un parfum précieux. Voyez ce que peut la prière; elle a tout transformé, tout transfiguré; et voilà que cette tanière est devenu l'une des brillantes demeures de Dieu!"

Les fresques ravissantes qui ornent les parois de toutes les chapelles, sont dues à cette école de renaissance chrétienne qui a fait éclore tant de chefs-d'œuvre au soleil de l'Ombrie. On y sent le souffle inspi-

rateur de Giotto et de la pléiade de glorieux élèves qu'il a formés.

Toutes les grandes scènes de l'histoire bénédictine sont tracées sur ces murs en caractères vivants. On peut y lire également les promesses apportées du ciel au saint Patriarche par le ministère d'un ange :

"Ton ordre, dit le messager céleste au nom de Dieu, durera jusqu'à la fin du monde.

"Dans les derniers temps un de tes fils gouvernera l'Eglise de Dieu, et en confirmera un grand nombre dans la Foi.

"Quiconque mourra dans ton ordre obtiendra le salut éternel. Si quelqu'un commence à vivre mal, et ne se corrige pas, ou bien il en sera expulsé, ou bien il en partira de lui-même.

"Celui qui persécutera ton ordre ou nuira à tes fils, verra sa vie abrégée, et finira par une mort fâcheuse.

"Quiconque aimera ton ordre aura une fin heureuse."

Il y a, dans ces promesses, tout un sujet de méditation et de préparation à la sainte messe.

C'est l'esprit pénétré des souvenirs de saint Benoit que je gravis les degrés du saint autel, à l'endroit même où il immola sa jeunesse et mortifia ses membres délicats, pour "accomplir dans sa chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ."* — L'autel est placé à l'entrée même de la *sainte grotte*, où l'on croit voir encore le

* Epitre aux Coloss, I, 24.

jeune saint en prière. Une statue de marbre blanc, due au ciseau du Bernin, le représente sous les traits les plus gracieux. Assis sur un angle du rocher nu, les mains jointes, le visage exténué, mais respirant une joie céleste, les yeux levés avec amour vers le ciel, il parait ravi en extase. A côté de lui, le panier qui contient sa maigre provision de chaque semaine, et une clochette pour l'avertir que son charitable fournisseur ne l'a pas oublié.

Par une porte inférieure on descend à une seconde grotte, où Benoit, découvert par les chevriers, éclairait leurs âmes grossières en leur enseignant les vérités de la religion. Il y a, tout près d'ici, une petite terrasse assise sur une corniche du rocher, endroit sauvage d'où l'œil ne peut contempler que l'azur du ciel, ou le rocher formidable qui surplombe, ou le gouffre où s'enfuit l'Anio. Digne théâtre des attaques de l'enfer, c'est ici que Satan tenta la vertu de l'angélique Benoit. Assailli par un souvenir de cette Rome, dont il avait fui les séductions avant d'en subir les atteintes, le courageux enfant se roula nu dans un buisson d'épines, où il déchira ses membres délicats et transforma sa chair en une plaie ensanglantée. Cette sainte violence lui mérita la victoire et la couronne de la chasteté, comme plus tard l'angélique Thomas d'Aquin la mérita par son héroïque résistance à d'infâmes créatures.

" Sept siècles plus tard, dit Montalembert, un autre saint, François d'Assise, vint visiter ce cite sauvage et digne de rivaliser avec l'âpre rocher de la Toscane, où lui furent imprimés les stigmates de la Passion. Il se prosterna devant le buisson d'épines, qui avait servi de

lit triomphal à la mâle vertu du patriarche des moines, et après avoir baigné de ses larmes le sol de ce glorieux champ de bataille, il voulut y planter deux rosiers. Les rosiers de saint François y ont crû, et ont survécu aux ronces bénédictines."

Le plateau triangulaire qui se projette sur le flanc du précipice a été transformé en jardinet. Les pétales des fleurs du rosier miraculeux servent de remèdes aux maladies de toutes sortes. Chose remarquable ! presque toutes les feuilles de ces arbustes vénérables portent la figure tout à fait visible d'un serpent. La piété des fidèles croit y voir l'image de l'antique serpent que Benoit a vaincu dans cette lutte mémorable.

— Mais il y a ici quelque chose de plus merveilleux encore. Entre le mur du couvent et le rocher qui semble le menacer de son poids énorme, on a menagé une petite cour, où quelques arbres donnent leur ombre, et des fleurs variées reposent l'œil de l'horreur du site. Une statue de saint Benoit, la main levée vers la masse formidable, porte cette inscription : *Ferma, o rupe, non danneggiare i figli miei ;* " Arrête là, rocher, ne nuis pas à mes fils." Mais quel miracle y a-t-il là ? La nature même du rocher s'oppose à un effondrement, puisqu'il est insensible à l'infiltration de l'eau et aux lois du clivage régulier. Un polygone tracé en rouge sur la surface polie du roc va nous éclairer. On y lit les dimensions prodigieuses d'un bloc immense de pierre, qui se tenait là jadis sur un plan incliné presque perpendiculairement. La chûte de cette pierre aurait infailliblement entraîné avec elle tout le monastère en tuant les moines, dont le dortoir est immédiatement au-dessous.

Pendant plus de neuf siècles le bloc ne bougea pas, et pourtant, d'après les lois de la gravité, le moindre choc aurait dû l'ébranler. Ni les tremblements de terre, ni la main des Vandales et des Goths ne l'ont dérangé de son assiette mystérieuse. — Je me trompe, les Goths modernes, les voleurs du patrimoine de saint Pierre, les Piémontais, en un mot ont dérangé *le caillou*, car ils craignaient, peut-être avec raison, qu'en s'écroulant, il ne vînt à ruiner le couvent confisqué et décoré du titre de *monument national*. Le bras de saint Benoit se serait peut-être lassé de protéger un endroit où le brigandage avait succédé à la prière. Le *monument* aurait disparu dans l'abîme, mais la *sainte grotte* serait toujours restée, pour dire aux hommes que la désolation était revenue sur la terre et pour les inviter à la pénitence.

Tout un bataillon d'ingénieurs fut convoqué pour déplacer le quartier de roc, et que de précautions ne leur fallut-il pas pour l'ôter ! car le bloc jaugeait fort bien 44 mêtres cubes !

— Après avoir admiré dans la sacristie une miniature de Fra Angelico, des peintures sur cuivre admirables, et un Christ sculpté dans un os de poisson, on dit adieu au *Sacro Speco* pour aller faire une dernière visite à sainte Scolastique.

Des douze monastères fondés ici par saint Benoit, il ne reste, en effet, que des ruines. Le plus mémorable de ces monastères disparus, était bien celui de saint Clément, où le Patriarche avait sa résidence ordinaire. Il était situé près du premier des trois lacs de Néron, à l'endroit même où le monstre avait fait construire ses

bains. C'est là que Benoit reçut ses deux illustres disciples, Maur et Placide. C'est là que saint Placide, encore enfant, allant puiser de l'eau dans le lac, y fut entraîné par le poids de l'amphore qu'il avait emplie. Saint Benoit, témoin de l'accident, ordonne à saint Maur d'aller lui porter secours. Maur obéit sans hésiter. Il marche sur les eaux, comme jadis saint Pierre, et il en tire Placide par les cheveux au moment où il va disparaître. Maur avait compris la devise de la famille bénédictine, gravée au pied de la statue de son fondateur, *Ausculta, ô fili, præcepta magistri ;* " Ecoute, ô mon fils, les préceptes du Maître ", et son obéissance avait été récompensée par un miracle éclatant.

— A Sainte-Scolastique, il y a deux cloîtres à ciel ouvert, avec leurs arcades, leurs colonnes et leur puits central. L'un de ces cloîtres remonte aux origines de l'Ordre.. Il y a une église cathédrale merveilleusement restaurée et décorée, il y a un *archivium* où l'on conserve des exemplaires des premiers livres imprimés en Italie. C'était en 1465, peu d'années après l'invention de l'imprimerie. Sweynheim et Pannartz, disciples de Gutemberg, reçurent ici même l'hospitalité et y pratiquèrent leur art. Ces précieux incunables sont les œuvres de Lactance, la Cité de Dieu de saint Augustin, et les lettres de saint Jérôme. Il y a aussi des manuscrits rares, des miniatures et des enluminures d'une beauté et d'une fraîcheur qui défient toute imitation. On montre encore un missel dont le frontispice a disparu. Il y avait là une pleine page enluminée. Un jour, pendant que l'archiviste s'était absenté pour un instant, un visiteur, vandale moderne, avait, d'un coup

de canif, enlevé la page. "Evidemment c'était un anglais," conclut-on en voyant la blessure. "Ils aiment tant les chefs-d'œuvre, et puis ils ont la conscience si large!" Pourquoi ne pas ajouter: "Et le dos aussi," puisqu'on leur impute à tort ou à raison tant d'autres larcins?

— En quittant Subiaco, je me rappelle involontairement le mot de Pétrarque, qui vint y faire un pèlerinage: "Qui a vu cette caverne sainte a cru voir la porte du Paradis. On y respire, en effet, un parfum céleste, et on y trouve un avant-goût du Ciel."

*
* *

A partir de Subiaco le pèlerinage se fait à pied. Il n'est rien d'intéressant comme ces courses à travers les montagnes. On y voit de près les gens, on cause avec eux, on étudie les mœurs, on constate avec bonheur la foi vive et éclairée du paysan italien. Cette foi se traduit même par des importunités aussi sublimes que touchantes, j'allais dire ..... fatigantes.

Quand on passe par un village, des troupes d'enfants, des femmes, des enfants, des jeunes gens même, viennent assaillir les prêtres, pour avoir des médailles et des images. "*Zi pré!*" nous disent-ils en nous baisant la main, "*un santo.*" Cette apostrophe, qui est l'abrégé de *zio prete,* signifie "mon oncle le prêtre," (manière familière et naïve d'adresser le clergé), "une

médaille." Par malheur, nous n'appréhendions pas un tel assaut, et nos objets de piété avaient été oubliés à Rome.

Force nous est de leur distribuer toutes les images de nos bréviaires. Puis, quand la collection est épuisée, il faut les refuser, doucement d'abord, puis avec énergie. Mais ils ne se laissent pas déconcerter pour si peu. Pour chaque objet refusé, ils ont un diminutif à proposer ; car la belle langue italienne se prête volontiers aux diminutifs les plus gracieux et les plus délicats. Et ces diminitifs ont encore d'autres diminutifs, et ainsi de suite, si les médailles, comme la matière, étaient divisibles à l'infini.

Pour un *santo* que vous n'avez pas, ils nous demandent d'un air et d'un ton suppliants, un *santino* (un petit saint, une petite médaille), et si le *santino* n'apparait pas, il leur reste une dernière prière, la plus humble et la plus raisonnable de toutes, d'un *santinetto*, (une toute petite médaille). J'en pleurais d'admiration, et de rage de voir que je n'avais pas de quoi les satisfaire. J'aurais voulu être transformé en marchand itinéraire de médailles et de statues, pour leur distribuer à pleines mains tous les articles de ma pacotille. Pour *una corona* ou une image que vous n'avez pas, il demandent *una coroncella*, (un petit chapelet) ou *un' imaginetta* (une petite image).

O piété charmante de ce peuple catholique ! Et cet amour des objets pieux est loin d'être de la superstition. Causez de religion avec ces paysans en apparence si ignorants. Ils en savent plus long que certains Aca-

démiciens. Et puis, ils ont tant d'urbanité dans les manières et le langage, des épithètes si gracieuses, des formules si courtoises, des titres si flatteurs à vous prodiguer. Ecorchez tant que vous voudrez, pour faire le savant, leur belle langue ; massacrez-en l'accent qui fait les trois quarts de son harmonie, et ils ne souriront même pas, de crainte de vous blesser. Qu'il y a loin de là à la grossièreté des domestiques anglais et des boutiquiers parisiens, qui feignent de ne pas vous comprendre quand vous parlez le français du *grand siècle*, ou bien vous écoutent curieusement pour deviner de quelle province vous êtes, et puis vous renvoient insolemment votre phrase *sautée à la parisienne.*

— Comme la route est longue de Subiaco à Olevano, où il nous faut pourtant arriver avant le soleil couché ! On a beau grimper par des sentiers capricieux pour abréger les lacets de la grande route qui serpente en pente douce sur le flanc des collines, le chemin s'allonge toujours. " Combien de distance encore ? " demande-t-on à un muletier qui passe. " *Un'mezz'oretta,*" " Une petite demi-heure," ce qui veut dire en brutale langue vulgaire : " Une heure et demie ; " car la langue italienne cache autant de mensonges polis qu'elle révèle de délicatesses. Comme à chaque rencontre subséquente on reçoit la même réponse, on conclut que la *mezz'oretta* est une formule traditionnelle adoptée pour tromper les longueurs de la route, et aviver l'espérance et le courage du piéton. Douce illusion, si les jambes n'accusaient une somme de fatigue peu en rapport avec la mesure du temps !

— Enfin voilà Olevano fièrement perché sur le sommet d'une colline, avec son antique castel dominant les vallées d'alentour. Site pittoresque, d'où l'œil entrevoit à travers des échappées de montagnes les eaux bleues de la Méditerranée. Tableau charmant, avec ses maisons étincelantes de blancheur au soleil couchant, dans l'atmosphère italienne si pure et si limpide. Et dire que de près tout est si malpropre ! Les poules, les quadrupèdes, le monde, tout cela vit presque pêle-mêle dans ces crapaudières de sous-sol où n'entre pas le soleil. Mais ces gens-là ont des âmes d'artistes et de poëtes. Mystère !

Pour traverser les rues d'Olevano, il faut poser le pied avec précaution, crainte de glisser sur quelque .....écorce d'orange. Il n'y a qu'un hôtel, et cet hôtel, comme dirait un Irlandais, n'est qu'une maison de pension, et encore, il n'y a jamais de pensionnaires proprement-dits. Quelquefois il y loge des artistes aux longs cheveux et à l'idéal insaisissable, qui y vivent d'émotions, de points de vue, et de l'air pur des montagnes, avec une platée de *macaroni* de temps à autre pour les retenir dans cette vallée de larmes. Jamais ils n'ont le sou, car ils travaillent pour la gloire. Leur pension, ils la payent en coups de crayon et de pinceau sur les murs de la *Casa Baldi.*

Nous y voici doublement *rendus* à la *Casa Baldi,* pour y passer la nuit. Depuis le déjeuner nous n'avons rien pris La *signora* de la maison, après s'être assurée que nous n'étions pas des artistes, nous proposa un menu par voie d'élimination. Après avoir énuméré tous les plats dont on ne pourrait tâter, elle finit par nous

réduire à une soupe au gratin avec force *macaroni* comme pièce de résistance, et du pain *à discrétion*. Mais l'appétit et la gaîté assaisonne le tout, et les *Grâces* sont dites avec sincérité.

— Après le souper, l'hôtesse nous régale d'un solo de tambourine, et nous lui rendons la politesse par les plus belles chansons canadiennes de notre répertoire, le tout sous le patronage distingué du Cardinal Borghèse, qui séjourna ici à la fin du siècle dernier, et dont le portrait nous regarde du manteau de la cheminée.

***

Debout avant l'aurore, vaillants pèlerins ! car il nous faut faire à jeun et à pied le trajet d'Olevano à Genazzano, pour aller prier dans son sanctuaire la Madone du Bon Conseil, dire la messe devant son image miraculeuse, et lui demander des lumières pour maintenant et plus tard.

— La route, heureusement, va toujours en descendant, sauf une petite montée pour entrer dans la ville.

Les Pères Augustins qui desservent le pèlerinage nous reçoivent avec bonté ; nous disons la sainte messe, puis l'un d'entre nous, muni d'une permission spéciale du Révérendissime Père Général des Augustins à Rome, a le privilège de célébrer en présence de l'image dévoilée de N.-D. du Bon Conseil.

La chapelle de la Madone est fermée par une grille de fer, soutenue par deux colonnes très précieuses

en pierre de touche, don du cardinal Jérôme Colonna. L'autel est remarquable par ses beaux marbres, ses albâtres, ses porphyres et ses colonnes de vert antique.

L'image de la Madone et du Divin Enfant est vraiment ravissante. Impossible de décrire les traits doux et affables, la pose gracieuse, le moëlleux du coloris, la délicatesse du mouvement de ce groupe céleste. Le visage de la sainte Vierge est si beau, si plein de majesté qu'il ravit et entraîne tous les cœurs.

L'enfant Jésus n'est pas moins beau. "Quand on contemple, dit un auteur, son visage arrondi, ses blonds cheveux, ses yeux brillants et pleins de vie, ses joues vermeilles, son sourire angélique, enfin tout l'ensemble de sa personne, d'où s'échappent les rayons de la divinité, l'on se sent forcé de s'écrier, avec le Roi-Prophète : " Vraiment le fils de Marie est le plus beau des enfants des hommes ! "

Le temps n'a pu altérer la beauté de cette image ni la fraîcheur de son coloris. Les artistes ont rivalisé de zèle pour la reproduire fidèlement, mais sans jamais pouvoir atteindre la céleste perfection de l'original. Aucune image n'est plus populaire en Italie, et à Rome surtout, que celle de la Madone du Bon Conseil. Grand nombre d'églises en ont une copie, et dans les boutiques de la Ville éternelle, elle reparait dans une niche, avec la lampe traditionnelle qui brûle en honneur de Marie. Le culte de cette madone est répandu dans le monde entier, et la ville de Montréal, Ville-Marie, est fière aujourd'hui de posséder une église sous le vocable de N. D. du Bon Conseil.

Mes lecteurs connaissent l'origine de ce pèlerinage fameux et l'historique de la translation merveilleuse de l'image vénérée. Cette translation à beaucoup d'analogie avec celle de la *sainte maison* de Lorette.

La sainte image, aujourd'hui vénérée à Genazzano, appartenait jadis à une église de Scutari, ville de la Haute Albanie, dans la Turquie d'Europe. Elle y était en grande vénération. Mais les ravages des Turcs ne tardèrent pas à désécrer l'église, et à chasser de leur patrie les malheureux Albanais. Les deux gardiens du temple, forcés de s'expatrier, pleuraient à la pensée de quitter leur madone bien-aimée. Leur fidélité fut récompensée. Avertis en songe de se trouver à l'église, à une heure déterminée le lendemain, ils virent un nuage envelopper la sainte image et sortir du sanctuaire. Ils suivirent leur céleste conductrice. Le nuage, comme la colonne de fumée qui guida jadis le peuple de Dieu, devenait lumineux la nuit pour éclairer leurs pas. L'image traversa avec eux l'Adriatique, qui s'affermit sous leurs pieds. Rendus à Rome, ils la virent disparaître. Au bout de quelques jours, le bruit se répandit dans la ville qu'une image miraculeuse avait fait son apparition à Genazzano. Les deux fugitifs Albanais s'y rendent, et y constatent avec bonheur l'identité de leur madone. Ils s'empressent de raconter aux habitants de Genazzano les circonstances de sa translation. Ceux-ci émerveillés rendirent grâces à Dieu de confirmer ainsi le miracle, dont ils avaient eux-mêmes été les heureux témoins quelques jours auparavant.

C'était le 25 avril, de l'an 1467. On célébrait, à Genazzano, la fête de saint Marc. Sur la grande place

devant l'église on tenait une foire qui avait attiré grand nombre d'acheteurs. Tout à coup, vers l'heure des vêpres, on entendit dans les airs une harmonie céleste, et peu après, l'on vit un nuage brillant se diriger vers l'église, et aller se poser sur l'autel de saint Blaise. Quant le nuage eut disparu, on y vit l'image de la Madone. En même temps, toutes les cloches de la ville et des environs se mirent d'elles-mêmes à sonner.

Cette faveur du ciel, Genazzano la devait à la piété d'une pauvre veuve, du nom de Petruccia, qui mourut en odeur de sainteté. Affligée du délabrement de l'église de sa ville natale, elle avait supplié Marie de lui fournir les moyens de la restaurer. Elle fut exaucée bien au-delà de ses espérances, car le sanctuaire de la Madone est aujourd'hui un des plus célèbres de l'Italie.

De nombreux Souverains Pontifes y sont venus demander les lumières de N. D. du Bon Conseil, et ont enrichi son sanctuaire de précieuses indulgences. Urbain VIII y fit un pèlerinage avec un grand nombre de cardinaux. Saint Alphonse de Ligouri avait une dévotion particulière pour cette Madone qu'il était venu prier.

Une circonstance merveilleuse, et constatée juridiquement par une commission, c'est que l'image peinte sur un simple enduit de muraille, se conserve parfaitement et reste suspendue sans base ni appui. Ce prodige a été vérifié lors du couronnement de la Madone, en 1682, et plus tard en 1747, et les procès-verbaux authentiques en ont été remis à la Sacrée Congrégation des Rites.

"O Vierge Marie, Mère du Bon Conseil, dirons-nous agenouillés devant son image bénie, vous qui doucement attirée par votre gracieux enfant, inclinez modestement la tête vers lui pour répondre aux désirs de son amour, apprenez-nous à correspondre aux attraits de la grâce de Dieu et aux inspirations de vos bons conseils."

***

Nous avons fini nos pèlerinages sous le regard de la plus tendre des Mères. A Palestrina, dernière étape de nos courses pascales, il n'y a pas de sanctuaire remarquable. Du point culminant de cette ville bâtie en amphithéatre sur une haute colline, on contemple un panorama des plus ravissants. Palestrina, (l'ancienne Préneste) est une ville d'origine grecque dont les commencements remontent à l'antiquité la plus reculée, comme l'attestent les restes de murs cyclopéens et pélasgiques qu'on y voit encore. Le palais Barberini possède un pavé en mosaïque qui provient de l'ancien temple de la Fortune. Cette mosaïque d'un travail exquis représente une scène d'Egypte, les fêtes célébrées à l'occasion des inondations du Nil.

Ici naquit le célèbre Jean Pierluigi, mieux connu sous le nom de Palestrina, sa ville natale, qui mérita le titre de Prince de la Musique. Ses compositions, comme on le sait, font encore aujourd'hui le désespoir et l'admi-

ration des musiciens. Il mourut à Rome, entre les bras de saint Philippe de Néri, après avoir consacré son génie au service de l'Eglise.

A la gare de Valmontone, à quelques milles de Palestrina, nous prenons le chemin de fer pour Rome, où nous arrivons à l'heure de l'*Ave Maria*.

Notre pèlerinage avait duré cinq jours.

Laus Deo et Mariæ !

UNE BENEDICTION DU PAPE.

—

J'ai vu le Pape! Le regard fixé sur son auguste visage, j'ai contemplé avec amour les traits vénérables du Vicaire de Jésus-Christ. Quel air de majesté! Quel rayonnement de sainteté! Quelle douceur angélique dans le sourire bienveillant du Père commun des fidèles! Nous étions là une trentaine, attendant dans un respectueux silence l'apparition du Pontife.

Bientôt il se présente accompagné de ses camériers et de quelques gardes nobles. Toute l'assistance s'agenouille, et le saint Père fait le tour de la salle pour adresser à chacun quelques mots pleins d'onction et de bonté. Ici il console la sœur d'un officier mort au champ d'honneur; là, c'est un *hidalgo* du Portugal qui offre à Sa

Sainteté un livre qu'il a écrit contre la profanation du dimanche ; il demande en même temps une bénédiction pour une conférence de saint Vincent de Paul qu'il a fondée à Lisbonne. Un peu plus loin, le Saint Père encourage deux jeunes religieuses à se montrer fortes dans la foi, au milieu des Moscovites où elles vont enseigner la vérité. A côté de moi, se tient tout embarrassé un jeune Bernois qui, malgré sa séparation du bercail, a voulu, lui aussi, voir le Pasteur suprême. Comme il n'osait demander sa bénédiction, le camérier la sollicite pour lui, et le Pape la lui accorde avec bonté.

Enfin, mon tour arrive. Avec quelle effusion je couvris de baisers la main vénérable du Souverain Pontife, avec quelle joie je la sentis se poser doucement sur mon front !

L'audience fut bientôt terminée, car Léon XIII est toujours très occupé, absorbé comme il l'est par la sollicitude de sa charge pastorale, par la défense de l'Eglise contre les ennemis qui l'assaillent de toutes parts.

Quand Sa Sainteté eut fini l'audience, elle nous donna à tous une dernière bénédiction générale. C'est là surtout que parut dans tout son éclat cette vertu qui lui vient de l'assistance constante du Saint-Esprit. Les mains et les yeux levés vers le ciel, il ressemblait à Moïse parlant au Très-Haut, et quand, de cette main droite qui tient les clefs de la justice et de la miséricorde céleste, il traça sur nos fronts abaissés le signe de la rédemption, quand de cette voix dont les sentences sont ratifiées au ciel, il appela sur nos âmes la bénédiction

du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tous les assistants furent saisis d'un saint tremblement, en même temps qu'une grande joie leur faisait répandre des larmes pleines de douceur.

Ah ! me disais-je en moi-même, combien les ennemis du Saint-Père seraient punis, quelle vengeance éclatante il tirerait d'eux, si, non content de prier et de faire prier pour eux à la suite de chaque messe qui se célèbre à Rome, il pouvait leur donner ouvertement sa bénédiction ! Combien peu parmi ceux qui se sont laissés entraîner contre lui résisteraient à la divine influence de sa charité ! Il leur serait impossible de ne pas se jeter à ses genoux, et de ne pas pleurer leur conduite sacrilége. Mais quand viendront-ils ! Dieu seul le sait. Priez, cependant, chers lecteurs, priez les saints apôtres Pierre et Paul pour que le règne de Dieu et le triomphe de son Vicaire arrive bientôt.

TABLE DES MATIÈRES

—

Avant-propos 5
Sainte-Anne d'Auray et la Bretagne 7
Notre-Dame de Chartres 23
Le Mont Saint-Michel 43
De Paris à Lourdes 59
Pèlerinage en Savoie 83
Assise et Saint-François 97
Notre-Dame de la Salette 137
Le Mont-Cassin 149
Notre-Dame des Ermites 179
Un Pèlerinage aux sanctuaires de la Sabine 197
Une bénédiction du Pape 225

N. S. HARDY,

LIBRAIRE-IMPORTATEUR

Nos. 9 et 10, RUE NOTRE-DAME, BASSE-VILLE,

QUEBEC.

En vente à la librairie N. S. Hardy, les ouvrages suivants :

Les Évêques de Québec, par Mgr Têtu, contenant 17 portraits.

Le Pèlerin de Terre Sainte, voyage en Egypte-en Palestine, en Syrie, Smyrne et Constantinople, par M. l'abbé Delaplanche. Edition canadienne.

Pèlerinages d'outre-mer — Lourdes, Assise, La Salette, le Mont-Michel, le Mont-Cassin, etc., par l'abbé Lionel Lindsay, préfet des études au Collège de Lévis.

A toujours en mains un grand assortiment de Calices, Ciboires, Burettes, Chandeliers, Croix de procession, Cœurs, Reliquaires, Livres de prière français et d'école, Papeteries, Fournitures pour fleurs, Cierges, Vins de messe analysé, etc., etc.

Agent pour les Cloches de la maison Mears de Londres et de McShane de Baltimore.